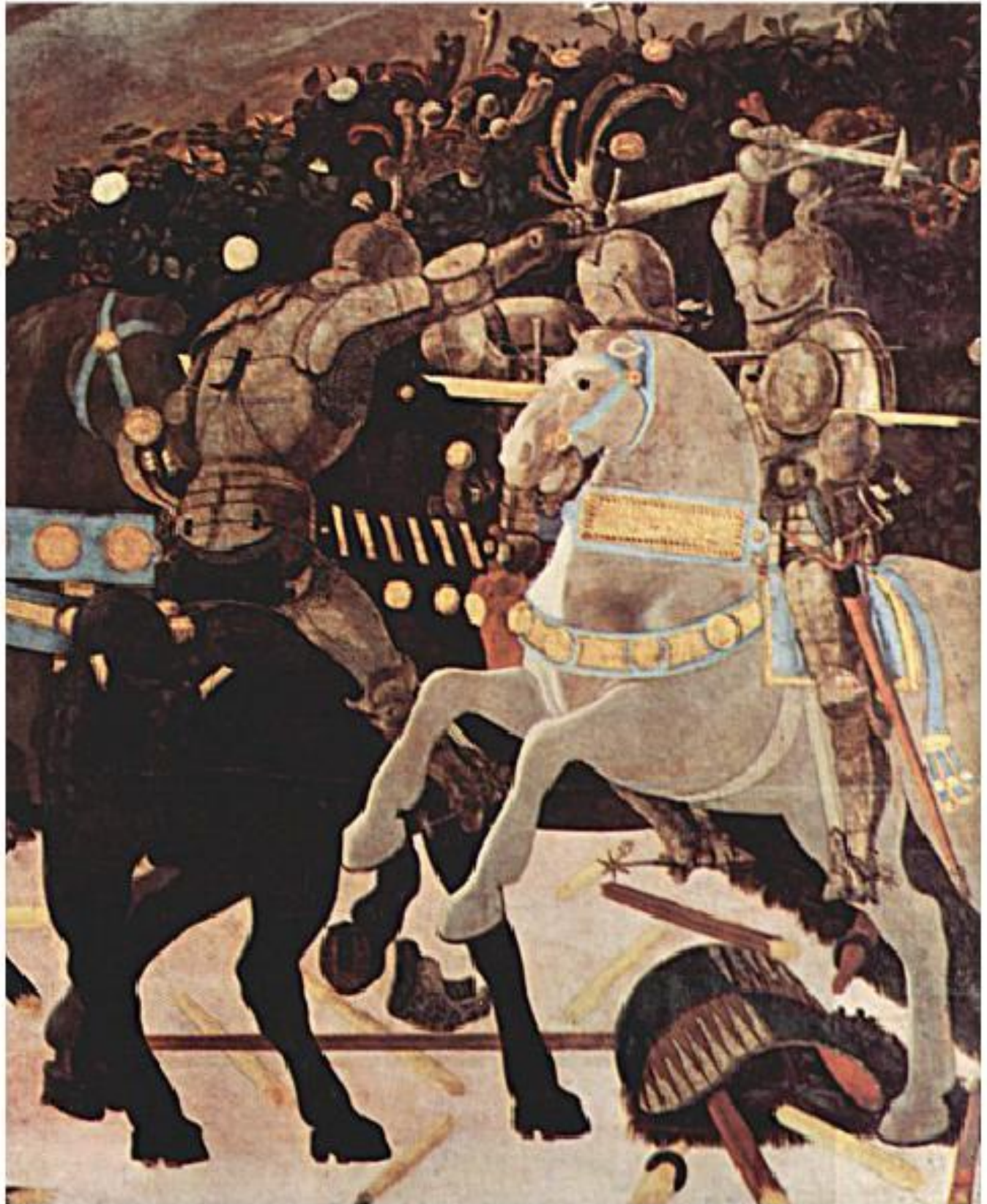


Michael Moorcock

LE CHIEN DE GUERRE ET LA DOULEUR DU MONDE



L'ATALANTE

LE CHIEN DE GUERRE ET LA DOULEUR DU MONDE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉVASION

Du même auteur, dans la même collection :

Tout Corum

Gloriana

Cycle Jerry Cornélius

Le programme final

À bas le cancer !

L'assassin anglais

Vous aimez la muzak ?

Le chaland d'or

Michael Moorcock

VON BEK

LE CHIEN DE GUERRE
ET LA DOULEUR DU MONDE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HENRY-LUC PLANCHAT

L'ATALANTE

Illustration de couverture : Paolo Ucello, *la Bataille de San Romano* (détails). Londres, National Gallery

THE WAR HOUND AND THE WORLD'S PAIN

© Michael Moorcock, 1981

© Librairie l'Atalante, 1993, pour l'édition française

© Éditions Robert Laffont, pour la traduction

ISBN 2-905158-76-X

ISSN 0993-4855

Voici la véritable histoire du Graf Ulrich von Bek, ancien commandant d'infanterie, retranscrite en l'an de grâce 1680 par le frère Olivier du monastère de Renschel, au cours des mois de mai et de juin, tandis que le gentilhomme ci-dessus nommé reposait sur son lit de douleur.

Jusqu'à nos jours, ce manuscrit était resté scellé dans le mur de la crypte du monastère. Il fut découvert lors des travaux effectués en vue de la restauration de l'édifice, qui avait subi des dommages considérables durant la Seconde Guerre mondiale. Il est parvenu entre les mains du premier éditeur grâce à des sources familiales et il paraît ici en France dans une traduction moderne. Presque tout le travail initial de transcription nous a été donné par le prince Lobkowitz ; la présente édition est en grande partie l'œuvre de Michael Moorcock.

Ç'ÉTAIT en cette année, où la vogue de la cruauté exigeait non seulement la crucifixion des jeunes paysans mais également celle de leurs animaux domestiques, que je fis la connaissance de Lucifer et que je fus conduit en enfer ; car le prince des Ténèbres souhaitait conclure un marché avec moi.

Jusqu'en mai 1631, j'avais commandé une troupe irrégulière d'infanterie, constituée principalement de Polonais, de Suédois et d'Écossais. Nous avons pris part à la destruction et au pillage de la ville de Magdebourg, car nous nous trouvions alors dans l'armée des forces catholiques sous les ordres du comte Johann Tzerclaes Tilly. La poudre à canon emportée par le vent avait transformé la ville en un énorme baril qui avait explosé d'un seul coup, ne laissant qu'un piètre butin en récompense de nos rudes efforts.

Décus et furieux, fatigués par les rapines et les massacres, se disputant les quelques biens pitoyables qu'ils avaient pu arracher aux maisons en flammes, mes hommes décidèrent de se séparer des forces de Tilly. Son armée était d'ailleurs singulièrement mal nourrie et pauvrement équipée, victime de l'orgueil de quelques alliés querelleurs. Ce fut un soulagement de l'abandonner derrière nous.

Nous prîmes vers le sud, par les contreforts de la Harz, avec l'intention de nous reposer. Cependant, il m'apparut avec évidence que certains de mes hommes avaient contracté la peste ; il me sembla donc plus prudent, une nuit, de seller mon cheval en silence et de continuer mon voyage tout seul en emportant quelques vivres.

Ayant abandonné mes hommes, je ne fus point libéré pour autant de la présence de la mort et de la désolation. Le monde était à l'agonie et criait sa douleur.

Vers midi, j'avais déjà vu sept potences auxquelles on avait pendu des hommes et des femmes, ainsi que quatre roues sur lesquelles trois hommes et un garçonnet avaient eu les os brisés. Je passai devant les restes d'un bûcher où l'on avait brûlé quelque misérable – sorcier ou hérétique : des os blanchis dépassaient de la masse de chair et de bois calcinés.

Aucun refuge n'était à l'abri du feu ; les forêts elles-mêmes portaient la puanteur de la carbonisation. Une épaisse couche de suie recouvrait la route, apportée par les fumées noires qui s'élevaient interminablement des innombrables corps calcinés, des villages pillés, des châteaux détruits par les canonnades et les sièges, et durant la nuit mon chemin était souvent éclairé par les lueurs des monastères et des abbayes en flammes. Le jour était noir et gris, que le soleil brillât ou non, la nuit avait la rougeur du sang et la blancheur d'une lune aussi pâle qu'un cadavre. La mort et l'agonie régnaient partout ; et partout le désespoir.

La vie quittait l'Allemagne et peut-être le monde entier ; je ne voyais en tout lieu que cadavres. Une fois j'aperçus une créature en haillons qui s'agita devant moi sur la route en titubant et s'affala comme une corneille blessée, mais la vieille femme avait expiré avant que je ne la rejoignisse.

Même les corbeaux des champs de bataille étaient mortellement effondrés sur les restes des charognes, tenant encore au bec quelque morceau de chair putréfiée, le corps raidi, les yeux ternes comme s'ils contemplaient un vide insondable qui n'était ni le paradis ni l'enfer, ni même les limbes (où subsiste, malgré tout, un peu d'espoir).

Je commençais à croire que mon cheval et moi-même étions les deux seules créatures auxquelles il était permis de rester en vie, par une quelconque fantaisie de Notre Seigneur, afin

de témoigner du sort qui s'était abattu sur Sa création.

Si l'intention de Dieu avait été de détruire Son œuvre, comme cela semblait être le cas, je puis dire que j'avais très volontiers servi Son dessein.

Je m'étais entraîné à tuer avec aisance, avec adresse, avec une fourberie efficace et sans la moindre ambiguïté. Mes ruses étaient toujours rapides et décisives. J'avais appris l'art de torturer avec indifférence afin d'obtenir des biens ou des informations. Je savais comment terrifier pour parvenir à mes fins, qu'elles fussent les désirs de la chair ou les raisons de la stratégie.

Je savais comment rassurer une victime avec la douceur d'un boucher apaisant un agneau. J'étais devenu expert dans l'art de voler du grain ou du bétail pour que mes soldats puissent se nourrir et me demeurer aussi fidèles que possible.

J'étais le modèle même du bon capitaine mercenaire, soldat de fortune que l'on enviait et que l'on cherchait à imiter, survivant à toutes les formes de danger, qu'il s'agisse du combat, de la peste ou de la vérole, car il y avait longtemps que j'avais accepté les choses comme elles se présentaient et que j'avais cessé de m'interroger ou de me plaindre.

Le capitaine Ulrich von Bek avait la réputation d'être chanceux. L'acier que je portais, casque, plastron, jambières et gantelets, était de la meilleure qualité, ainsi que la soie de ma chemise trempée de sueur et le cuir de mes bottes et de mes hauts-de-chausses. J'avais choisi mes armes parmi celles des hommes les plus riches qui avaient succombé sous mes coups, et toutes, pistolets, épée, dagues et mousquet, étaient dues aux meilleurs forgerons. Mon cheval était grand, robuste et très bien équipé.

Mon visage ne portait ni cicatrices ni marques d'une maladie, et si mon allure était un peu raide on affirmait que cela me donnait un air autoritaire empreint de dignité, même lorsque je conduisais les plus horribles destructions.

Les hommes me considéraient comme un bon commandant et se montraient heureux de servir sous mes ordres. J'étais parvenu à une certaine renommée et j'avais gagné un surnom, que l'on utilisait parfois : *Krieghund*. On disait que j'étais né pour la guerre. Je trouvais cette opinion amusante.

Je suis né à Bek. Et je suis le fils d'un gentilhomme fort pieux qui se faisait aimer pour ses bonnes œuvres. Il prenait grand soin de ses terres et protégeait ses tenanciers. Il respectait ses supérieurs et respectait Dieu. Il avait reçu une éducation conforme aux critères de cette époque, sinon à ceux des Grecs et des Romains, et son adoption de la religion luthérienne était le fruit d'un débat intérieur, d'une recherche intellectuelle et de nombreuses discussions. Même chez les catholiques, il était connu pour sa bonté et il avait empêché une fois qu'un juif soit lapidé sur la place de notre ville. Presque toute créature avait droit à sa tolérance.

Lorsque ma mère mourut, encore jeune, après avoir donné naissance à la dernière de mes sœurs (j'étais le seul enfant mâle), mon père pria pour son âme et attendit patiemment de pouvoir la rejoindre au paradis. Dans l'intervalle, il suivit le dessein de Dieu, tel qu'il le concevait, et s'occupa des pauvres et des faibles, dont il découragea certaines aspirations qui ne pouvaient que conduire les âmes ignorantes sur le chemin du démon ; il prit également soin de me faire donner la meilleure éducation possible, à la fois par des hommes d'Église et par des précepteurs laïcs.

J'appris la musique et la danse, l'escrime et l'équitation, ainsi que le latin et le grec. J'étais également versé dans les Saintes Écritures et leurs commentaires. On me considérait comme

un bel homme, viril, craignant Dieu, et tout le monde m'aimait bien dans la ville de Bek.

Jusqu'en 1625, j'avais été un étudiant consciencieux, un protestant dévot, peu curieux des guerres et des batailles qui se déroulaient dans le Nord (sinon lorsque je priais pour notre cause).

Petit à petit cependant, à mesure que le conflit grandissait et que les enjeux semblaient devenir plus importants, je me décidai à obéir du mieux possible à mon Dieu et à ma conscience.

Dans la quête de ma foi, j'avais levé une compagnie d'infanterie et j'étais parti servir dans l'armée du roi Christian de Danemark, qui proposait en retour son aide aux protestants de Bohême.

Après la défaite du roi Christian, je servis un certain nombre de causes et de maîtres dont beaucoup n'étaient pas protestants, loin de là ; la plupart ne pouvaient même en aucune façon se regarder comme chrétiens. J'avais également visité une grande partie de la France, de la Suède, de la Bohême, de l'Autriche, de la Pologne, de la Moscovie, de la Moravie, des Pays-Bas, de l'Espagne, et bien sûr presque toutes les provinces allemandes.

Tout ceci m'avait enseigné une profonde méfiance à l'égard de l'idéalisme ; j'en étais venu à mépriser toutes les formes que pouvait prendre une foi trop aveugle, et j'avais découvert bon nombre d'arguments puissants pour démontrer la méchanceté naturelle, la sournoiserie et l'hypocrisie de mes semblables, qu'ils fussent papes, princes, prophètes ou paysans.

On m'avait élevé dans la croyance qu'une parole donnée entraîne automatiquement une action conforme. J'ai très vite perdu ma naïveté car je ne suis pas un homme stupide.

En 1626, j'avais déjà appris à mentir aussi couramment et facilement que n'importe lequel des principaux acteurs de cette guerre, qui combinaient fourberie sur fourberie pour atteindre des buts qu'eux-mêmes commençaient à considérer comme insensés ; car ceux qui compromettaient les autres se compromettaient eux-mêmes et perdaient ainsi la capacité d'apprécier la valeur des choses et des personnes. Pour ma part, je n'attribuais de valeur qu'à ma propre vie et je ne faisais confiance qu'à moi-même pour la préserver.

Magdebourg seule aurait suffi à justifier mon point de vue. Lorsque nous quittâmes la ville, nous avons massacré la majeure partie de ses trente mille habitants. Parmi les cinq mille survivants il n'y avait que des femmes ou presque, et leur destin était tracé par l'évidence.

Indécis, consterné par les conséquences de sa fureur désespérée, Tilly permit aux prêtres catholiques d'effectuer quelques tentatives pour marier les femmes aux hommes qui les avaient emmenées ; mais les prêtres ne reçurent que des railleries en réponse à leurs efforts.

Les vivres que nous espérions trouver avaient brûlé avec la ville. Nous n'avions pu sauver que du vin, et nos hommes remplirent leurs estomacs vides avec le contenu des barriques.

Ce qu'ils avaient commencé à jeun, ils l'achevèrent dans l'ivresse. Magdebourg devint un fantôme tourmenté, pour ne plus cesser désormais de hanter les rares personnes qui, comme moi-même, possédaient encore une conscience.

Une rumeur courut parmi nos troupes, selon laquelle Falkenbourg, le protestant fanatique, avait délibérément mis le feu à la ville pour ne pas la laisser prendre par les catholiques, mais cela ne faisait guère de différence pour ceux qui souffraient ou ceux qui avaient péri. Pendant des années, les troupes catholiques qui demanderaient grâce aux protestants recevraient en retour la « pitié de Magdebourg » et seraient exécutées sur-le-champ. Ceux qui tenaient Falkenbourg pour l'auteur de l'incendie célébrèrent sa gloire et nommèrent Magdebourg la « Lucrèce protestante », qui s'était suicidée afin de préserver son honneur. Pour moi, tout cela

n'avait pas de sens et il valait mieux tenter de l'oublier.

Bientôt, Magdebourg et mes hommes furent à des journées derrière moi. Néanmoins, l'odeur de peste et de fumée demeura dans mes narines bien longtemps après que j'eus quitté les montagnes pour pénétrer dans les bois de chênes à la lisière nord de la grande forêt de Thuringe. Là régnait une certaine paix. C'était le printemps ; les feuilles verdoyaient et leur senteur repoussait peu à peu les relents des massacres.

Je gardais quand même à l'esprit les images de mort et de désordre. La tranquillité de la forêt me semblait artificielle. Je soupçonnais des pièges.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que les arbres cachaient des brigands et que la terre elle-même pouvait dissimuler une chausse-trappe. Très peu d'oiseaux chantaient en ces lieux ; je ne voyais aucun animal.

L'atmosphère me laissait penser que le jugement de Dieu s'était abattu ici avec autant de force qu'ailleurs. Cependant, j'aurais apprécié toute forme d'accalmie et, après deux jours passés sans qu'aucun danger se présentât, je me suis rendu compte qu'il m'était possible de dormir assez sereinement pendant plusieurs heures et de manger dans une certaine quiétude ; je buvais l'eau douce des ruisseaux, une eau que je trouvais étrange car elle n'avait pas le goût, par exemple, des cadavres que charriait l'Elbe d'une rive à l'autre.

Je remarquai curieusement que, plus je m'enfonçais dans la forêt, moins je rencontrais de vie. Le silence commençait à m'inquiéter ; j'étais content d'entendre le bruit de mes propres mouvements, celui des sabots du cheval ou la brise qui agitait parfois les feuilles des arbres pour leur donner vie et les changer en géants immobiles attentifs à mon passage, à la fois indifférents mais prévenus des dangers qui m'attendaient.

Il faisait chaud, et j'eus plus d'une fois l'envie de retirer mon heaume et mon plastron, mais je me forçais à les garder et dormais en armure, comme à mon habitude, une épée dégainée à la main.

J'en vins à croire, finalement, que ce refuge n'était pas un paradis mais une frontière entre la Terre et l'enfer. Je n'avais jamais été superstitieux et je partageais la vision rationnelle de l'univers que revendiquaient nos alchimistes modernes, nos anatomistes, nos médecins et nos astrologues ; je n'attribuais pas mes angoisses aux fantômes, aux démons, aux juifs ou aux sorciers ; mais je ne parvenais pas à donner d'explication à cette absence de vie.

Aucune armée dans les environs pour faire fuir le gibier. Aucun grand prédateur ne rôdait. Il n'y avait même pas de chasseurs. Je n'avais pas découvert la moindre trace d'habitation humaine.

La forêt semblait n'avoir subi aucun dommage depuis l'aube des temps. Rien d'empoisonné : j'avais bu de l'eau et mangé des baies. Un sous-bois sain et luxuriant, tout comme les arbres et les arbustes. J'avais mangé des champignons et des truffes ; la bonne herbe profitait à mon cheval.

J'apercevais un ciel bleu et dégagé à travers les feuillages et les rayons du soleil réchauffaient les clairières. Mais aucun insecte ne dansait dans la lumière ; pas la moindre abeille pour grimper sur les feuilles des fleurs sauvages ; pas même un ver de terre entortillé près d'une racine, bien que le sol fût noir et, d'après son odeur, fertile.

Il me vint à l'esprit qu'il s'agissait peut-être d'une enclave du globe encore vierge du peuplement de Dieu, une retraite oubliée, négligée durant les derniers jours de la Création. Étais-je un Adam errant, venu y trouver une Ève et donner un nouveau départ à l'espèce humaine ? Désespéré devant l'incapacité de l'humanité à conserver ne serait-ce qu'une idée

claire de Ses desseins, Dieu avait-il décidé d'effacer Sa première tentative ? Mais la seule conclusion à laquelle je parvenais, c'était qu'une catastrophe naturelle, famine ou épidémie, avait chassé le règne animal, qui n'était pas encore venu y reprendre sa place.

Vous vous imaginez que cette explication rationnelle devint beaucoup plus difficile à soutenir lorsqu'un après-midi, émergeant brusquement de la forêt elle-même, je vis devant moi une colline verte et fleurie couronnée par le plus joli château que j'eusse jamais admiré : une construction en maçonnerie élégante, avec des flèches et des créneaux décoratifs, tout en couleurs douces, bruns clairs, blancs et jaunes pâles ; et ce château me paraissait au centre même du silence, il étendait son autorité sur des milles alentour et se protégeait à la manière d'une nonne, avec une froide candeur et une confiance insouciante. Pourtant, je savais qu'il était insensé de tenir pareil raisonnement.

Comment un bâtiment pourrait-il exiger le calme au point que pas même un moustique n'oserait le déranger ? Ma première réaction fut d'éviter ce château, mais ma fierté prit le dessus. Je me refusais de croire qu'il y avait là quelque chose de vraiment mystérieux. Un large chemin de rocaille sinueux montait à flanc de colline entre deux talus recouverts de fleurs et d'arbustes odorants, qui prenaient peu à peu l'allure de jardins en terrasses, rehaussés de balustrades, de statues et des parterres agencés avec beaucoup de rigueur.

C'était un havre paisible, construit pour satisfaire des goûts civilisés, et qui ne reflétait rien de la guerre. Tout en montant lentement le chemin, je lançais quelques saluts en précisant mon titre pour demander asile selon une tradition reconnue ; je ne reçus aucune réponse. Les vitraux des fenêtres scintillaient comme des yeux de lézards bienveillants, mais je n'apercevais aucun œil humain et n'entendais aucune voix.

Je finis par atteindre les portes ouvertes de l'enceinte extérieure du château et je passai sous la herse pour pénétrer dans une cour accueillante, plantée d'arbres ancestraux et de plantes grimpantes ; en son centre se trouvait un puits. Autour de cette cour étaient situés les appartements et les installations de ceux qui devaient normalement résider ici, mais il était manifeste qu'aucune âme ne les occupait.

Je mis pied à terre et tirai un seau du puits pour donner à boire à mon cheval après l'avoir attaché ; je gravis les marches qui menaient aux portes principales, que j'ouvris en tournant une grosse clenche de fer.

À l'intérieur, l'air était agréable et frais. Les ombres n'avaient rien de sinistre tandis que j'escaladais quelques marches de plus pour entrer dans une salle garnie de vieux coffres et de tapisseries. Plus loin se trouvaient les appartements habituels d'un riche gentilhomme de goût. J'ai visité toutes les pièces des trois étages.

Aucun désordre. Dans la bibliothèque, les livres et les manuscrits étaient en parfait état. Les garde-manger contenaient de la viande, des fruits et des légumes bien conservés, les caves renfermaient des barriques de bière et des jarres de vin.

Apparemment, le château avait été laissé dans l'état en prévision d'un prochain retour de ses occupants. Il n'y avait aucun signe de dégradation. Mais une chose me parut tout à fait remarquable : comme dans la forêt, on ne trouvait pas la moindre trace des petits animaux que l'on aurait pu s'attendre à découvrir ici, tels que les souris et les rats.

J'effectuai prudemment quelques petits prélèvements dans le cellier, et la nourriture me parut excellente. Je décidai quand même d'attendre un peu avant de prendre un vrai repas, afin de voir comment réagirait mon estomac.

De ce côté, les vitres étaient d'un vert lumineux ; je jetai un coup d'œil par la fenêtre et

m'assurai que mon cheval se portait au mieux. L'eau du puits ne l'avait pas empoisonné.

Je grimpai au sommet d'une tour et poussai une petite porte de bois pour sortir sur les remparts. Là aussi, des baquets contenaient des fleurs, des légumes et des herbes qui ajoutaient à la douceur de l'air. Au-dessous de moi, les feuillages des arbres ressemblaient aux vagues tranquilles d'une mer verte et gelée. Je pouvais observer la région sur plusieurs milles alentour ; je fus soulagé de n'apercevoir aucun signe de danger.

Je mis mon cheval à l'écurie et revins explorer le contenu de quelques coffres, afin de voir si je pouvais découvrir le nom du propriétaire de ce château. L'un d'eux aurait dû contenir une histoire de la famille, des armoiries, quelque chose de ce genre. Mais il n'y avait rien.

Le linge ne portait ni insigne ni devise ; les vêtements – en quantité suffisante pour vêtir des personnes de tous âges et des deux sexes – étaient de bonne qualité mais anonymes. De retour aux cuisines, j'allumai un feu et me mis de l'eau à chauffer pour prendre un bain et profiter de certains des habits les plus soyeux découverts dans les coffres.

Je me disais qu'il s'agissait probablement de la résidence d'été d'un riche prince catholique qui ne voulait plus désormais quitter sa capitale pour prendre les risques d'un voyage, ou qui n'avait pas le temps de se reposer. Je me félicitais de ma bonne fortune. Je jouais avec l'idée audacieuse de faire mien ce château, de trouver des serviteurs pour l'occuper, peut-être une femme ou deux pour me tenir compagnie et partager un des grands lits confortables que j'avais déjà essayés. Mais, après m'en être emparé, comment l'entretenir dans cette région déserte ?

Il n'y avait évidemment ni fermes, ni moulins, ni villages dans les environs ; par conséquent, ni rentes ni approvisionnement. L'âge du château était difficile à déterminer et, d'après ce que j'avais vu, aucune route bien délimitée n'y conduisait.

Peut-être le propriétaire avait-il d'abord découvert cette forêt paisible ; et il y avait fait construire ce château en secret. Un très riche aristocrate aspirant à une profonde solitude aurait ainsi pu réaliser ses desseins. Je m'imaginais sans peine moi-même en train d'élaborer pareil projet. Mais je n'étais pas riche. Le château constituait donc une excellente base à partir de laquelle opérer des raids, facile à défendre également, même s'il était découvert. Peut-être alors, me disais-je, fallait-il l'attribuer à quelque ancien baron brigand, à l'époque où presque toutes les provinces allemandes étaient dirigées par de méchants seigneurs qui passaient leur temps à guerroyer entre eux ou à s'attaquer à la population des régions environnantes.

Ce soir-là, j'allumai nombre de chandelles et je m'installai dans la bibliothèque ; vêtu de linge frais, je bus du bon vin tout en lisant un traité d'astronomie écrit par un élève de Kepler et je réfléchis au désaccord croissant qui m'opposait à Luther, lequel avait tenu la raison pour la première ennemie de la foi et de la pureté de ses croyances. Il avait comparé la raison à une courtisane désireuse de satisfaire tout un chacun, mais cela ne faisait que prouver sa méfiance envers la logique. J'en venais à penser qu'il était bien le dément que décrivaient les catholiques. La plupart des fous considèrent la logique comme une menace contre le rêve dans lequel ils aimeraient vivre, une menace contre leur tentative de transformer ce rêve en réalité (généralement par la force, l'intimidation, la manipulation, voire le carnage). Ce sont bien souvent les hommes sensés que les tyrans exécutent ou exilent les premiers.

Celui qui choisit d'analyser le monde au lieu de lui imposer un ensemble d'attributs s'expose fortement à la colère de ses semblables, même s'il se montre le plus obéissant et le plus tolérant des hommes. J'ai souvent pensé que, si l'on souhaite trouver un réconfort en ce monde, on doit aussi être prêt à accepter au moins un ou deux mensonges fondamentaux. Un

confesseur doit posséder une foi immense avant de pouvoir aider quiconque.

Après avoir servi à mon cheval de l'avoine trouvée au grenier, je me suis couché de bonne heure ; j'ai dormi paisiblement car j'avais pris la précaution de baisser la herse et je savais que je ne manquerais pas de me réveiller si l'on tentait de s'introduire dans le château durant la nuit.

Je dormis d'un sommeil sans rêve et, pourtant, à mon réveil dans la matinée, je gardais une impression de blanc et d'or, de terres sans horizons, sans soleil et sans lune. C'était une nouvelle journée claire et chaude. Il ne manquait qu'un petit chant d'oiseau pour parfaire ma sérénité, mais je sifflotai pour moi-même en descendant aux cuisines et je me fis un petit déjeuner de hareng et de fromage, que j'aidai à glisser avec un peu de bière coupée d'eau.

J'avais décidé de séjourner le plus de temps possible dans ce château, pour me recueillir et me reposer avant de poursuivre mon voyage et de trouver un maître susceptible d'utiliser les capacités qui étaient les miennes. Il y avait longtemps que j'avais appris à me satisfaire de ma seule compagnie, et je n'éprouvais donc pas la solitude que d'autres auraient ressentie à ma place.

Dans la soirée, tandis que je pratiquais quelques exercices sur les remparts, j'aperçus des signes de combat à quelques milles de distance, près de l'horizon. La forêt était en flammes dans cette direction ; ou peut-être était-ce un village qui brûlait. Je vis même le feu s'étendre, mais aucun vent ne poussa la fumée vers moi. Avec le coucher du soleil je distinguai une faible lueur rougeâtre, mais je me mis néanmoins au lit et je dormis profondément car aucun cavalier n'aurait pu gagner le château avant l'aurore.

Réveillé juste après l'aube, je me rendis aussitôt sur les remparts. Apparemment, l'incendie s'éteignait. Je pris un repas puis je lus jusqu'à midi. Un autre passage sur les remparts me fit constater que le feu s'étendait à nouveau, signe qu'une troupe respectable se dirigeait vers moi. Il me fallait moins d'une heure pour être prêt à partir, et j'avais appris à ne parer qu'au danger le plus immédiat. Il restait encore la possibilité que cette armée changeât de route bien avant d'être en vue du château.

Pendant trois jours, j'ai observé la troupe qui s'approchait ; enfin, il m'a été possible de la voir directement par une trouée du feuillage où coulait une large rivière.

Elle était installée sur les deux rives, et je connaissais assez ce genre d'armée pour constater qu'elle était composée dans les proportions habituelles : au moins cinq civils pour chaque soldat.

Des femmes, des enfants et des serviteurs de toutes sortes accompagnaient les combattants pour subvenir à leurs besoins. Il s'agissait de nomades qui avaient perdu leur foyer, pour une raison ou une autre, et qui se trouvaient plus en sécurité avec l'armée que n'importe où ailleurs ; des gens qui préféraient s'identifier à l'agresseur plutôt que tenir le rôle de sa victime.

Il y avait une centaine de chevaux, mais la plupart des hommes étaient des fantassins, portant les uniformes et les livrées d'un bon nombre d'états et de princes. Impossible de dire quelle cause servait cette troupe – si cause il y avait – et il valait donc mieux l'éviter, d'autant plus qu'elle affichait un air de défaite récente.

Le lendemain, je vis des cavaliers s'approcher du château ; presque aussitôt, ils firent demi-tour sans prendre le temps de discuter. De leurs armes et leurs livrées, je déduisis que ces cavaliers étaient d'origine allemande, et j'eus l'impression qu'ils connaissaient l'existence du château et qu'ils s'empressaient de l'éviter. Si quelque superstition locale les tenait à l'écart

et préservait ainsi ma tranquillité, je ne pouvais que me réjouir de leurs craintes. Je me proposai toutefois de les surveiller attentivement jusqu'à ce que je fusse assuré de ne pas être dérangé.

En attendant, je poursuivis mon exploration du château.

La réaction craintive de ces cavaliers avait encore éveillé davantage ma curiosité. Malgré tout, aucun de mes efforts ne put me révéler qui était le propriétaire du château, ni même le nom de la famille qui l'avait fait construire. Il était évident qu'il s'agissait d'une riche famille, à en juger par l'abondance des soies et des laines luxueuses qui pendaient un peu partout, par les tableaux et les tapisseries, l'or et l'argent, les vitraux des fenêtres.

Je cherchai des caveaux où l'on aurait enterré des ancêtres mais je n'en découvris aucun. J'en conclus que ma première opinion était probablement la bonne : il s'agissait de la retraite d'un prince fortuné. Sans doute une résidence privée où il ne souhaitait pas être connu sous son vrai nom. Si le propriétaire entretenait tant de mystère sur son identité, il était également possible que sa puissance fût grande, et même surnaturelle dans cette région ; raison pour laquelle ce château demeurait à l'abri. Je songeais aux légendes de Johannes Faust et d'autres mages mythiques du siècle confus qui avait précédé le nôtre.

Deux jours plus tard, l'armée avait disparu et poursuivait son lent cheminement ; je me retrouvais seul à nouveau. J'en vins très vite à m'ennuyer. J'avais lu la plupart des ouvrages qui m'intéressaient dans la bibliothèque, et je commençais à ressentir une forte envie de viande et de pain frais, ainsi que la compagnie de quelque jolie paysanne pareille à celles que j'avais aperçues parmi la troupe de passage. Mais je suis encore resté là pendant près d'une semaine, dormant beaucoup, reconstituant mes forces physiques aussi bien que morales.

Je n'avais pour toute perspective qu'un long voyage, le recrutement d'une nouvelle compagnie de soldats puis la recherche d'un autre maître à qui louer mes services. Un moment, j'ai songé à retourner à Bek, mais je me savais inadapté désormais à la vie qu'on y menait. J'aurais fait la déception de mon père. Je m'étais juré depuis longtemps de ne revenir à Bek que si j'apprenais qu'il était mourant ou mort. Je voulais qu'il pense à moi comme à un brave soldat chrétien servant la cause de la religion qu'il chérissait.

La veille du jour où j'avais prévu de m'en aller, je ressentis durant la nuit une sorte d'agitation dans le château, comme si la bâtisse elle-même prenait vie. Afin d'apaiser mes légères angoisses, je pris une lanterne pour l'explorer une fois de plus, d'un bout à l'autre, des caves aux greniers, et je ne découvris rien d'extraordinaire. J'en fus néanmoins d'autant plus déterminé à partir le matin suivant.

Comme d'habitude je me suis levé dès l'aube et j'ai sorti mon cheval de l'écurie. Il était en bien meilleure condition que lors de notre arrivée. J'avais relevé la herse et j'étais en train de glisser des vivres dans les sacoches de ma selle quand j'entendis quelque chose au-dehors, une sorte de grincement et des bruits de pas.

Je me rendis aux portes du château et la vision qui s'offrit à moi me stupéfia. Une procession remontait la colline dans ma direction. J'ai pensé aussitôt que le propriétaire du château s'en revenait. Je n'avais pas envisagé qu'il s'agît d'un ecclésiastique de haut rang, non pas d'un prince temporel.

Il y avait quelque chose de monastique dans le mouvement de cette procession. En tête chevauchaient six cavaliers bien armés, le visage dissimulé sous un heaume de métal noir, munis chacun d'une pique reposant dans la botte d'étrier ; derrière eux s'avançaient une quarantaine de moines encapuchonnés, vêtus de noir, et ces moines halaient par des cordes

une manière de chariot qu'on aurait normalement vu tiré par des chevaux. Près d'une douzaine de moines marchaient encore derrière la voiture, suivis par six autres cavaliers semblables à ceux qui se trouvaient en tête de la procession. Le chariot était en bois brut et luisait doucement sous les rayons du soleil. Des rideaux fermaient les fenêtres, mais il ne portait pas d'armoiries, pas même une croix.

Les tenues des cavaliers me semblèrent papistes, et je sus qu'il me fallait agir avec prudence si je voulais éviter le combat.

Je n'ai pas perdu de temps. J'ai enfourché ma monture et descendu la colline dans leur direction. J'aurais préféré que les pentes fussent moins raides, ce qui m'aurait permis d'éviter la route. Impossible de m'en aller sans passer près d'eux ; mais j'étais content d'avoir au moins quitté le château et de garder ainsi une chance de m'échapper, au cas où moines et guerriers se montreraient belliqueux.

En m'approchant, j'ai commencé à sentir leur odeur. Ils empestaient la pourriture. Ils exhalaient des relents de viande avariée. Je me suis dit que la voiture transportait peut-être quelque cardinal décédé. Puis je me suis rendu compte que toutes ces créatures se ressemblaient. La chair paraissait se détacher de leur visage et de leurs membres. Leurs yeux étaient des yeux de cadavres. Dès qu'ils me virent, ils s'arrêtèrent brusquement. Les cavaliers baissèrent leurs piques. Craignant de les irriter, je ne fis aucun geste pour saisir mes propres armes. Néanmoins, j'étais prêt à les charger si cela s'avérait nécessaire.

Un des cavaliers parla d'une voix lente, mais avec une effrayante autorité, comme s'il était la Mort elle-même, comme si la pique qu'il tenait à la main était la Grande Faux.

« Vous avez transgressé la règle, compagnon... Vous avez transgressé la règle... Ignorez-vous que ces lieux vous sont interdits ? »

Les mots formaient une suite de phrases préfabriquées, entrecoupées de longues pauses, comme si celui qui parlait devait se remémorer les fondements du langage.

« Je n'ai vu aucun signe, répondis-je. Je n'ai entendu aucun avertissement. Comment aurais-je su, puisque que nul n'habite ce pays ? »

Durant toute mon expérience de l'horreur, je n'avais jamais rien vu de comparable à ce cadavre doué de parole. Je ressentais une crainte déconcertante que j'avais le plus grand mal à maîtriser.

Il s'exprima de nouveau :

« C'est une chose reconnue... par tous... dirait-on... À part vous.

— Je suis étranger, déclarai-je, et je cherchais l'hospitalité du seigneur de ce château. Je ne m'attendais pas à le trouver désert. Je demande pardon pour mon ignorance. Je n'ai commis aucun dommage. »

J'étais prêt à éperonner mon cheval. Un autre cavalier tourna vers moi sa tête métallique. Des yeux froids, injectés de sang desséché, fixèrent les miens. Mon estomac regretta qu'on l'ait rempli si récemment.

Il déclara :

« Comment est-il possible que vous ayez pu aller et venir ainsi ?... Avez-vous conclu le pacte ? »

Je me suis efforcé de répondre d'une voix raisonnable :

« Je suis venu à cheval et je m'en vais de même, comme vous pouvez le voir. Je n'ai aucun engagement envers le maître de ce château, si c'est ce que vous voulez dire. »

Puis je me suis adressé à la voiture, estimant que le propriétaire des lieux devait être assis

à l'intérieur :

« Mais je demande à nouveau pardon pour avoir enfreint cette règle par ignorance. Je n'ai pas commis de dégâts, je n'ai fait que manger un peu, abreuver mon cheval et lire un ou deux livres.

— Aucun pacte, marmonna l'un des moines comme si cela le stupéfiait.

— Aucun pacte dont il ait connaissance », déclara un troisième cavalier.

Et ils se mirent à rire entre eux. Ils produisaient des sons écœurants.

« Je n'ai jamais rencontré votre maître, dis-je. Il est peu probable que je le connaisse.

— Lui vous connaît, sans aucun doute. »

Leur raillerie, le malin plaisir que leur donnait ce secret qu'ils croyaient partager, tout cela troublait mon sang-froid et commençait à m'impatisser.

J'ai déclaré :

« S'il m'est permis d'approcher et de me présenter, vous découvrirez que je suis de noble naissance... »

Je n'avais pas réellement l'intention de discuter avec l'occupant de la voiture, mais s'il m'était possible d'avancer un peu, je gagnerais du temps et me trouverais avec un peu de chance en meilleure posture pour leur échapper sans avoir besoin d'utiliser mon épée.

« N'approchez pas, dit le premier cavalier. Il vous faut revenir avec nous au château. »

Je répondis d'un ton faussement courtois :

« J'ai déjà trop longtemps abusé de votre hospitalité. Je ne veux pas m'imposer davantage. »

J'ai souri intérieurement. Mon assurance commençait à se raffermir, comme à chaque fois qu'il m'était demandé d'agir. Je ressentais maintenant cet enjouement serein que connaissent bien des soldats de métier lorsqu'il devient nécessaire de tuer.

« Vous n'avez pas le choix », précisa le cavalier.

Il inclina sa pique : une menace. Je reculai sur la selle, m'assurant une assise bien ferme.

« Je fais mes propres choix, monsieur », répondis-je.

Mes éperons touchèrent les flancs de mon cheval, qui se mit à trotter en direction des hommes d'armes. Ils ne s'attendaient pas à cela. Ils avaient l'habitude de provoquer la terreur. Mais je les soupçonnais de n'avoir pas l'habitude du combat.

En quelques secondes je m'étais frayé un chemin à travers eux. À peine effleuré par une pique, je me suis ensuite efforcé de repousser les moines. J'ai donné des coups d'épée aux hommes encapuchonnés. Ils n'étaient pas menaçants mais ils faisaient de gros efforts pour ne pas lâcher les cordes de la voiture et ne pouvaient pas s'écarter de mon chemin. Ils semblaient parfaitement prêts à mourir sous ma lame plutôt que d'abandonner leur fardeau.

Il me fallut me retourner pour faire encore face aux cavaliers. Ces gens n'avaient aucun don pour le combat, et leurs gestes restaient indécis, quelle que fût leur arrogance. J'eus de nouveau l'impression d'une hésitation, comme s'ils étaient contraints de se remémorer chaque mouvement au fur et à mesure qu'ils devaient l'exécuter. Ils se montraient si maladroits que leurs piques se retrouvèrent enchevêtrées par quelques passes d'épée.

J'ai fait reculer mon cheval dans le groupe de moines. Ils offraient la pesante résistance des cadavres. J'ai fait faire demi-tour à ma monture. Je l'ai laissée se cabrer ; deux moines se sont écroulés sous ses coups de sabots. J'ai franchi d'un bond la première corde tendue, puis la seconde, et me suis dirigé vers les flancs herbus de la colline escarpée, quand les cavaliers de l'arrière-garde se sont avancés au galop pour me barrer le passage.

Il y avait une balustrade devant moi et quelques statues à ma gauche, derrière lesquelles la pente tombait presque à pic. J'étais obligé de m'arrêter à nouveau. J'ai tenté de dégager un pistolet dans l'espoir que la détonation affolerait leurs montures. Je ne me faisais pas d'illusion : inutile de compter retarder leur charge en blessant l'un d'entre eux.

Mon cheval s'agitait excessivement, prêt à prendre le galop sans savoir où se diriger. J'ai tiré sur les rênes et j'ai résolument fait face à l'essaim de piques qui fonçait sur moi.

Quelques coups d'œil à droite et à gauche me prouvèrent que mes chances s'étaient accrues. J'avais maintenant de nombreuses possibilités de fuite. Mes agresseurs avaient cessé de me terrifier. Au pire, j'envisageais quelques blessures superficielles pour moi-même, une ou deux entorses pour mon cheval. J'ai saisi mes pistolets ; les piques approchaient.

À cet instant, une voix claire et agréable s'éleva de la voiture :

« Inutile de vous acharner. Rien n'était prévu de tel. Arrêtez immédiatement, vous tous. J'ordonne que vous cessiez le combat ! »

À leur tour, les cavaliers tirèrent sur leurs rênes et relevèrent légèrement leurs piques. Serrant mon épée entre les dents, j'ai sorti les deux pistolets des sacoches, tiré les chiens, appuyé sur les détentes. Une seule des deux armes s'est déchargée, désarçonnant un cavalier. L'autre pistolet ne s'est pas déclenché ; il fallait que je le réarme. Avant que j'en eusse le temps, j'entendis à nouveau la voix.

C'était une femme.

« Arrêtez ! »

Qu'ils discutent donc ses ordres ! En attendant, je disposais d'un répit pour entreprendre de descendre la colline. J'ai rengainé mon épée et regardé en bas. J'avais projeté d'échapper à ce deuxième groupe de cavaliers et de continuer en suivant la route si cela m'était possible. J'étais donc obligé de me frayer directement un chemin à travers les piques, mais je pensais y parvenir assez aisément. Je m'y préparais tout en feignant de relâcher ma garde.

La porte de la voiture s'ouvrit. Une jolie femme d'une trentaine d'années, les cheveux noir de jais, vêtue de velours écarlate, grimpa vivement sur le siège du cocher puis leva les bras. Elle paraissait affolée. Quant à moi, j'étais impressionné par son port et sa beauté.

« Arrêtez ! me cria-t-elle. Nous ne voulions pas vous faire de mal. »

J'ai répondu par un sourire sceptique. Mais je me suis arrêté car je possédais désormais un léger avantage et je ne voulais pas risquer inutilement ma vie ni celle de mon cheval. Je tenais toujours le pistolet chargé dans ma main gantée.

« Vos hommes m'ont attaqué, madame.

— Ce n'était pas sur mes instructions. »

Ses lèvres avaient la couleur de sa robe. Sa peau était aussi blanche et délicate que la dentelle qui ornait ses habits. Elle portait un chapeau assorti, à large bord, garni d'une plume d'autruche blanche.

« Vous êtes le bienvenu, dit-elle. Je vous jure que c'est vrai, messire. Vous avez chargé avant que je n'aie l'occasion de me présenter. »

Elle ne faisait que changer de tactique, j'en étais convaincu. Mais je préférais cette tactique-là, qui m'était assez familière. Je lui souris :

« Vous voulez dire que vous espériez me voir effrayé par vos serviteurs, n'est-il pas vrai, madame ? »

Elle feignit l'étonnement. Puis elle déclara d'un ton apparemment sincère, et même insistant :

« Ne croyez pas cela. Ces créatures ne sont pas très intelligentes. Ce sont les seuls serviteurs qui me sont accordés. »

Elle avait des yeux merveilleux, qui me fascinaient. Elle reprit :

« Je vous prie de me pardonner, messire. »

Elle baissa les bras, comme pour me supplier. Elle m'apparaissait nettement comme une femme fortunée, et pourtant il émanait d'elle une émouvante impression de désespoir. Peut-être était-elle prisonnière de ces hommes ? J'en éprouvais quelque amusement : une dame en détresse et moi dans le rôle d'un paladin, moi pour qui l'idée même de chevalerie était anathème. J'hésitais malgré tout.

« Madame, vos serviteurs me dérangent par leur seule apparence.

— Ce n'est pas moi qui les ai choisis.

— J'espérais vous l'entendre dire. » Je gardais le pouce sur le chien du pistolet. « À les regarder, il y a longtemps qu'ils ont été choisis par la Mort elle-même. »

Elle soupira et fit un petit geste de la main droite.

« Messire, je vous serais très reconnaissante de bien vouloir consentir à mon hospitalité.

— Vos hommes m'ont déjà fait cette invitation. Je vous rappelle que je l'ai refusée.

— Refuserez-vous la mienne ? demanda-t-elle. Je la présente en toute humilité. »

C'était une femme intelligente, et il y avait déjà quelques années que je n'avais plus joui d'une pareille compagnie. Pourtant, c'étaient surtout ses yeux qui continuaient à m'attirer. Sages et lumineux d'intelligence, ils portaient en eux l'ombre d'une profonde terreur et me considéraient avec une sympathie qui m'était, à mon sens, personnellement destinée.

Elle m'avait conquis. Je le sus aussitôt. Et je crois qu'elle le sut aussi. Je me suis mis à rire. Je me suis incliné devant elle.

« Il est vrai, madame, que je ne saurais décliner votre invitation. L'ennui, la curiosité et ce qui me reste de bonnes manières me poussent à accepter. Mais, plus que tout cela, madame, c'est à cause de vous que j'accepte, car je jurerais rencontrer une âme comparable à la mienne, avec un esprit de même discernement. Vous reconnaîtrez que c'est un étonnant concours de circonstances.

— Je comprends vos paroles, messire. Et je partage votre sentiment. »

Ces yeux merveilleux pétillaient d'un plaisir ironique. Je me disais qu'elle aussi riait sans doute tout au fond d'elle-même. D'une main délicate elle repoussa les cheveux qui tombaient sur sa joue gauche puis elle pencha la tête pour m'observer. Un geste délibéré, je le savais, un geste de séduction. Cette fois, j'ai souri.

« Serez-vous donc mon hôte ? demanda-t-elle.

— À une condition.

— Monsieur ?...

— Que vous promettiez de m'expliquer certains mystères de ce château et de ses environs. »

Elle leva les sourcils.

« C'est un château ordinaire. Dans une région ordinaire.

— Vous savez bien que non. »

Son sourire répondit au mien.

« Très bien, dit-elle. Je promets que tout vous sera clair très bientôt.

— Je prends note de votre engagement », déclarai-je.

J'ai rangé mon pistolet, puis j'ai fait tourner mon cheval vers le château. Je venais de faire

le premier pas décisif sur le chemin de l'enfer.

J'AI OFFERT mon bras à la demoiselle et l'ai accompagnée dans la cour, puis nous avons monté les marches pour entrer dans le château tandis que ses horribles serviteurs emmenaient le cheval et la voiture dans l'écurie. J'étais pris au piège de la curiosité.

Le désir, que je n'évaluais pas encore vraiment, s'était aussi emparé de moi.

Je me disais avec un certain plaisir que, tout bien considéré, je venais de me faire habilement circonvenir. Mais à cet instant, cela m'était égal.

« Je suis Ulrich von Bek, fils du Graf von Bek, lui dis-je. Capitaine d'infanterie dans le conflit que nous vivons. »

Elle dégageait un parfum chaud et apaisant comme les roses de l'été.

« Dans quel camp ? » demanda-t-elle.

J'ai haussé les épaules.

« Dans le mieux organisé et le moins sujet aux divisions, quel qu'il soit.

— Vous n'avez donc pas de profondes convictions religieuses ?

— Aucune. »

Puis j'ai ajouté :

« Est-ce inhabituel à notre époque, pour des hommes comme moi ?

— Pas du tout. Pas du tout. »

Elle semblait doucement amusée.

Elle retira son manteau. Elle était presque aussi grande que moi, et son corps d'un galbe magnifique. Bien qu'elle donnât l'impression de posséder une volonté très forte, peut-être même excentrique, je sentis pourtant en elle un certain manque de vigueur ; je supposai qu'elle subissait en victime les événements.

« Je m'appelle Sabrina, dit-elle sans ajouter de titre ni de nom de famille.

— Ce château est-il le vôtre, dame Sabrina ?

— J'y réside souvent. »

Elle restait dans le vague.

Peut-être était-elle peu disposée à parler de sa famille. À moins qu'elle ne fût la maîtresse du puissant prince auquel appartenait le château, comme je l'avais imaginé au début de mon séjour. Peut-être y était-elle exilée pour avoir commis quelque crime terrible. Ou encore l'y avait-on fait conduire, son mari ou un autre parent, pour la tenir à l'écart des vicissitudes de l'amour ou de la guerre. La bienséance m'empêchait de la questionner davantage à ce sujet.

Elle posa une main blanche sur mon bras.

« Partagerez-vous mon repas, capitaine von Bek ?

— Je n'aurais pas de plaisir à manger en présence de vos serviteurs, madame.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je préparerai moi-même le repas tout à l'heure. Il ne leur est pas permis de pénétrer dans ces appartements. Ils ont leurs propres quartiers dans la tour opposée. »

J'avais déjà vu ces logements. Ils ne paraissaient pas assez grands pour autant d'hommes.

« Combien de temps êtes-vous resté ici ? » Elle examinait la grande salle dans laquelle nous venions d'entrer.

« Une ou deux semaines.

— Vous avez tout laissé en ordre.

— Mon intention n'était pas de piller ce château, dame Sabrina, mais de l'utiliser comme refuge temporaire. Depuis combien de temps cette résidence est-elle déserte ? »

Elle fit un vague mouvement de la main.

« Oh, quelque temps déjà. Pourquoi me demandez-vous cela ? »

— Tout était très bien conservé. Pas la moindre vermine. Pas même de poussière.

— Ah ! Nous n'avons pas beaucoup de problèmes de ce genre.

— Pas d'humidité. Pas de moisissure.

— Rien de visible, dit-elle. »

Mes remarques commençaient sans doute à l'irriter.

« Je vous suis reconnaissant de m'accueillir, déclarai-je pour clore la discussion sur ce sujet.

— Vous êtes le bienvenu. »

Son ton devint un peu froid. Elle fronça les sourcils.

« Les soldats nous ont retardés.

— Comment cela ?

— Sur la route. » Elle fit un geste. « Par là-bas.

— Vous avez été attaqués ?

— Poursuivis pendant un moment. Pourchassés. »

Son doigt chercha de la poussière sur un coffre mais n'en trouva pas. Elle paraissait réfléchir à mes dernières remarques.

« Ils nous craignent, bien sûr, dit-elle. Mais ils étaient si nombreux... »

Elle sourit, découvrant des dents blanches et régulières. Elle parlait comme si j'allais comprendre et la plaindre. Comme si j'étais un camarade.

Je ne pouvais qu'acquiescer de la tête.

« Je ne peux pas les blâmer, poursuivit-elle. Je ne peux blâmer aucun d'eux. » Elle soupira. Ses yeux noirs se voilèrent et se firent songeurs. « Mais vous voici. Et c'est très bien. »

J'aurais dû me sentir gêné par ses manières, mais à ce moment-là je les trouvais captivantes. Elle parlait comme si j'étais attendu, comme si, pauvre hôtesse retardée, elle revenait chez elle pour y découvrir un invité laissé sans compagnie.

Je fis quelques compliments formels sur sa grâce et sa beauté. Elle sourit légèrement en les acceptant, sans doute habituée à ces éloges, peut-être même les regardant comme les premières feintes d'un duel sentimental. Je reconnus son expression. Elle me conduisit à prendre un peu de distance, à me tenir davantage sur mes gardes. Ce devait être une séductrice, entraînée par un ou plusieurs maîtres, dans l'art terrible et glacé de la coquetterie intellectuelle. Je trouvais cette femme trop intéressante pour vouloir m'opposer à elle sur ce plan, et j'ai changé de sujet, revenant à la première raison qui m'avait fait accepter son invitation.

« Vous avez promis de m'expliquer les mystères de ce château, lui rappelai-je. Et de me dire pourquoi il n'y a pas de vie animale dans cette région.

— C'est exact, dit-elle. Il n'y en a aucune.

— Vous avez confirmé ce que je disais, madame, répondis-je avec douceur, mais vous ne m'avez rien révélé. »

Elle prit un ton légèrement plus sec.

« Je vous ai promis une explication, n'est-ce pas, monsieur ? »

— En effet.

— Et vous aurez bientôt une explication. »

À cette époque, je n'étais pas homme à me satisfaire de quelques paroles vagues et rassurantes.

« Je suis un soldat, madame. À l'heure qu'il est, je devrais être en route vers le sud. Je vous rappelle que je suis revenu à votre demande – et à cause de votre engagement. Les soldats sont gens impatientes. »

Elle parut à peine troublée par ma remarque ; elle repoussa ses longs cheveux, toucha son menton. Puis elle parla d'une voix rapide, en bredouillant un peu :

« Aucune âme – je veux dire aucune âme libre, aussi infime soit-elle – ne peut vivre ici. »

J'étais intrigué, mais cela ne me suffisait pas.

« Je ne vous suis pas, madame, déclarai-je avec une fermeté délibérée. Vous êtes énigmatique. Je suis habitué à l'action et aux choses concrètes. À partir de ces choses concrètes, il m'est possible de déterminer mes actes.

— Je ne désire pas vous tromper, monsieur. »

Elle me lançait un appel auquel je refusais de répondre.

J'ai soupiré.

« Que voulez-vous dire en affirmant qu'aucune âme ne peut vivre ici ? »

Elle hésita.

« Rien de ce qui appartient à Dieu, dit-elle.

— Ce qui appartient à Dieu ? Mais quand même, la forêt... ?

— La forêt se trouve... – elle eut un geste indécis – ... sur la frontière.

— Je ne comprends toujours pas. »

Elle se reprit et me regarda droit dans les yeux.

— Et vous ne le devriez pas, dit-elle.

— La métaphysique ne m'impressionne pas beaucoup. » Je commençais à me sentir irrité. C'était ce genre de discussions abstraites qui avaient causé les malheurs de notre temps. « Laissez-vous entendre qu'une sorte de peste a infesté autrefois cet endroit ? Est-ce pour cela que les hommes et les bêtes cherchent à l'éviter ? »

Elle ne répondit pas. J'ai continué :

« Après tout, vos serviteurs souffrent de maladie. Seraient-ils affectés d'un mal contagieux propre à cette région ?

— Leur âme... » commença-t-elle à nouveau.

Je l'interrompis :

« Encore ces paroles abstraites...

— Je fais de mon mieux, messire, affirma-t-elle.

— Madame, vous ne me donnez aucun fait précis.

— Je vous ai présenté les faits tels que je les comprends. Il est difficile...

— En vérité, vous parlez d'une maladie. N'est-ce pas ? Vous craignez qu'en apprenant son nom je puisse m'inquiéter et que je décide alors de partir.

— Si vous voulez, dit-elle.

— Très peu de choses me font peur, mais je dois admettre que je deviens d'une extrême prudence dès qu'il s'agit de la peste. D'un autre côté, j'ai des raisons de croire que je fais partie de ces âmes privilégiées qui sont apparemment immunisées contre la peste, et vous devez donc comprendre que je ne vais pas aussitôt m'enfuir en tremblant comme une feuille. Dites-moi, parlez-vous d'une maladie ?

— Oui, déclara-t-elle d'une voix lasse, comme prête à accepter n'importe quelle définition. On pourrait dire qu'il s'agit bien de cela.

— Mais vous n'êtes pas atteinte. » Je fis un pas vers elle. « Ni moi. »

Elle se tut. Fallait-il croire que les signes de l'horrible mal qui affectait ses serviteurs ne s'étaient pas encore manifestés sur nous. J'ai frissonné.

« Depuis quand habitez-vous dans ce château ? demandai-je.

— Je n'y viens que de temps en temps. »

Sa réponse me fit penser qu'elle était peut-être immunisée. Et dans ce cas, peut-être l'étais-je aussi. Je me détendis un peu à cette idée.

Elle alla s'asseoir sur un divan. Le soleil pénétrait dans la salle par un vitrail représentant Diane chasseresse. C'est seulement à cet instant que je me suis rendu compte de l'absence totale de symboles chrétiens dans ce château ; pas de crucifix, aucune représentation de Jésus ni des saints. Les tapisseries, les vitraux, les statues et les décorations figuraient tous des sujets païens.

« Quel âge a ce château ? »

Debout devant la fenêtre, je fis courir mes doigts sur la plombure.

« Il est très ancien, je pense. Au moins plusieurs siècles.

— On l'a très bien entretenu. »

Elle savait que mes questions n'étaient pas innocentes ni fortuites. Je cherchais à en savoir davantage sur ce domaine et sur la mystérieuse maladie qui le frappait.

« En effet », dit-elle.

Je ressentis une nouvelle tension. Je me suis retourné.

Dame Sabrina passa dans la pièce voisine. Elle revint bientôt avec du vin pour nous deux. Lorsqu'elle m'a tendu ma coupe, j'ai remarqué qu'elle ne portait pas d'alliance au doigt.

« Vous n'avez pas de seigneur, madame ?

— J'ai un seigneur, répondit-elle en me fixant droit dans les yeux comme si je venais de lui lancer un défi. Oui, j'ai un seigneur, capitaine.

— Mais cette demeure n'appartient pas à votre famille.

— Oh, je vois. Ma famille ? » Elle se remit à sourire d'une manière étrange, puis elle se reprit. « Ce château appartient à mon maître, et depuis de nombreuses années.

— Il n'a donc pas toujours été sa propriété ?

— Non. Je crois qu'il l'a gagné.

— Comme butin de guerre ? »

Elle secoua la tête.

« Une dette de jeu.

— Votre maître est un joueur, hein ? Et il aime les mises fort importantes. Participe-t-il à notre guerre ?

— Oh, que oui ! »

Son attitude changea de nouveau. Dame Sabrina parla d'une voix brève :

« Je ne veux rien vous celer, capitaine von Bek. » Elle sourit : c'était, une fois de plus, l'indice d'un désespoir. « D'un autre côté, je n'ai pas envie de poursuivre cette conversation pour l'instant.

— Je vous prie de m'excuser de ma brutalité. »

Je pensais avoir parlé d'un ton froid.

« Vous êtes direct, capitaine, mais vous n'êtes pas brutal, déclara-t-elle d'une voix

tranquille. Pour un homme qui a sans doute vu et fait tant de choses durant cette guerre, vous semblez avoir conservé une rare distinction. »

J'ai porté la coupe à mes lèvres, un peu en honneur à sa propre distinction.

« Je m'étonne que vous pensiez ainsi. Ceci dit, en comparaison de vos serviteurs, j'imagine que je dois paraître meilleur que je ne suis... »

Elle s'est mise à rire. On eût dit que sa peau luisait. J'ai senti un parfum de rose et j'eus l'impression que la chaleur du soleil se répandait sur moi, dans cette salle. J'ai su que je désirais Sabrina plus que je n'avais jamais désiré personne ni rien d'autre de toute ma vie. Et pourtant, la prudence maintenait ma réserve. Pour le moment, je goûtais le simple bonheur d'éprouver ces sensations – ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien des années passées sous les armes – sans chercher à les assouvir.

« D'où viennent ces serviteurs dont on vous entoure ? »

Je sirotais mon vin. Il surpassait tous les crus que j'avais eu l'occasion de goûter ici-même et il exaltait une impression d'éveil de tous mes sens.

Elle se pinça les lèvres avant de répondre :

« Ce sont des pensionnaires de mon maître, pourrait-on dire.

— Votre maître ? Vous parlez beaucoup de lui. Mais vous ne le nommez point, lui fis-je remarquer fort gentiment.

— C'est exact. »

Elle repoussa une mèche de cheveux.

« Vous ne désirez pas le nommer ?

— Pas pour l'instant.

— C'est lui qui vous a envoyée ici ? demandai-je en savourant le vin.

— Oui. »

Je fis une supposition :

« Parce qu'il craint pour votre sécurité ?

— Non. »

Un amusement désespéré, mêlé de tristesse, apparut pendant une seconde au coin de ses lèvres.

« Vous avez donc une mission à remplir ? ai-je demandé en me rapprochant davantage.

— Oui. »

Elle recula de quelques pas pour s'écarter de moi. J'ai imaginé qu'elle partageait le trouble que j'éprouvais pour elle, mais peut-être étaient-ce seulement mes questions trop précises qui la déconcertaient.

J'ai fait une pause avant de reprendre :

« Puis-je savoir quelle est cette mission ? »

Elle prit un air joyeux, mais cette attitude était manifestement feinte.

« Vous divertir... » Un petit geste de la main. « ... capitaine.

— Mais vous ne saviez pas que je me trouvais ici. »

Elle éteignit son sourire.

« Vous l'ignoriez... continuai-je. À moins qu'un serviteur de votre maître n'ait pu m'épier et vous annoncer ma présence. »

Elle releva les yeux. Ignorant ma dernière remarque, elle déclara :

« Je cherchais un homme brave. Un homme brave et intelligent.

— Sur les ordres de votre maître ? C'est ce que vous voulez dire ? »

Elle me regardait maintenant d'un air de défi.

« Si vous voulez. »

L'instinct qui m'avait permis de conserver la vie et la santé tout au long de mes aventures me prévenait maintenant que cette femme peu ordinaire pouvait bien être l'appât d'un piège. Néanmoins, pour une fois, je n'ai pas tenu compte de l'avertissement. Elle laissait entendre qu'elle était prête à se donner à moi. J'aurais certainement en retour à payer un prix très élevé. Mais à cet instant le prix à payer m'importait peu. Je me disais que j'étais quand même un homme plein de ressources et que je gardais toujours de bonnes chances de m'échapper ensuite. On fait parfois bien trop d'efforts pour sa survie, sans obtenir de meilleurs résultats.

« Quelle liberté vous laisse-t-il ? demandai-je.

— Celle de faire presque tout ce que je veux, répondit-elle en haussant les épaules.

— Il n'est pas jaloux.

— Pas d'une manière conventionnelle, capitaine von Bek. »

Elle vida sa coupe et je suivis son exemple. Puis elle nous versa de nouveau du vin. Elle était maintenant assise près de moi sur le divan, sous la fenêtre. Tout mon corps chantait, ma chair, ma peau, chaque veine et chaque muscle. Moi qui avais développé la maîtrise de mes émotions pendant des années, j'étais à peine capable de nourrir une pensée cohérente en prenant la main de Sabrina pour l'embrasser. J'ai murmuré :

« Votre seigneur n'est pas un maître ordinaire.

— C'est également vrai. »

J'ai retiré mes lèvres, je me suis laissé aller en arrière en regardant attentivement son merveilleux visage.

« Il vous gâte ? Est-ce parce qu'il vous aime beaucoup ? »

Sa respiration s'accordait à la mienne. Ses yeux étaient des bijoux brillants et passionnés. Elle répondit :

« Je ne suis pas certaine que mon maître comprenne la nature de l'amour. Pas au sens où nous l'entendons, vous et moi. »

Je me suis mis à rire en me détendant un peu plus.

« Vous parlez de nouveau par énigmes, dame Sabrina, alors que vous aviez juré de ne plus le faire.

— Pardonnez-moi. »

Elle se leva pour aller chercher d'autres coupes. J'ai observé sa silhouette. Je n'avais encore jamais eu l'occasion de voir pareille beauté alliée à pareil esprit chez un être humain.

« Vous ne voulez pas me parler de votre vie ?

— Pas encore. »

Considérant cette réponse comme une promesse, j'ai insisté un peu plus.

« Vous êtes née dans la région ?

— En Allemagne, oui.

— Et il n'y a pas très longtemps. »

C'était en partie flatterie. Je savais que le compliment n'était pas nécessaire mais, soldat de fortune, j'avais pris des habitudes de taverne qu'il m'était difficile de perdre en un instant.

Sa réplique fut inattendue. Elle se tourna vers moi, une coupe de vin dans chaque main.

« Cela dépend de votre définition du temps, déclara-t-elle en me tendant une coupe pleine. Vous voyez, vous êtes trop impatient et je me dérobe à vos questions. Pourquoi ne pas discuter de choses moins personnelles ? À moins que vous n'ayez envie de parler de vous ?

— Vous semblez avoir déjà déterminé qui je suis et ce que je suis, madame.

— Pas entièrement, capitaine.

— J'ai bien peu de secrets. Ces dernières années, j'ai passé la majeure partie de mon temps dans les armées. Avant cela, je le passais à recevoir une éducation. À Bek, la vie n'a rien d'extraordinaire.

— Mais en tant que soldat, vous avez dû voir et faire bien des choses ?

— Rien d'extraordinaire. »

J'ai froncé les sourcils. Je ne souhaitais pas tellement me remémorer ces événements. Le souvenir de Magdebourg subsistait encore et je ne lui résistais qu'au prix d'un certain effort.

« Vous avez tué souvent ?

— Bien sûr. »

J'ai affiché ma répugnance à m'étendre davantage sur ce sujet.

« Et vous avez participé à des actes de pillage ? À des tortures ?

— Quand cela s'avérait nécessaire, oui. »

Je sentais de nouveau la colère monter en moi. Je pensais qu'elle cherchait délibérément à m'embarrasser.

« À des viols ? »

Je l'ai regardée droit dans les yeux. M'étais-je mépris sur elle ? Peut-être était-ce une de ces dames languissantes et lascives comme celles que j'avais une fois rencontrées à la cour ? Elles se complaisaient dans ce genre de discussions. Cela les excitait. Elles se montraient avides de sensations fortes car elles-mêmes avaient oublié ou n'avaient jamais connu les formes subtiles de l'émotion et de la sensualité humaines. Obéissant à mon cynisme, j'avais parfaitement répondu à leur attente. C'était comme offrir du plomb à des marchands tellement assoiffés d'or que leur cupidité les empêche de distinguer un métal d'un autre. Si dame Sabrina entraînait dans cette catégorie, je pouvais lui donner ce qu'elle désirait.

Mais son regard demeurait innocent et interrogateur, et j'ai répondu brièvement :

« Oui. Comme je l'ai dit, les soldats sont gens impatientes. La fatigue... »

Mes explications ne l'intéressaient pas. Elle a continué :

« Et vous avez puni des hérétiques ?

— J'en ai vu mourir.

— Mais vous n'avez pas participé à leur massacre ?

— Non, par chance, cela m'aurait répugné.

— Mais vous pourriez punir un hérétique ?

— Madame, j'ignore ce qu'est vraiment un hérétique. Ce terme est fort employé de nos jours. On dirait qu'il s'applique à tous ceux que l'on désire voir occis.

— Ou des sorcières ? Avez-vous exécuté des sorcières ?

— Je suis un soldat, pas un prêtre.

— Bien des soldats se chargent de la responsabilité des prêtres, n'est-ce pas ? Et bien des prêtres se font gens d'armes.

— Je ne suis pas de cet acabit. J'ai vu de pauvres démentes et de vieilles femmes qu'on désignait comme sorcières et qu'on exécutait, madame. Mais je n'ai jamais vu de manifestations magiques, ni d'incantations, ni d'évocations de démons ou de monstres. » J'ai souri. « Certaines de ces vieilles peaux connaissaient si bien Méphistophélès qu'elles parvenaient presque à prononcer son nom quand on le leur répétait plusieurs fois...

— La sorcellerie ne vous effraie donc pas ?

— Non. Je devrais plutôt dire : ce que j'ai vu de la sorcellerie ne m'effraie pas.

— Vous êtes un homme sensé, monsieur. »

J'ai supposé qu'il s'agissait d'un compliment.

« Selon les critères de notre monde, madame. Mais pas selon les miens. »

Cette réplique parut lui déplaire.

« Une excellente réponse. Vous êtes donc très exigeant avec vous-même ?

— Je m'impose peu de chose, à part survivre. Je prends ce dont j'ai besoin autour de moi.

— Alors, vous êtes un voleur ?

— Je suis un voleur, si vous voulez. Mais j'espère ne pas être un hypocrite.

— Et quand même insatisfait.

— Comment cela ?

— Vous dissimulez la plus grande partie de vous-même afin de ressembler au soldat que vous me décrivez. Ensuite, vous prétendez que cette partie n'existe pas.

— Je ne vous comprends pas. Je suis ce que je suis.

— C'est-à-dire ?

— Ce que le monde a fait de moi.

— Et non pas ce que Dieu a créé ? Dieu a bien créé le monde, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— J'ai entendu des théories différentes.

— Celles des hérétiques ?

— Allons, madame ! Ce sont des âmes désespérées, comme nous autres.

— Vous avez l'esprit très large. C'est bien rare.

— Pour un soldat ?

— Pour quiconque vit à notre époque.

— Je ne suis pas certain d'avoir l'esprit très large. Mais je l'ai insouciant. Je me moque des discussions métaphysiques, comme je crois vous l'avoir déjà précisé.

— Vous n'avez donc pas de conscience ?

— C'est trop cher à entretenir de nos jours, madame.

— Elle est négligée, mais elle existe quand même ?

— Serait-ce ma conscience que je m'efforce de me cacher, selon vous ? Auriez-vous l'intention de me convertir à une quelconque foi, madame ?

— Ma foi n'est pas très différente de la vôtre.

— C'est ce que je pensais.

— L'âme ? La conscience ? Ces mots signifient peu de chose s'ils ne sont pas précisés, je suis certaine que vous en conviendrez.

— J'en conviens très volontiers. »

Nous avons continué un petit moment sur ce sujet, puis la discussion s'est élargie.

Il s'avéra que Sabrina était une femme érudite qui possédait un large éventail d'expériences et d'anecdotes. Cependant, plus nous restions ensemble, plus je la désirais.

Oubliant le déjeuner, nous avons continué de boire et de bavarder. Elle mentionnait les auteurs grecs et romains, elle faisait des citations poétiques dans plusieurs langues. Elle parlait bien plus couramment que moi les langages de l'Europe et de l'Orient modernes.

Il m'apparut comme évident que cette Sabrina devait être grandement estimée par son maître et qu'elle était probablement davantage qu'une simple maîtresse. Une femme pouvait voyager en courant un peu plus de risques mais en éveillant moins de soupçons qu'un émissaire masculin. J'en conçus l'idée qu'elle devait connaître bon nombre de cours puissantes.

Et pourtant je me demandais comment ses serviteurs s'y faisaient recevoir s'ils l'y accompagnaient.

Le soir tombait. Nous nous sommes rendus dans la cuisine où elle a préparé, avec les mêmes ingrédients, un repas bien meilleur que ceux que je m'étais moi-même concoctés. Nous avons encore bu un peu de vin puis, sans autres préliminaires, nous sommes montés jusqu'à une des chambres principales et nous nous sommes déshabillés.

Les derniers feux du crépuscule jetaient une lueur blanc crèmeux sur les draps, les courtpointes et les rideaux du lit. Le corps nu de Sabrina était parfait. Elle avait la peau claire et immaculée, les seins petits et fermes. Je n'avais encore jamais vu de femme comme elle, sinon en sculpture ou peinte sur certains tableaux.

Avant cette nuit-là, je n'avais pas cru à la perfection, et tout en continuant de nourrir une saine méfiance à l'égard des motifs qui guidaient Sabrina, j'étais bien décidé à n'offrir aucune résistance à ses charmes.

Nous nous sommes couchés aussitôt. Tour à tour elle se montra tendre, féroce, passive et agressive. Je m'accordais à ses désirs, quels qu'ils fussent, comme elle s'accordait aux miens. Ma sensualité, qui avait presque autant disparu que chez les serviteurs de Sabrina, s'éveillait à nouveau.

Je sentais mon imagination revenir, et avec elle une bonne ration d'espoir, de cet ancien optimisme que j'avais éprouvé à Bek durant ma jeunesse.

Il m'apparut que notre union était prédestinée car, je n'en doutais pas, nous prenions autant de plaisir l'un que l'autre. Je me délectais de son parfum, du contact de sa peau.

Notre passion semblait éternelle comme le mouvement des marées ; notre désir balayait toutes les fatigues. Je me serais entièrement offert à elle s'il n'y avait eu le souvenir lancinant qu'elle était liée à un autre homme. Et cela retenait une partie de moi-même. Mais ce n'était qu'une fraction infime, pour ainsi dire inexistante.

Nous avons fini par nous endormir ; et nous nous sommes réveillés avant l'aurore, pour faire de nouveau l'amour. Une ou deux semaines passèrent ainsi. Sabrina me fascinait toujours davantage.

Un matin, à moitié endormi, tandis que se levait une aube grise, j'ai murmuré que je désirais l'emmener avec moi ; elle abandonnerait ses affreux serviteurs et nous trouverions un autre refuge épargné par la guerre.

« Y a-t-il un autre refuge ? me demanda-t-elle avec un sourire tendre.

— Dans l'Est, probablement. Ou bien en Angleterre. Nous pourrions nous rendre en Angleterre. Ou même jusqu'au Nouveau Monde. »

Elle eut une expression de tristesse en me caressant la joue.

« Ce n'est pas possible, dit-elle. Mon maître ne le permettrait pas. »

Je me suis emporté :

« Il ne nous trouverait pas !

— Mon maître nous trouverait, et il m'arracherait à toi, sois-en sûr.

— Dans le Nouveau Monde ? Serait-ce le pape ? »

Elle parut surprise et je me suis demandé si ma question, de pure forme, n'avait pas frappé juste. J'ai continué :

« Je le combattrai. Je lèverai une armée contre lui s'il le faut.

— Tu serais vaincu. »

Je lui ai demandé, plus sérieusement :

« Ton maître, c'est le pape ? »

— Oh, non ! s'est-elle vivement exclamée. Il est bien plus puissant que le pape. »

J'ai froncé les sourcils.

« Peut-être à tes yeux. Mais sûrement pas aux yeux du monde ? »

Elle s'est tournée dans le lit, puis elle a déclaré d'une voix douce en évitant de me regarder directement :

« Aux yeux de la Terre entière, et même du Ciel. »

Malgré moi, je fus troublé par sa réponse. Il me fallut encore une semaine avant de trouver le courage de l'interroger à nouveau. J'aurais préféré ne pas revenir sur ce sujet.

« Tu as promis de répondre à mes questions, lui ai-je demandé un autre matin. Ne serait-il pas honnête de me donner le nom de ton seigneur tout-puissant ? Après tout, il pourrait être dangereux pour moi de rester ici.

— Tu ne cours aucun péril particulier.

— C'est à moi d'en juger. Tu dois m'en laisser le choix.

— Je sais... » Sa voix s'éteignit. « Demain », dit-elle.

Le lendemain, j'ai insisté :

« Son nom ? »

J'ai vu se mêler sa terreur et la mienne.

D'où elle se trouvait dans le lit, elle m'a regardé droit dans les yeux. Elle a secoué la tête, mais j'ai répété :

« Qui est ton seigneur ? »

Elle a remué lentement les lèvres et levé la tête en parlant. Sa bouche avait l'air toute sèche, son expression étrangement impassible.

« Son nom est Lucifer », m'a-t-elle dit.

J'ai failli perdre complètement mon sang-froid. Sa réponse m'avait secoué de diverses manières à la fois, car je ne parvenais pas à décider comment interpréter ses paroles. Je refusais d'abandonner ma raison aux attaques de la superstition. Je me suis redressé dans le lit en me forçant à rire.

« Et tu es une sorcière, c'est ça ? »

— On m'a donné ce nom, dit-elle.

— Métamorphosée ! » J'avais l'impression de tomber à moitié fou. « En réalité, tu n'es qu'une vieille harpie qui m'a envoûté ! »

— Je suis telle que tu me vois, dit-elle. Mais, c'est vrai, j'ai été sorcière.

— Et tes pouvoirs te viennent de ton pacte avec le prince des Ténèbres ?

— Non. J'ai été traitée de sorcière par des gens qui avaient l'intention de me tuer. Mais c'était avant ma rencontre avec Lucifer...

— Il y a peu, tu laissais entendre que tu partageais mon opinion quant aux sorcières !

— C'est exact – nous parlions de ces pauvres femmes suppliciées.

— Alors pourquoi prétends-tu à ce nom ?

— C'est toi qui l'as prononcé. Et j'ai reconnu qu'on me l'avait attribué.

— Tu n'es pas une sorcière ?

— Quand j'étais jeune, j'avais certains dons que je mettais au service de ma ville. Je ne suis pas une sotte. On écoutait mes conseils, on les suivait. Mon père m'avait donné une solide éducation. Je savais lire et écrire. Je connaissais d'autres femmes comme moi, et nous nous réunissions, autant pour le plaisir de notre compagnie que pour discuter alchimie, plantes

médicinales et tout à l'avenant. » Elle haussa les épaules. « C'était une petite ville. Une petite ville de petits marchands, de paysans, enfin, tu vois... Mais d'une manière générale les femmes n'ont pas le droit d'étudier, sauf si elles entrent au couvent. Les chrétiens n'accordent pas la sagesse à Ève, n'est-ce pas ? Ils peuvent seulement suggérer qu'elle a subi l'influence d'un ange déchu. »

Elle avait conclu d'un ton sardonique. Puis elle soupira et s'appuya sur un bras nu pour me regarder.

« Dans ma ville, les hommes érudits passaient déjà pour suspects. Les femmes n'avaient aucun droit à la connaissance. On dirait que les hommes craignent deux choses en ce bas monde : les femmes et la connaissance. Car toutes deux menacent leur pouvoir, tu ne crois pas ?

— Si tu veux, répondis-je. Mais n'y avait-il pas d'autres femmes en ville qui partageaient cette crainte ?

— Bien entendu. D'une certaine façon, leur crainte dépassait celle des hommes. C'est en fin de compte une femme qui nous a trahies.

— Ainsi vont les choses, déclarai-je. Beaucoup parlent de liberté, de libre pensée, mais bien peu désirent assumer la responsabilité de les vivre réellement.

— C'est pour cela que tu insistes sur ton statut de soldat ?

— Oui, je crois. Je n'ai pas grande envie d'une véritable liberté. Voilà pourquoi tu m'as laissé te traiter de sorcière ? »

Elle eut un sourire triste.

« Peut-être bien.

— Et c'est pour ça que tu declares maintenant que Satan est ton maître ?

— Pas exactement, répondit-elle. Bien que je suive ton raisonnement.

— Comment les gens de ta ville en sont-ils arrivés à te prétendre sorcière ?

— Peut-être à cause de ma fierté, dit-elle. Nous commençons à nous considérer comme une force capable d'améliorer le monde. Nous pratiquions certaines formes de magie et nous faisons parfois des expériences. Mais uniquement de la magie blanche. J'avoue que nous avons également étudié la sorcellerie. Nous savions comment on pouvait l'employer. Surtout les faibles, qui cherchent dans le mal une puissance mensongère.

— Vous avez fini par vous croire assez fortes pour résister aux préjugés des hommes ? Vous avez commis des imprudences ?

— Oui, c'est à peu près ça.

— Mais comment en es-tu venue à "servir Satan", comme tu dis ? »

Je pensais alors qu'elle parlait d'une manière métaphorique, ou du moins qu'elle exagérait. Je ne pouvais toujours pas la croire folle. Après tout, elle formulait sa confession en termes parfaitement rationnels.

« On nous a dénoncées, on a découvert notre assemblée. On nous a jetées en prison. Nous avons été torturées, bien entendu, puis jugées et déclarées coupables. Beaucoup ont avoué des pactes avec le diable. » Elle prit un air sombre. « À ce moment-là, je n'imaginais pas que tant de méchantes gens se poseraient en défenseurs du bien tandis que nous, qui n'avions fait aucun mal et qui avons servi nos concitoyens, nous étions soumises au traitement le plus dégoûtant et le plus brutal.

— Mais tu t'es échappée...

— Quand je me suis retrouvée dans ce donjon, blessée, humiliée, j'ai perdu mes illusions. J'étais désespérée. Je me suis dit que si je devais être traitée de sorcière, je pouvais aussi bien

me comporter comme telle. Je connaissais les invocations nécessaires pour appeler un serviteur du démon. »

Elle se déplaça doucement et me regarda droit dans les yeux avant de poursuivre :

« Une nuit, dans ma cellule, parce que je voulais échapper à la mort et à d'autres supplices, parce que j'avais perdu ma foi dans le pouvoir de mes sœurs, sur lequel j'avais pourtant fidèlement compté, j'ai entamé le rituel nécessaire. C'était à l'heure de ma plus grande faiblesse. Et tu dois savoir que c'est l'instant que choisissent les serviteurs de Lucifer.

— Tu as invoqué un démon ?

— Et j'ai vendu mon âme.

— Et tu as été sauvée.

— Une fois le pacte conclu, j'ai contracté la peste et l'on m'a jetée vive dans une fosse à la lisière de la ville. Je me suis échappée de la fosse, et la peste m'a quittée. Deux jours plus tard, alors que j'étais allongée dans une grange, mon maître, m'est apparu en personne. Il m'a déclaré qu'il avait particulièrement besoin de moi. Puis il m'a conduite ici, où l'on m'a enseigné la manière de le servir.

— Tu crois réellement que c'est Lucifer qui t'a conduite ici ? Que ce château lui appartient ? »

J'ai tendu la main pour toucher son visage.

« Je sais que Lucifer est mon maître. Je sais que nous sommes ici dans son domaine sur la Terre. »

Elle voyait bien que je ne la croyais pas.

« Mais il n'y séjourne pas aujourd'hui ? demandai-je.

— Il s'y trouve en ce moment même, répondit-elle d'un ton catégorique. »

J'ai insisté :

« Je n'ai découvert aucun signe de lui.

— Reconnaîtrais-tu le signe de Lucifer ? interrogea-t-elle, comme si elle s'adressait à un enfant.

— Je m'attendrais au moins à sentir une odeur de soufre », répliquai-je.

Elle fit un geste ample de la main.

« Ce château tout entier, la forêt qui l'entoure, voilà sa marque. Comment refuserais-tu d'y croire ? Pourquoi les insectes les plus insignifiants les éviteraient-ils ? Pourquoi des armées entières les craindraient-elles ?

— Et pourquoi n'ai-je ressenti qu'un léger trouble en arrivant ? Comment pourrais-tu y vivre toi-même ? »

Son expression s'emplit de tristesse.

« Seules les âmes qui lui appartiennent peuvent y résider », répondit-elle.

J'ai frissonné, le froid m'a envahi. Sabrina m'avait presque convaincu. Heureusement, ma raison s'est remise aussitôt à fonctionner. Ma volonté de survie coutumière. J'ai quitté le lit et j'ai commencé d'enfiler mes vêtements.

« Alors, je vais m'en aller, dis-je. Je n'ai aucune envie de conclure un pacte avec Lucifer ni avec quiconque se prétend Lucifer. Et je te propose de m'accompagner, Sabrina. À moins que tu ne souhaites demeurer l'esclave de tes illusions. »

Son regard se fit rêveur.

« Si seulement il s'agissait d'une illusion et que tu puisses me sauver.

— Je le puis. Nous partirons sur le dos de mon cheval, bien réel, lui. Viens avec moi.

— Je ne peux pas partir, et toi non plus. Ni ton cheval, en vérité, car il t'a servi. »

J'ai répondu d'un air moqueur :

« Aucun homme n'est entièrement libre, madame, et l'on peut en dire autant de sa monture, mais nous le sommes suffisamment pour quitter les lieux sur-le-champ !

— Il te faut rester pour rencontrer mon maître, dit-elle.

— Je n'ai pas l'intention de vendre mon âme.

— Il te faut rester. » Elle me tendit une main tremblante.

« Pour moi.

— Madame, cet appel à mon honneur est inutile. Je n'ai plus d'honneur. Il me semblait l'avoir dit de manière tout à fait claire.

— Je t'en prie », insista-t-elle.

Plus que mon honneur, c'était mon désir qui me retenait. J'hésitais encore.

« Tu prétends que ton maître se trouve dans le château en ce moment ?

— Il nous attend.

— Seul ? Où cela ? Je prendrai mon épée et je m'occuperai de ton "Lucifer", de ton enchanteur, à ma manière habituelle. Il t'a trompée. Je le confronterai à du bon acier tranchant et te prouverai qu'il s'agit d'un mortel. Tu seras bientôt libre, je te le promets.

— Apporte ton épée si tu veux », dit-elle.

Elle se leva et revêtit une ample robe de soie blanche. Je suis resté près d'elle en la regardant d'un air impatient tandis qu'elle s'habillait soigneusement. Je ressentis même un pincement de jalousie, comme celui qu'éprouve un mari cocu en voyant sa femme se parer pour son amant.

En vérité, il était curieux qu'une femme aussi belle et intelligente pût se croire l'esclave de Satan lui-même. Notre époque était telle que le désespoir humain prenait bien des formes de la démence.

J'ai bouclé mon ceinturon à ma taille, par-dessus ma chemise, j'ai enfilé mes bottes et je me suis dressé devant Sabrina, cherchant à évaluer la profondeur de son illusion. Elle m'a fixé droit dans les yeux ; il y avait de la douleur dans son regard, ainsi qu'une étrange détermination.

« Si tu es folle, dis-je, c'est bien la forme de démence la plus subtile que j'aie jamais rencontrée.

— L'imagination humaine pousse chacun de nous vers la folie, selon sa condition, déclara-t-elle. Je ne suis pas moins sensée que toi.

— Alors tu n'es qu'à demi folle », lui dis-je.

Je lui offris mon bras en ouvrant la porte de la chambre devant elle. Le couloir était froid.

« Où ton Lucifer tient-il sa cour ?

— En enfer », répondit-elle.

Nous avons suivi le couloir à pas lents, avant de descendre les larges marches de pierre qui menaient à la grand-salle.

« Et son château se trouve en enfer ? » lui demandai-je en regardant autour de moi d'une manière quelque peu théâtrale.

Je distinguais les arbres à travers les vitraux. Rien n'avait changé depuis mon séjour solitaire.

« Peut-être », dit-elle.

J'ai secoué la tête. Il en fallait beaucoup pour ébranler ma vision rationnelle du monde, car

mon esprit avait connu l'épreuve des feux de la guerre, de ses terreurs et de ses cruautés, et il avait survécu à la contemplation de malheurs et de folies considérables.

« Alors, le monde entier serait l'enfer ? Voilà la philosophie que tu proposes ?

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton presque joyeux, serait-ce donc là ce qui nous reste, monsieur, lorsque nous avons abandonné tout autre espoir ?

— C'est un signe d'espoir de croire que notre propre monde est l'enfer, c'est cela ?

— L'enfer vaut mieux que rien du tout, répondit-elle, du moins pour beaucoup de gens.

— Je refuse de croire une telle ineptie. La plupart de mes opinions sont désormais rigoureuses et inflexibles, madame. Apparemment, nous revenons au domaine de la spéculation. Je veux voir un diable concret ; et si nous sommes en enfer, je veux en recevoir une preuve concrète.

— Tu emploies ton intelligence avec parcimonie !

— Je ne pense pas. Je suis un soldat, comme je te l'ai répété plus d'une fois. C'est le caractère du soldat. Il lui faut des faits purs et simples.

— Nous avons déjà discuté des raisons pour lesquelles tu as décidé de te faire soldat. »

Une fois de plus, je me sentis amusé par son esprit tranchant.

Nous descendions les marches et passions alternativement de l'ombre à la lumière. Les changements d'éclairage donnaient à ses traits des expressions variées, qui m'étaient devenues familières.

Pareille force d'esprit, pareille énergie ne se mariaient guère à la sorcellerie ni à l'adoration de Satan. Selon mon expérience, et comme Sabrina me l'avait laissé entendre, ceux qui demandaient le secours des démons étaient des créatures misérables et faibles qui avaient perdu tout espoir de salut, que ce soit sur Terre ou dans les Cieux.

Nous traversions maintenant les appartements principaux, en direction de la lourde porte de la bibliothèque.

« Il est là », dit-elle.

Je me suis arrêté pour tirer mon épée. J'ai reniflé.

« Toujours pas de soufre, dis-je. Est-ce qu'il a des cornes, ton maître ? Une longue queue ? Des pieds fourchus ? Est-ce que ses narines crachent du feu ? Ou bien son enchantement est-il d'une nature plus subtile ?

— Je dirais qu'il est plus subtil », déclara-t-elle doucement.

Elle semblait déchirée entre l'envie de se justifier et le désir de fuir avec moi. Quand elle leva les yeux vers mon visage, son regard était à la fois provocateur et craintif. Elle avait même l'air encore plus belle. J'ai touché sa chevelure pour la caresser. J'ai embrassé ses lèvres chaudes.

Puis je me suis avancé et j'ai ouvert les deux battants de la grande porte.

Sabrina posa la main sur mon bras et me précéda dans la pièce. Elle fit une révérence.

« Maître, je vous ai amené le capitaine von Bek. »

Je l'ai suivie aussitôt, mon épée à la main, disposé à relever n'importe quel défi, mais ma résolution s'enfuit immédiatement.

Assis à la table centrale, apparemment plongé dans la lecture, se trouvait l'être le plus merveilleux que j'eusse jamais rencontré.

Je me sentis pris de vertige. Mon corps refusait toute instruction. Je me suis incliné.

Il était nu, et sa peau luisait comme si elle était parcourue de légères flammes tremblotantes. Ses cheveux bouclés avaient la couleur de l'argent et ses yeux semblaient des

perles de cuivre en fusion. Il était grand, massif, magnifiquement découpé, et quand ses lèvres m'adressèrent un sourire, j'eus l'impression de n'avoir jamais aimé auparavant ; je l'aimai. Il émanait de sa personne une aura que je n'avais jamais associée avec celle du diable : peut-être était-ce une sorte d'humilité très digne combinée à un sentiment de pouvoir presque illimité.

Il reposa le livre et se mit à parler d'une voix grave et harmonieuse.

« Soyez le bienvenu, capitaine von Bek. Je suis Lucifer. »

Je lui répondis. Je crus en lui dès cet instant, et je le lui dis.

Debout, de toute sa hauteur, Lucifer accepta mes paroles, puis il se dirigea vers les étagères, sur lesquelles il replaça le livre.

Il se déplaçait avec grâce et chacun de ses gestes dégageait une impression de profonde tristesse. On comprenait aisément que cet être avait été le favori de Dieu et qu'il était certainement l'Ange déchu, détruit par l'orgueil ; humble désormais, mais incapable de retrouver sa place au paradis.

Je crois lui avoir dit que j'étais à son service. Je ne pouvais contrôler mes paroles, mais j'avais suffisamment repris mes esprits pour renier mentalement les conséquences de ce que je lui disais. Je m'efforçais désespérément de sauvegarder ma raison.

Il paraissait comprendre tout cela et considérer mon attitude avec compassion. Mais sa compassion, bien entendu, était si désarmante qu'il n'en fallait pas tenir compte.

Il me répondit comme si mon hommage avait été volontaire :

« Je désire conclure un marché avec vous, capitaine von Bek. »

Lucifer sourit, comme pour se moquer de lui-même.

« Vous êtes intelligent et courageux, et vous acceptez de reconnaître la réalité de ce que vous êtes devenu.

— Cette réalité... commençai-je avec difficulté, n'est pas... n'est pas... »

Il feignit de ne pas m'entendre.

« C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à ma servante Sabrina de vous conduire jusqu'à moi. J'ai besoin de l'aide d'un humain adulte. Une personne sans préjugés. Avec une grande expérience. Habitée à traduire ses pensées en actions déterminées. Une personne qui ne cède point à la crainte ni à l'hésitation. Les gens de cet acabit sont toujours bien rares en ce monde. »

Ma langue n'était pas liée. Il m'était permis de parler :

« C'est également mon avis, prince Lucifer. Mais ce n'est pas moi que vous décrivez. Je ne suis qu'un piètre spécimen de l'humanité.

— Disons que vous êtes le meilleur spécimen disponible, à mon goût. »

Je reprenais un peu d'assurance.

« Je crois que vous cherchez à me flatter, Votre Majesté.

— Pas du tout. Je vois partout des qualités. Et je vois que vous avez des mérites, capitaine von Bek. »

J'ai souri.

« Vous êtes censé reconnaître le mal et la vilenie, et faire appel à ces qualités. »

Lucifer secoua la tête.

« C'est là ce que l'humanité discerne en moi : le désir de trouver des exemples pour ses propres instincts les plus bas. Bien des gens croient que s'ils en découvrent un archétype, cela les dispensera de leur propre responsabilité. On me prête un grand nombre de caractéristiques effrayantes, capitaine. Mais je possède, moi aussi, de nombreuses qualités. C'est là le secret de

ma puissance et, d'une certaine manière, de la vôtre. Le saviez-vous ?

— Je l'ignorais, Votre Majesté.

— Mais vous me comprenez ?

— Je crois que oui.

— Je vous demande de me servir.

— Vous devez avoir sous vos ordres des gens bien plus puissants que moi. »

Lucifer se rassit derrière le bureau. Il donnait l'impression d'écouter attentivement chacune de mes paroles. Et, bien entendu, ce comportement même était flatteur pour moi.

« Des gens puissants, certainement, répondit-il. Et même beaucoup. À la manière dont on considère le pouvoir sur la Terre. La majeure partie de la sainte Église est à moi désormais ; mais c'est un fait bien connu des gens sensés. La plupart des princes m'appartiennent. Des savants me servent. Ainsi que des poètes. Les commandants des armées et des flottes. Vous pourriez m'en croire satisfait, n'est-ce pas ? Rarement il y eut tant de gens à mon service. Mais j'en ai bien peu tels que vous, von Bek.

— Je ne saurais le croire, Votre Majesté. Notre époque abonde en soldats sanguinaires.

— Et il en a toujours été ainsi. Mais il existe très peu de soldats de votre qualité. Très peu qui agissent en pleine conscience de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font.

— Est-ce une vertu de savoir que l'on est un boucher, un voleur ? que l'on est cruel et sans la moindre charité ?

— Je le crois. Mais je suis Lucifer. »

Encore cette ironie envers lui-même. Sabrina fit une nouvelle révérence.

« Dois-je me retirer, monseigneur ?

— Oui, répondit Lucifer. Je pense que oui, ma chère. Je vous promets de vous ramener le capitaine en temps utile. »

La sorcière se retira. Sabrina m'avait-elle abandonné à tout jamais, maintenant qu'elle avait accompli sa mission ? J'ai tenté de regarder franchement cet être qui se disait lui-même Lucifer, mais il me fut trop émouvant de fixer ces yeux terribles et mélancoliques. J'ai reporté mon attention vers la fenêtre. Je voyais au travers la masse des arbres qui composaient la grande forêt. Je faisais des efforts pour m'accrocher à cette vision, afin de préserver ma raison et de me rappeler que j'avais très probablement été drogué par la complice d'un homme qui n'était rien de plus qu'un charlatan de très grande classe.

« Maintenant, dit le prince des Ténèbres, voudriez-vous m'accompagner aux enfers, capitaine ?

— Comment ? répondis-je. Serais-je déjà damné ? Serais-je mort ?

— Je vous donne ma parole que je vous ramènerai dans cette pièce, affirma Lucifer en souriant. Si le marché que je vous propose ne vous intéresse pas, il vous sera permis de quitter le château sans le moindre risque et de faire ensuite ce que vous voudrez.

— Alors pourquoi devrais-je vous suivre en enfer ? On m'a enseigné qu'il ne fallait avoir aucune confiance dans la parole de Satan. On dit qu'il utiliserait n'importe quel moyen pour s'approprier une âme honnête. »

Lucifer se mit à rire.

« Et vous avez peut-être raison, capitaine. Votre âme est-elle honnête ?

— Elle n'est pas très pure.

— Mais on peut dire, en gros, qu'elle est honnête ? Exact ?

— Vous semblez accorder une grande valeur à cette honnêteté ?

— Une grande valeur, capitaine. Je vous avoue franchement que j'ai besoin de vous. Vous ne vous estimez pas autant que je vous estime. Peut-être est-ce également une de vos qualités. Je suis prêt à vous offrir de bonnes conditions.

— Mais vous ne voulez pas me préciser ces conditions.

— Pas avant que vous n'ayez visité l'enfer. Ne souhaitez-vous pas satisfaire votre curiosité ? Bien peu de gens ont l'opportunité de voir l'enfer avant leur temps.

— Votre Majesté, ces rares personnes, à ce que j'en ai lu, sont souvent l'objet d'une tromperie qui les fait à brève échéance retourner en enfer.

— Je suis un ange, capitaine von Bek ; et je vous donne ma parole d'ange que je ne cherche pas à vous tromper. Je serai franc avec vous : je ne peux pas me permettre de vous tromper. Si j'obtenais ce dont j'ai besoin par la tricherie, cela me serait sans utilité. »

Lucifer m'offrit sa main.

« Voulez-vous descendre avec moi dans mon domaine ? »

J'hésitais encore, je n'étais pas entièrement convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un enchantement complexe et raffiné d'origine purement humaine.

« Ne pouvons-nous pas conclure notre affaire ici ? demandai-je.

— Nous le pourrions. Mais, une fois ce marché conclu – s'il est conclu –, lorsque nous nous serons séparés, serez-vous encore vraiment certain d'avoir négocié avec Lucifer ?

— J'imagine que non. Même en ce moment, je me vois peut-être le jouet d'une illusion due à quelque drogue.

— Vous ne seriez pas le premier à croire que sa rencontre avec moi n'a été qu'un rêve. En temps ordinaire, il m'importerait peu que vous pensiez avoir été l'objet d'une illusion ou que vous soyez absolument certain d'avoir rencontré le prince des Ténèbres. Mais je suis impatient de vous fournir des preuves, capitaine.

— Pourquoi Lucifer se donnerait-il tant de mal ? »

Un frisson de cet ancien orgueil. Presque une lueur de colère. Qui disparut aussitôt.

« Soyez assuré, capitaine, qu'en cette occasion cela m'importe beaucoup, répondit Lucifer d'une voix grave et insistante.

— Il faut être plus précis avec moi, Votre Majesté. »

Je dus me forcer pour bredouiller cette simple phrase.

Il déploya toute sa patience.

« Je ne puis vous fournir de preuves ici-même. Comme vous le savez sans doute, je suis en grande partie obligé d'utiliser l'humanité pour appliquer mes desseins sur la Terre ; il m'est interdit toute influence directe sur les créatures de Dieu, à moins qu'elles ne le demandent elles-mêmes. Je prends grand soin de ne rien faire qui puisse provoquer Dieu. J'aspire à la liberté, von Bek. » Ses yeux cuivrés révélaient une douleur plus intense que celle que j'avais observée dans le regard de Sabrina. « Une fois, j'ai cru pouvoir l'obtenir. Et je sais désormais que cela m'est impossible. C'est pourquoi je souhaite retrouver ma place.

— Votre place au paradis, Votre Majesté ? » J'étais stupéfait.

« Au paradis, capitaine von Bek. »

Lucifer désireux d'obtenir son pardon ! Et laissant entendre que d'une certaine façon je pouvais devenir son agent dans cette quête ! S'il s'agissait bien d'un sortilège, d'une transe, elles étaient particulièrement surprenantes.

Je parvins à demander :

« Et cela provoquerait l'abolition de l'enfer ? Cela mettrait un terme à la souffrance du

monde ?

— C'est ce qui vous a été enseigné.

— Ce n'est pas vrai ?

— Qui le sait, capitaine von Bek ? Je ne suis que Lucifer. Je ne suis pas Dieu. »

Ses doigts touchèrent les miens.

Inconsciemment, j'avais tendu la main vers lui.

Sa voix était une vibration implorante et persuasive.

« Venez, je vous en prie. Venez. »

Nous avions l'air engagés dans une sorte de danse, et nous nous balancions comme un serpent et sa victime.

J'ai secoué la tête. Un conflit intérieur me dévorait l'esprit. Je me sentais perdre en même temps mon équilibre physique et mental.

Il me toucha de nouveau la main. Je suffoquais.

« Venez, von Bek. Venez en enfer. »

Sa peau était chaude mais ne me brûlait pas. C'était un contact sensuel et pourtant incroyablement puissant.

« Votre Majesté... »

À mon tour, je l'implorai.

« N'avez-vous donc aucune miséricorde, von Bek ? Ayez pitié de l'Ange déchu. Ayez pitié de Lucifer. »

L'insistance, la douleur, la langueur, le désespoir, tout conspirait à ma défaite, mais je combattis durant quelques secondes encore.

« Je n'ai aucune pitié, dis-je. J'ai balayé la pitié de mon âme. J'ai balayé la miséricorde. Je ne vis que pour moi-même.

— Ce n'est pas vrai, von Bek.

— Si, c'est vrai ! C'est vrai !

— Une créature ignorant totalement la pitié ne saurait même pas de quoi il s'agit. Vous résistez à la miséricorde qui est en vous-même. Vous résistez à la pitié. Vous êtes victime de votre raison. Elle a remplacé votre humanité. Et voilà ce qu'est réellement la mort, bien que vous puissiez marcher, respirer. Aidez-moi à regagner ma place en paradis, et je vous aiderai à revivre...

— Oh, Votre Majesté, dis-je. Vous êtes bien aussi malin qu'on l'affirme. » Bien que déjà vaincu, j'ai quand même tenté de conclure une sorte d'accord provisoire. « Je vais vous suivre, à la condition que je serai de retour dans cette pièce avant qu'une heure se soit écoulée. Et que je reverrai Sabrina...

— Accordé. »

Les dalles de la bibliothèque fondirent devant nous. Elles se changèrent en mercure, puis en eau bleutée. Nous nous sommes mis à flotter, puis à descendre, comme si nous traversions un ciel froid, vers un paysage lointain, vaste, blanc, sans horizon...

MA PEAU m'apparut alors aussi blanche que cette vaste plaine unie. Je distinguais sur mes mains d'infimes configurations, dessins de veines et d'os que je n'avais jamais remarqués. Mes ongles brillaient comme du verre et me semblaient extra-ordinairement fragiles. Virtuellement, je n'avais plus de poids. Je me suis vu comme un fantôme de cristal.

« Est-ce l'enfer ? » demandai-je à Lucifer.

Le prince des Ténèbres était également très pâle. Seuls ses yeux, noirs comme du métal brûlé, restaient vifs.

« C'est l'enfer, répondit-il. Disons plutôt : une partie de mon domaine. Un domaine bien évidemment infini.

— Et qui présente des aspects infinis ?

— Bien sûr que non. Vous parlez du paradis. L'enfer est le royaume de la contrainte et de la morne singularité. »

Son sourire s'était fait presque hésitant ; il me regardait de biais comme s'il craignait que je ne saisisse point son ironie.

Lucifer semblait faire preuve d'une certaine timidité à mon égard. Espérait-il me donner bonne opinion de lui-même ? Pourquoi cette attitude ? La question me troublait. Il émanait toujours de lui une aura de talent et de puissance exceptionnelle. Malgré tous mes efforts de volonté, je me sentais toujours attiré vers lui. Je n'avais sans doute aucun moyen concevable de lui résister. Et pourtant, j'avais l'impression de le mettre mal à l'aise. Que pouvais-je donc détenir qu'il n'était pas capable d'exiger ? Pourquoi était-il si désireux de posséder mon âme ?

Mais il est vain de chercher à percer les desseins de Satan. Il pouvait certainement lire chacune de mes pensées, prévoir tous mes arguments, anticiper le moindre de mes actes.

Il m'apparut alors qu'il se refusait peut-être à agir de la sorte. Son apparente délicatesse était peut-être le résultat de la répugnance qu'il éprouvait à utiliser son propre pouvoir. Le prince des Ténèbres, capable de manœuvrer les rois et les généraux, les papes et les cardinaux, pour qui ce genre de manipulation devait être une seconde nature, s'efforçait maintenant d'agir directement, résistait intérieurement aux habitudes d'une vie éternelle.

Mais ce sentiment lui-même pouvait découler d'une habile supercherie.

Il était manifestement inutile de chercher à comprendre les mobiles de Lucifer ni à saisir son caractère. Je me disais aussi qu'il ne fallait pas gâcher le peu de ressources mentales qui me restaient à tenter de prévoir ses actes ni ses exigences.

Je pouvais seulement espérer qu'il tiendrait parole. Accepter de voir ce qu'il voulait me montrer de son royaume. Mais en continuant de croire que rien n'était exactement tel qu'en apparence.

« Vous êtes pragmatique jusqu'à la moelle des os, capitaine, déclara Lucifer d'un ton désinvolte. Jusqu'au fond de l'âme, pourrait-on dire. »

Ma voix me parut plus faible qu'à l'accoutumée. J'eus l'impression qu'il y avait un léger écho.

« Vous voyez mon âme, Votre Majesté ? »

Il passa son bras autour du mien et nous nous sommes avancés dans la plaine.

« Elle m'est familière, capitaine. »

Cette affirmation n'engendrait aucune crainte en moi, alors que sur Terre j'aurais pour le

moins frissonné. Bien que conscient de la présence de Lucifer, mon corps, qui n'appartenait maintenant ni au champ de la matière ni à celui de l'esprit, se mouvait entre les deux. J'éprouvais à peine des émotions qui se seraient exprimées avec force ; je me sentais l'esprit plus lucide, mais cela même pouvait relever de l'illusion ; mes mouvements étaient lents et posés, mais ils obéissaient plutôt bien à ma volonté.

Ce n'était pas un sort désagréable, et je me demandais si c'était la condition commune des anges et des entités surnaturelles appartenant aux ordres supérieurs.

Ce ne fut pas une expérience particulièrement étrange, en traversant l'enfer côte à côte avec Lucifer, de me mettre à penser en termes de créatures de pur esprit et de royaumes au-delà du monde terrestre, moi qui pendant des années m'étais refusé à croire à autre chose qu'aux phénomènes les plus concrets et les plus matériels.

La chair et le sang – surtout la préservation de ma chair et de mon sang – avaient constitué ma seule réalité depuis mon engagement dans l'armée. Mon esprit et mes sentiments s'étaient émoussés, sans doute, mais seule une sensibilité émoussée pouvait être compatible avec l'existence que j'avais menée. Et cette existence était la seule raisonnable dans le monde où je vivais.

Et voici que d'un coup, non seulement j'étais confronté au réveil de mes sentiments les plus délicats, mais j'éprouvais aussi des sensations – illusoires ou non – normalement interdites à la majeure partie de l'humanité.

Rien d'étonnant à ce que mon jugement en fût perturbé. Même conscient du phénomène, je ne pouvais m'y soustraire. Je luttais pour me rappeler qu'il ne fallait pas conclure de pacte avec Lucifer, que je ne devais rien accepter ; aussi tentante que fût son offre, je devais m'efforcer de gagner du temps. Car ce n'était pas seulement ma vie qui se trouvait en jeu, mais mon sort à venir durant l'éternité.

Lucifer se voulait rassurant.

« Je vous ai donné ma parole, me rappela-t-il, et je la tiendrai. »

Une arche de flammes argentées apparut juste devant nous. Il m'entraîna dans sa direction. Cette fois, je n'ai pas hésité ; j'ai avancé sous l'arche et me suis retrouvé dans une ville.

Il s'agissait d'une cité en obsidienne noire. Chaque surface, chaque mur, chaque dais et chaque dalle étaient noirs et luisants. Les habitants de cette ville portaient des vêtements aux couleurs riches et franches – écarlate, bleu vif, rouge orangé, vert tendre – et leur peau avait la couleur du vieux chêne verni.

« Cette cité se trouve en enfer ? demandai-je.

— C'est une des villes majeures de l'enfer », répondit Lucifer.

Lorsque nous passions, les gens s'agenouillaient aussitôt, en allégeance à leur seigneur.

« Ils vous reconnaissent, dis-je.

— Oh oui, bien sûr. »

La ville avait l'air riche et ses habitants fortunés. J'ai interrogé Lucifer :

« L'enfer est un châtiment, n'est-ce pas ? Mais, visiblement, ces gens ne souffrent pas.

— Ils souffrent, déclara-t-il. C'est leur destin spécifique. Vous avez vu avec quel empressement ils se prosternent devant moi.

— Oui.

— Ce sont tous mes esclaves. Aucun n'est libre.

— Ils n'étaient pas libres non plus sur Terre.

— C'est exact. Mais ils savaient qu'ils seraient libres au paradis. Leur pire supplice est tout bonnement de savoir qu'ils se trouvent en enfer pour l'éternité. C'est cette connaissance en elle-même qui constitue leur châtement.

— Quelle liberté y a-t-il au paradis ? demandai-je.

— En enfer, on devient ce que l'on craint d'être. Au paradis, on peut devenir ce que l'on espère être », dit Lucifer.

Je m'attendais à une réponse plus profonde, ou quand même plus complexe.

« Un châtement plutôt léger, comparé à ceux que prédisait Luther, fis-je remarquer.

— Apparemment. Et beaucoup moins intéressant que les tourments de Luther, comme il pourrait vous le dire lui-même. En enfer, il n'y a rien de très intéressant. »

Cela m'amusait. J'ai demandé :

« Serait-ce une épigramme pour définir l'enfer ?

— Je doute qu'il existe pareille épigramme. Peut-être Luther le croirait-il. Désirez-vous le lui demander ?

— Il se trouve ici ?

— Dans cette ville même. On la nomme la cité des Princes-Humiliés. On aurait pu la construire pour lui. »

Je n'avais aucune envie de rencontrer Martin Luther, ni en enfer, ni au paradis, ni sur Terre. Je dois reconnaître avoir éprouvé quelque satisfaction en apprenant qu'il n'avait pas obtenu la récompense qu'il convoitait mais partageait manifestement sa part d'enfer avec les hommes d'Église qu'il avait si sévèrement condamnés. J'ai confié :

« Je crois comprendre ce que vous voulez dire.

— Oh, je pense que nous comprenons tous deux ce qu'est l'orgueil, capitaine von Bek, déclara Lucifer d'un ton presque joyeux. Voulez-vous que je convoque Luther ? Il est désormais très docile. »

J'ai secoué la tête.

Lucifer m'entraîna dans les rues noires de la ville. Devant les visages des citadins, je sus que je ferais à peu près n'importe quoi pour ne pas devenir l'un d'entre eux. C'était une damnation très subtile. Leur regard surtout m'impressionnait : dur et désespéré. Leurs murmures aussi : froids et sans dignité. Enfin, il y avait cette ville elle-même : sans trace d'humanité.

« Notre visite en enfer sera brève, me rassura Lucifer. Mais je pense qu'elle vous convaincra. »

Nous avons pénétré dans une immense bâtisse carrée, qui plongeait dans des ténèbres encore plus profondes.

« Il n'y a pas de flammes ici ? lui ai-je demandé. Pas de démons ? Pas de pécheurs hurlant de douleur ?

— Peu de pécheurs obtiennent ici ce genre de satisfaction », répondit Lucifer.

Nous nous trouvions sur la rive d'un grand lac peu profond. La surface de l'eau était calme et livide. La lumière grise et laiteuse ne provenait d'aucune source précise. Le ciel avait la même teinte que l'eau.

Aussi loin que portait mon regard, des hommes et des femmes nus se lavaient dans le lac à quelque distance les uns des autres, plongés dans l'eau jusqu'à la taille.

Le bruit de cette eau était assourdi, indistinct. Les mouvements des hommes et des femmes étaient mécaniques, comme s'ils accomplissaient les mêmes gestes depuis une

éternité. Tous avaient la même taille, la même peau terne ; et la même absence d'expression sur le visage. Leurs lèvres demeuraient closes. Ils recueillaient de l'eau dans leurs mains et s'aspergeaient la tête et le corps avec des gestes d'automates. Mais c'étaient également leurs yeux qui révélaient leur souffrance. Visiblement, ils agissaient contre leur volonté, mais ne pouvaient rien faire pour s'arrêter.

« Est-ce la culpabilité ? demandai-je à Lucifer. Savent-ils eux-mêmes de quoi ils sont coupables ? »

Il sourit. Il avait l'air particulièrement satisfait de ce tourment-là.

« Je pense qu'il s'agit d'une parodie de culpabilité, capitaine. Cet endroit s'appelle le lac des Faux-Pénitents.

— Dieu n'est pas tolérant, dis-je. C'est du moins l'impression que cela donne.

— Dieu est Dieu, répliqua Lucifer en haussant les épaules. C'est à moi d'interpréter sa volonté et de concevoir des châtiments pour ceux qui n'ont pas droit au paradis.

— Vous continuez donc à Le servir ?

— Peut-être. » Lucifer paraissait à nouveau hésitant. « Mais je commence à me demander, depuis peu, si mon interprétation n'est pas erronée. Après tout, c'est à moi qu'est laissé le soin de découvrir des cruautés appropriées. Mais si je n'étais pas censé les punir ? S'il me fallait me montrer indulgent ? »

Je remarquai dans sa voix une intonation presque pathétique.

« Vous n'avez pas reçu d'instructions ? demandai-je faiblement. Des dizaines de millions d'âmes auraient souffert en vain par votre seul manquement ! » Je ne parvenais pas à y croire.

« Toute communion avec Dieu m'est interdite, capitaine, précisa-t-il d'un ton plus tranchant. Cela ne vous paraît-il pas évident ?

— Vous ne savez donc jamais si vos actions lui agréent ou lui déplaisent ? Il ne vous envoie aucun signe ?

— Durant la plupart du temps passé en enfer, je n'ai jamais cherché de signe, capitaine. Comme je vous l'ai déjà indiqué, je suis obligé d'employer des agents humains.

— Et ces envoyés ne vous font parvenir aucun message ?

— Comment pourrais-je leur faire confiance ? Je suis excommunié, capitaine von Bek. Les âmes qui me sont envoyées tombent à ma merci. Je fais d'elles ce qui me plaît, en grande partie pour soulager mon terrible ennui. » Il devint mélancolique. « Et pour me venger de ceux qui ont eu la chance d'obtenir la grâce de Dieu et qui l'ont repoussée, ou de ceux qui étaient trop stupides ou concupiscent pour reconnaître ce qu'ils avaient perdu. »

Il fit un geste large.

Je vis un paysage de vastes prairies accueillantes où poussaient quelques arbres au feuillage verdoyant. Une scène pastorale et idyllique. Même la clarté était ici plus chaude et plus vive, bien qu'il fût toujours impossible de distinguer la moindre source de lumière.

Ç'aurait pu être le printemps. Les champs étaient parsemés de groupes de gens, assis ou debout, vêtus de haillons, qui ressemblaient à des troupeaux de bétail. Leur peau avait l'air sale, rêche et rugueuse. Leurs mouvements étaient lents, bovins. Et ces pauvres âmes ne semblaient rien moins que satisfaites de leur sort.

Bien que les corps eussent des formes différentes, je me rendis compte que tous les visages étaient absolument identiques.

Chaque figure présentait les traits d'une même folie intérieure, d'une même avidité ; la même expression dédaigneuse d'un incommensurable égoïsme. Les créatures marmonnaient

entre elles en parcourant sans répit les champs, et chaque monologue était semblable aux autres.

Ces gémissements plaintifs m'emplirent très vite d'une grande colère. Impossible d'éprouver aucune charité pour eux.

« Chacune de ces âmes est un univers de prétention, déclara Lucifer.

— Et pourtant, elles sont toutes identiques, répondis-je.

— Exactement. Elles se ressemblent jusque dans les plus petits détails. Mais aucun de ces hommes, aucune de ces femmes ne s'autorise à accepter cet état de fait. Plus ils s'enfoncent dans leur égoïsme, plus ils ressemblent aux autres. » Il se retourna pour me dévisager d'un air sardonique. « Cela convient-il davantage à ce que vous pensiez trouver en enfer, capitaine ?

— Je crois que oui, en effet.

— Quand ils vivaient sur Terre, chacun d'eux vantait le libre choix, l'attachement à ses propres besoins. L'importance de contrôler sa propre destinée. Chacun d'eux se croyait maître de son destin. Et ils n'avaient pour cela qu'une seule échelle de mesure, bien entendu : le bien-être matériel. Voilà tout ce qui reste lorsqu'on refuse ses responsabilités envers le reste de l'humanité. »

J'ai regardé sévèrement ces visages identiques.

« Est-ce un avertissement précis à mon égard ? demandai-je à Lucifer. Je pensais que vous cherchiez à me rendre l'enfer plus attrayant.

— Et pourquoi donc ? »

Je ne répondis pas. J'avais trop peur de répondre.

« La perspective de tomber en mon pouvoir vous réjouirait-elle, capitaine von Bek ? interrogea Lucifer.

— Certainement pas, lui répondis-je, car sur Terre, au moins, on peut prétendre au libre arbitre. Ici, évidemment, aucun choix n'est permis.

— Et l'on peut réellement posséder son libre arbitre au paradis.

— Malgré celui qui règne dans les Cieux ? demandai-je. J'avais l'impression qu'il exigeait beaucoup de ses créatures.

— Je ne suis pas un bon interprète des théories religieuses, mais on admet qu'il demande seulement aux hommes et aux femmes de rester exigeants envers eux-mêmes. »

Les champs étaient maintenant derrière nous.

« D'un autre côté, poursuivit le prince des Ténèbres, je n'attends rien de l'humanité, sinon la confirmation qu'elle ne vaut rien. Je n'hésite pas à la mépriser, à l'utiliser, à exploiter ses faiblesses. Du moins, il en était ainsi au début de mon règne.

— Vous parlez comme quelqu'un qui considère l'humanité entière comme sa rivale. Je n'aurais pas cru qu'un ange – même un ange déchu – puisse manifester pareille mesquinerie.

— Je me souviens encore de cette colère. Et elle ne me paraissait pas mesquine, capitaine von Bek.

— Votre Majesté a changé ?

— Je vous l'ai déjà dit, capitaine.

— Alors, vous êtes déçu de n'avoir pas réussi à convaincre Dieu de ce changement ?

— C'est cela. Parce que Dieu ne peut pas m'entendre.

— En êtes-vous certain, Votre Majesté ?

— Je ne suis certain de rien. Mais je crois savoir qu'il en est ainsi. »

Je ressentais presque de la compassion pour cette magnifique créature, la plus rebelle de

toutes, cet être parvenu au point où il acceptait d'admettre sa défaite mais ne rencontrait personne pour reconnaître son repentir, ou peut-être simplement pour y croire.

« Je suis las de la Terre, et plus encore de l'enfer, capitaine. Je souhaite retrouver ma place au paradis.

— Mais si Votre Majesté regrette sincèrement...

— Je dois en faire la preuve. Je dois me racheter. »

Un temps, puis Lucifer poursuivit :

« J'estimais hautement le pouvoir de l'intelligence à créer un luxe de merveilles sur la Terre. J'ai tenté de prouver que ma logique, mon imagination créatrice, mon esprit pouvaient éclipser n'importe quelle création de Dieu. J'en suis venu à me dire ensuite que l'Homme ne me méritait pas. Et j'ai fini par penser que j'étais moi-même peut-être indigne, que ce que j'avais cherché à faire ne possédait ni substance, ni consistance, ni avenir. Vous avez vu une bonne partie du monde, capitaine.

— Plus qu'il n'est permis à beaucoup de gens.

— Tout se dégrade, n'est-ce pas ? Tout. L'âme se dégrade comme la chair et l'esprit. » Lucifer poussa un soupir. « J'ai échoué. »

Sa voix se faisait caverneuse. J'éprouvais de la pitié pour lui, je m'en suis aperçu, bien plus que pour les âmes emprisonnées dans son domaine.

« Je désire retrouver la certitude et la sérénité que j'ai connues autrefois », poursuivit Lucifer. Nous nous trouvions de nouveau dans la plaine blanche. « J'ai cherché à démontrer que j'étais capable de construire un monde plus beau que tous ceux que Dieu pouvait créer. Je ne sais toujours pas en quoi je me suis trompé. J'y ai réfléchi durant bien des siècles, capitaine. Et je suis certain que seule une âme humaine peut découvrir le secret qui m'échappe. Je dois me racheter. Me racheter... »

Je l'ai questionné d'un ton égal :

« Avez-vous trouvé le moyen de vous racheter ?

— Il me faut découvrir le remède à la souffrance du monde, capitaine von Bek. » Il posa sur moi ses yeux sombres et je sentis tout mon corps frissonner sous l'intensité de son regard.

« Un remède ? Mais c'est certainement la folie des hommes la cause de cette souffrance. La réponse me paraît plutôt simple.

— Non ! » La voix de Lucifer évoquait un grognement. « Elle est plus complexe. Dieu a déposé sur Terre un objet, un moyen de guérir le mal qui affecte l'humanité. Si l'on découvre cet objet, si le monde connaît la délivrance, Dieu m'écouterà. Et si Dieu m'écoute, je pourrai Le convaincre de la sincérité de mon repentir.

— Mais qu'ai-je à voir dans tout cela, Votre Majesté ? Vous ne songez quand même pas que je possède un remède à la folie humaine ? »

De sa main droite, Lucifer fit un geste agacé.

Brusquement, nous nous sommes retrouvés dans la bibliothèque du château, devant l'une des grandes fenêtres. Je vis à travers la vitre la forêt verte et silencieuse, et je remarquai que très peu de temps s'était écoulé. Mon corps avait recouvré sa consistance matérielle. J'ai ressenti quelque soulagement. Mes facultés ordinaires me revenaient. Lucifer parla :

« Je vous ai demandé de m'aider, von Bek, parce que vous êtes intelligent, plein de ressources, et que l'on ne vous manipule pas facilement. Je vous demande d'entreprendre une quête en mon nom. Je veux que vous découvriez le remède à la douleur du monde. Savez-vous ce que j'entends par là ?

— Je n'ai connaissance que du Saint-Graal, Votre Majesté, lui répondis-je. Et je crois qu'il s'agit d'un mythe. Qu'on me montre ce vase, je croirai en son pouvoir autant que dans le pouvoir d'un morceau de la Vraie Croix, ou d'un ongle de saint Pierre. »

Il ignora mes commentaires. Ses yeux s'enflammèrent et devinrent lointains.

« Ah, oui. C'est ainsi qu'on l'appelle. Le Saint-Graal. Comment le décririez-vous, von Bek ? »

— Un calice de légende.

— S'il existait, comment le définiriez-vous ?

— Une manifestation physique de la miséricorde de Dieu sur la Terre, dis-je.

— Exactement. N'est-ce pas là l'objet que je vous ai décrit ? »

L'incrédulité me gagnait.

« Lucifer demanderait à un soldat de fortune impie de rechercher et de se procurer le Saint-Graal ? »

— Je vous demande de chercher un remède à la douleur du monde, oui. Appelons cela le Graal.

— La légende prétend que seuls les plus purs des chevaliers sont admis à le voir, sans même parler de le toucher !

— Votre quête vous purifiera, j'en suis convaincu.

— Votre Majesté, que m'offrirez-vous si j'accepte cette quête ? »

Il me gratifia d'un sourire ironique.

« N'est-ce pas un honneur en soi, von Bek ? »

J'ai secoué la tête.

« Vous avez sûrement de meilleurs serviteurs pour une quête aussi importante. »

Lucifer était-il fou ? Ou bien s'amusait-il à mes dépens ?

« Je vous ai déjà dit que non, répliqua-il.

J'hésitais et je me sentais obligé d'exprimer mes sentiments :

« Je me méfie, Votre Majesté.

— Pourquoi donc ?

— Je ne parviens pas à saisir votre mobile.

— C'est pourtant bien simple.

— Cela me dépasse. »

À nouveau, ses yeux misérables et torturés me fixèrent et il murmura d'un ton pressant :

« C'est parce que vous n'arrivez pas à comprendre à quel point mon désir est profond. À quel point mon désir est profond ! Des âmes comme la vôtre sont très rares, von Bek.

— Dois-je en déduire que vous essayez d'acheter mon âme en ce moment, Votre Majesté ?

— L'acheter ? » Il eut l'air surpris. « Acheter votre âme, von Bek ? Ne vous rendez-vous pas compte que je la possède déjà ? Je vous offre la chance de la récupérer. »

J'ai su aussitôt qu'il disait la vérité. Je le savais, tout au fond de moi, depuis quelque temps déjà.

C'est alors que Lucifer a souri, et j'ai lu dans ce sourire la confirmation de ce que nous savions tous les deux. Il ne mentait pas.

Mon sang se glaça. C'était la raison pour laquelle il m'avait fait visiter l'enfer ; non pour m'y attirer mais pour me donner un avant-goût de ma damnation éternelle.

Je me suis écarté de mon maître.

« Alors, le paradis m'est déjà interdit. Est-ce bien là ce que vous voulez dire, Votre Majesté ? »

— Le paradis vous est déjà refusé.

— S'il en est ainsi, je n'ai certainement pas le choix ?

— Si je vous repousse, cela vous donnera une nouvelle chance d'obtenir la grâce de Dieu – tout comme j'espère l'obtenir. En vérité, nous avons beaucoup de traits communs, von Bek. »

Je n'avais encore jamais envisagé marché si singulier. Mais en l'acceptant, je risquais seulement de perdre la vie un peu plus tôt que je ne l'avais escompté.

— Le choix qui m'est offert est donc bien mince, ai-je constaté.

— Disons que votre personnalité a déjà déterminé ce choix.

— Cependant, vous ne pouvez pas me promettre que Dieu m'acceptera au paradis.

— Je puis uniquement vous promettre de libérer votre âme de ma tutelle. Les âmes de cet acabit n'entrent pas toujours au paradis. Mais on prétend que certaines vivent éternellement.

— J'ai entendu des légendes comme celle du Juif errant, déclarai-je. Mais dois-je tenter d'échapper à l'enfer avec pour seule perspective d'errer l'éternité durant à la recherche de ma rédemption ? »

Il m'apparut brusquement que je n'étais sûrement pas le premier mortel à qui Lucifer faisait cette offre.

« Je ne saurais vous répondre, reprit le prince des Ténèbres. Mais si vous réussissez, il est probable que Dieu posera sur vous un regard miséricordieux, n'est-ce pas ?

— Votre Majesté, vous devez connaître mieux que moi les voies de Dieu. »

Une étrange sérénité se glissait en moi. Je savourais comme un plaisir discret.

Lucifer s'en rendit compte et sourit.

« C'est un défi, n'est-ce pas, von Bek ?

— Oui, Votre Majesté. » Je réfléchissais encore à ses paroles. « Mais, si je suis déjà votre serviteur, pourquoi avoir employé des moyens aussi tortueux pour assurer notre rencontre ? Pourquoi avoir envoyé Sabrina ?

— Je vous l'ai dit : je suis tenu d'utiliser des représentants humains.

— Même si elle et moi sommes déjà vos serviteurs ?

— Sabrina a choisi de me servir. Mais vous n'avez pas encore accepté.

— Sabrina ne peut donc pas être sauvée ?

— Tous seront sauvés si vous trouvez le Graal.

— Mais puis-je réclamer une chose de Votre Majesté ? »

Le superbe visage de Lucifer se pencha vers moi.

« Je crois deviner, von Bek.

— Abandonnez-vous votre emprise sur elle si j'accepte ce que vous me demandez ? »

Il avait prévu cela.

« Pas si vous acceptez. Mais si vous réussissez. Trouvez le remède à la souffrance du monde, apportez-le moi, et je vous promets de libérer Sabrina exactement comme vous serez libéré.

— Si je suis condamné à la vie éternelle, j'aurai donc une compagne.

— Oui. »

J'ai réfléchi à cette proposition.

« Très bien, Votre Majesté. Où me faudra-t-il chercher ce remède, ce Graal ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il m'est dissimulé ainsi qu'à tous ceux qui résident dans les régions infernales. Il se trouve quelque part sur la Terre ou dans un royaume surnaturel assez proche de la Terre.

— Un royaume qui ne serait pas terrestre ? Comment pourrais-je me rendre dans un domaine pareil ?

— Ce château relève aussi du surnaturel, von Bek, dit Lucifer. Je puis vous donner le pouvoir de pénétrer dans certaines régions du monde qui sont interdites au commun des mortels. Il se peut que le remède s'y cache, ou bien se trouve-t-il dans un endroit beaucoup plus ordinaire. Mais il vous sera possible de vous rendre à peu près partout où vous voudrez, partout où il vous faudra aller.

— Voulez-vous dire que vous allez faire de moi un sorcier, Votre Majesté ?

— Peut-être. Je puis vous offrir certains privilèges qui vous aideront dans votre quête. Mais je sais que votre fierté vous poussera à compter surtout sur votre intelligence et vos talents, et ce sont eux qui nous seront le plus utiles à tous deux. Et vous possédez plusieurs sortes de courage, von Bek. Bien que vous soyez mortel, c'est une qualité que nous avons en commun. Voilà une autre raison pour laquelle je vous ai choisi.

— Je ne suis pas bien sûr qu'il s'agisse d'un compliment, Votre Majesté. Devenir le représentant de Satan sur la Terre, une sorte d'antipape... » J'ai changé de sujet. « Et que se passera-t-il si j'échoue ? »

Lucifer se détourna de moi.

« Cela dépendra, disons, de la nature de votre échec. Si vous mourez, vous vous retrouverez aussitôt en enfer. Mais si vous me trahissez en quelque manière, von Bek, eh bien, plus rien ne m'empêchera de réclamer votre âme. Vous m'appartiendrez bien assez tôt. Et j'aurai l'éternité pour réfléchir aux moyens d'assouvir ma vengeance.

— Donc, si je suis tué au cours de ma quête, je ne gagnerai rien mais je serai immédiatement conduit aux enfers ?

— C'est cela. Mais vous avez vu que l'enfer peut prendre bien des formes. Et je suis capable, selon la coutume, de ressusciter les morts...

— J'ai observé vos résurrections, Votre Majesté, et je préférerais la mort. Mais je me résous à accepter votre marché, car j'ai très peu à perdre.

— Très peu, capitaine. »

Comme ma vie avait radicalement changé pendant les dernières vingt-quatre heures ! Durant ma carrière de soldat, j'étais parvenu au fil des années à me débarrasser de toute considération sur le salut ou la damnation, sur Dieu comme sur le diable. J'avais servi bien des maîtres sans me sentir lié à aucun par fidélité, sans jamais leur laisser prise sur mon destin. Je m'étais cru mon seul et unique seigneur, pour le meilleur ou pour le pire.

Et maintenant, tout soudain, Lucifer m'avait informé lui-même de ma damnation, en même temps qu'il m'offrait une chance de salut. Inutile de dire la confusion de mes sentiments. Agnostique, pragmatique que j'étais, on m'avait fait croyant, croyant, qui plus est, appelé à prendre part à la plus fondamentale des affaires spirituelles, le conflit entre le paradis et l'enfer. Et j'étais manifestement devenu une pièce importante du jeu. Difficile d'accepter tout cela d'un seul coup.

Je comprenais aussi ce que Sabrina voulait dire en affirmant que seules les âmes déjà dévolues à Lucifer pouvaient demeurer au château et dans ses environs.

Au début, j'avais refusé de l'admettre, mais il ne m'était plus possible de résister. On m'avait démontré l'évidence. J'étais damné. Et j'avais déjà commencé – plus que je ne voulais le reconnaître alors, je pense – à espérer regagner mon salut. En conséquence, contrairement à toutes mes habitudes passées, j'avais pris parti.

Je me suis incliné devant Lucifer.

« Je suis prêt à entreprendre cette quête à l'instant où vous le souhaiterez, Votre Majesté. »

Il était plutôt ironique, me suis-je dit, que l'espoir ait été ranimé en moi par l'Ange déchu et non, selon la tradition, par une apparition de la Madone ou par une rencontre avec un bon prêtre.

« Je voudrais que vous vous mettiez en route le plus tôt possible, déclara le prince des Ténèbres. »

J'ai regardé dehors. Il n'était pas encore midi.

« Aujourd'hui ?

— Demain. Sabrina vous tiendra compagnie d'ici là. »

Je me suis rebiffé, soupçonnant qu'on manipulait mes émotions.

« Peut-être n'ai-je plus le désir de demeurer avec elle, Votre Majesté. »

Lucifer frappa légèrement dans ses mains ; Sabrina entra dans la bibliothèque et fit une révérence.

« Le capitaine von Bek a accepté le marché que je lui proposais, lui annonça-t-il. Agissez maintenant selon mes instructions, Sabrina. »

Son ton était devenu bienveillant, presque amical.

Elle s'inclina de nouveau :

« Très bien, Votre Majesté. »

Tout comme la première fois, je me suis émerveillé devant sa beauté. Mes sentiments pour elle n'avaient pas changé. Je fus aussitôt reconnaissant à Lucifer de me l'avoir envoyée.

L'ange prit un autre livre et revint à la table centrale, parfaite image du hobereau prêt à goûter une heure de solitude avant le déjeuner.

« Et le capitaine von Bek vous a incluse dans notre contrat, ma chère. Il a pour vous des nouvelles que vous devriez trouver agréables. »

Elle fronça les sourcils en se redressant. Son regard interrogateur passa de son maître à moi-même. Mais je ne trouvais rien à lui dire en cet instant.

Visiblement, le prince des Ténèbres nous congédiait. Et pourtant, j'hésitais encore.

« Je m'attendais à un symbole plus spectaculaire de notre accord, Votre Majesté. »

Lucifer sourit à nouveau. Ses yeux merveilleux ne révélaient plus aucune tristesse – du moins temporairement.

« Je connais peu de mortels pour juger qu'un voyage en enfer n'est pas quelque chose de spectaculaire, capitaine. »

Je me suis incliné encore une fois, acceptant sa réponse.

« Si vous réussissez dans votre quête, ajouta-t-il, vous reviendrez à ce château en apportant ce que je vous ai demandé de découvrir. Sabrina vous attendra. »

Je n'ai pu m'empêcher de poser une dernière question :

« Et si Votre Majesté n'apprécie pas ce que je lui rapporte ? »

Lucifer reposa son livre. Ses yeux se durcirent en fixant les miens. À ce moment je sus qu'il possédait certainement mon âme, car il la comprenait parfaitement.

« Dans ce cas, dit-il, nous retournerons en enfer tous ensemble. »

Sabrina me toucha le bras. Pour la troisième et dernière fois, je fis une révérence devant mon maître. Lucifer se replongea dans sa lecture.

En m'entraînant hors de la pièce Sabrina me précisa :

« Je connais déjà la nature de ta quête. Je dois te fournir des cartes. Et d'autres objets. »

Elle fit également une révérence puis elle referma les portes de la bibliothèque sur le prince des Ténèbres. Ensuite elle me prit par la main et me conduisit à travers les couloirs jusqu'à une petite chambre située dans une des tours du nord-ouest. Je ne me souvenais pas d'avoir exploré cette partie du château.

Et là, sur un petit bureau, se trouvait un coffret contenant des cartes ainsi que deux petits livres aux reliures de cuir, un anneau d'argent massif, un rouleau de parchemin et un petit bidon de cuivre ordinaire, comme ceux que portent les soldats.

J'ai songé qu'on avait disposé ces objets pour former des sortes de figures. L'habitude de la sorcellerie, avec son accent sur les formes et les symboles, avait peut-être influencé Sabrina sans qu'elle en fût consciente.

Afin de le vérifier j'ai tendu une main vers le bidon. Je l'ai déplacé légèrement. Sabrina n'a fait aucune objection.

Néanmoins, mon geste m'avait donné à réfléchir. Je me rendis compte que j'avais déjà commencé à penser en termes qu'un jour ou deux plus tôt j'aurais trouvés ridicules. Mon univers s'était transformé. Ce n'était plus l'univers que je m'étais entraîné à observer. D'une certaine manière, c'était un monde qui menaçait toute action. Un autre univers, surimposé au mien, et dans lequel le plus infime détail possédait une signification particulière. Je m'efforçais d'écarter cette révélation déplaisante – au moins de ma conscience. Il ne servirait à rien de voir un danger potentiel dans le vol d'un oiseau traversant le ciel ni d'accorder de l'importance à la manière dont se croisaient deux branches d'arbre. Que cette folie reste le lot de ceux qui se considéraient comme devins ou artistes, moi, je ne devais jamais oublier que j'étais soldat. Pour ma part, je m'intéressais au monde physique : lire dans les yeux d'un autre homme s'il avait ou non l'intention de me tuer, observer les traces de groupes d'infanterie en marche, découvrir l'entrepôt secret d'un paysan.

Je me suis tourné vers Sabrina, presque en suppliant de m'aider.

« J'ai peur », lui ai-je confié.

Elle m'a caressé le bras.

« Tu regrettes l'accord passé avec notre maître ? »

J'étais incapable de répondre directement.

« Je regrette les circonstances qui nous ont tous deux placés en son pouvoir, dis-je. Mais s'il en est ainsi, je n'ai pas d'autre choix que d'accomplir ce qu'il m'a demandé.

— Il a laissé entendre qu'une partie de votre accord me concernait. » Elle parlait d'un ton insouciant, mais je crois qu'elle était impatiente de savoir ce dont nous étions convenus. « De quoi s'agit-il ?

— Je vais essayer de regagner ton âme en même temps que la mienne, répondis-je. Si je découvre ce... ce Graal, nous serons libres tous les deux. »

Elle me regarda d'abord avec espoir, mais son expression s'attrista presque aussitôt.

« J'ai vendu mon âme, Ulrich.

— Il m'a promis de te la restituer. Si ma quête se solde par un succès.

— Je suis très touchée que tu aies pensé à moi.

— Je crois que je t'aime. »

Elle hocha la tête. À son regard, je compris qu'elle m'aimait aussi. Elle m'interrogea :

« Il t'a demandé de chercher un remède à la douleur du monde, n'est-ce pas ?

— Exactement.

— Et tu as peu de chances de réussir. Peut-être ce remède n'existe-t-il pas. Peut-être

Lucifer est-il aussi désespéré que nous. »

Elle se tut un instant puis murmura :

« Lucifer serait-il fou ?

— C'est possible, dis-je. Mais, que ce soit ou non le cas, il possède nos âmes. Et s'il y a le moindre espoir, je dois essayer.

— Pour ma part, j'oublierai toute espérance. » Elle s'avança vers moi. « Je ne peux pas me permettre d'espérer, Ulrich. »

Je la pris dans mes bras. « Et moi, je ne peux pas me permettre de désespérer, lui dis-je. Je dois agir. C'est dans ma nature. »

Elle comprenait cela.

Je l'ai embrassée. Mon amour pour elle ne faisait que croître. J'avais de moins en moins envie de partir. Pourtant Lucifer, dément ou non, m'avait convaincu que notre unique chance de demeurer ensemble consistait à remplir les conditions de notre marché.

Contenant mes émotions, je me suis écarté d'elle. J'ai baissé les yeux sur le bureau.

« Montre-moi à quoi servent ces objets », lui dis-je.

Elle pouvait à peine parler. Sa main tremblante saisit le coffret et me le tendit.

« Ces cartes représentent le monde, connu et inconnu. Certaines zones portent des marques qui ne se trouvent pas sur les cartes ordinaires. Ce sont les régions qui existent entre la Terre et le paradis, entre la Terre et l'enfer.

» Ceci, ajouta-t-elle en prenant une boîte sur le bureau, est un compas, comme tu le vois. Il te mènera à travers le monde naturel aussi sûrement que tout bon compas. Et il t'indiquera aussi les entrées et les sorties de ces terres surnaturelles. »

Elle reposa le compas et me montra le bidon de cuivre.

« Il contient un liquide qui te rendra ton énergie et t'aidera à cicatriser les blessures que tu pourrais recevoir. Les livres sont des grimoires, pour que tu puisses demander de l'aide si tu en as besoin. Il ne faut les utiliser qu'à bon escient.

— Et l'anneau ? » ai-je demandé.

Elle le prit et le glissa doucement sur le second doigt de ma main droite.

« C'est mon présent pour toi », répondit-elle.

Elle embrassa ma main. J'étais très ému.

« Je n'ai pas de cadeau à te faire, Sabrina.

— Reviens sain et sauf, dit-elle. Car si tu mènes honnêtement ta quête, même si tu échoues, notre maître nous permettra de demeurer ensemble en enfer pendant quelque temps. »

Elle avait peur d'espérer. Et je la comprenais.

Il y avait des larmes dans ses yeux. Je me rendis compte que je pleurais aussi. J'ai fait un effort pour me ressaisir avant de demander d'une voix mal assurée :

« Et le parchemin ? Tu ne m'as pas dit ce que c'était.

— Le parchemin, tu l'ouvriras en cas de réussite. » Sa voix tremblait aussi. « Il t'indiquera comment revenir au château. Mais tu ne devras pas l'ouvrir avant d'avoir découvert le remède à la souffrance du monde. »

Elle se pencha pour ramasser un petit sac par terre.

« Il y a des provisions là-dedans, déclara-t-elle, ainsi que de l'argent pour le voyage. Ton cheval portera d'autres provisions et t'attendra dans la cour lorsque tu seras prêt à partir. »

Elle se mit à ranger les cartes et le reste dans le sac. Elle le boucla soigneusement et me le tendit.

« Et maintenant ? » fis-je.

Son sourire n'était plus effronté ni provocateur, mais presque timide. À nouveau, je sentis un parfum de rose. J'ai passé la main sur ses cheveux, sur la peau délicate de sa joue.

« Nous avons jusqu'au matin », murmura-t-elle.

LE LENDEMAIN MATIN, à mon réveil, je me sentais d'une humeur étrange, tiraillé par toutes sortes de sentiments contradictoires. Mon amour pour Sabrina se voilait de la savoir impliquée dans le piège où j'étais tombé, mais je savais aussi qu'il ne s'agissait pas réellement d'un piège. Après tout, Lucifer m'avait offert une chance de racheter mon âme immortelle. Les souvenirs de ma visite aux enfers étaient encore plus vifs, et j'admettais presque sans réticence que j'avais bel et bien rencontré le prince des Ténèbres et que je l'avais accompagné dans son domaine. J'avais toujours proclamé mon attrait pour la vérité ; maintenant, par une réaction commune à la plupart d'entre nous, cette vérité m'irritait car elle m'obligeait à entreprendre une action devant laquelle je rechignais. Je regrettais la profonde innocence que je venais de perdre.

Sabrina dormait encore. Au-dehors, le voile d'une pluie légère obscurcissait la forêt. J'ai réfléchi aux conversations que nous avons tenues, Sabrina et moi, Lucifer et moi. J'y cherchais le secours d'une quelconque logique, le moyen de saisir ce qui importait le plus parmi les paroles que j'avais entendues, mais je ne parvenais pas à le trouver. Ce château à lui seul suffisait à me convaincre. La nuit passée, Sabrina m'avait déclaré : « Tu as vu la surface des choses, telle que traduite par ton œil mortel. Ton esprit mortel ne saurait accepter la vérité. Il n'est rien de possible aux enfers : aucun accomplissement, aucun avenir, aucun espoir. Pas la moindre foi en quoi que ce soit. Les âmes qui résident aux enfers possédaient, elles aussi, la foi en leur propre survie. Elles ont même perdu cela. » Je ne lui avais pas répondu, absorbé par des sentiments qu'il m'était impossible de préciser par des pensées, encore moins par des paroles. À un moment donné j'avais été pris de colère et j'avais déclaré : « Sabrina, si tout cela n'est qu'une illusion, un enchantement auquel tu as participé, je reviendrai sans faute pour te tuer. »

Mais ma colère s'était évanouie à l'instant même où je disais ces mots. Je savais qu'elle ne me voulait pas de mal. Et ces menaces ne m'étaient venues à la bouche que par habitude, comportement qui ne signifiait plus grand-chose désormais. J'avais la certitude qu'elle m'aimait. Et je savais que je l'aimais. Nous nous ressemblions en bien des points ; nous étions des égaux. Je ne supportais pas l'idée que je pourrais la perdre.

Après avoir tiré les rideaux, je m'assis au bord du lit pour contempler son visage endormi. Elle sursauta brusquement et poussa un cri en posant la main à l'endroit où j'avais dormi. Je lui ai touché la joue.

« Je suis là. »

Elle s'est tournée et m'a fait un sourire. Puis ses yeux se sont voilés.

« Tu t'en vas ? »

— Bientôt. Je crois qu'il le faut.

— Oui, dit-elle, c'est le matin. » Elle s'assit dans le lit. Puis elle soupira. « Quand j'ai signé mon pacte avec Lucifer, j'ai cru que je me dressais contre les circonstances, que je prenais ma destinée en main. Mais les circonstances continuent de nous affecter. Pourraient-elles même affecter ce que nous sommes ? Au-delà de nous-mêmes, y a-t-il une seule preuve que nous sommes uniques ? »

— Nous nous sentons uniques, répondis-je. Mais le cynique, lui, ne voit que ce qui nous est commun, et il nous dirait tous semblables pour l'essentiel.

— Est-ce parce que le cynique ne possède pas l'imagination qui permet de distinguer les

différences subtiles auxquelles nous croyons tous les deux ?

— Je suis cynique, répondis-je. Et un cynique refuse toute distinction dans les tempéraments comme dans les motivations.

— Oh, mais ce n'est pas vrai, tu n'es pas cynique ! » Elle se blottit dans mes bras. « Sinon, tu ne serais pas là. »

Je l'ai serrée dans mes bras.

« Je suis tel qu'il me faut être à présent, déclarai-je. Pour mon bien.

— Et pour le mien », rappela-t-elle.

Je me sentis gagné par une terrible tristesse que je repoussai aussitôt. J'ai reconnu :

« Et pour le tien. »

Nous nous sommes embrassés. La douleur s'est remise à m'étreindre. Je me suis écarté de Sabrina, puis je suis allé me laver dans l'angle de la chambre. J'ai remarqué que mes mains tremblaient et que ma respiration était anormalement profonde. À cet instant, j'ai souhaité retourner en enfer lever une armée parmi toutes ces pauvres âmes damnées et les soulever contre Lucifer, tout comme il s'était rebellé contre Dieu. J'avais le sentiment que nous étions entre les mains d'êtres stupides et déments, dont les mobiles dépassaient en mesquinerie ceux des hommes, et j'aurais voulu m'en débarrasser. Il était injuste, me disais-je, qu'ils puissent exercer leur pouvoir sur nous. Bien qu'ils nous eussent créés, ne pouvait-on pas les détruire à leur tour ?

Divagations futiles. Je n'avais ni les moyens, ni le savoir, ni le pouvoir de m'opposer à eux. Il me fallait bien admettre que ma destinée leur appartenait ; du moins en partie. Il me fallait accepter le rôle que Lucifer m'avait attribué, ou bien ne jouer aucun rôle.

J'ai enfilé du linge frais. Sabrina me regardait, assise dans le lit, la couverture tirée sur elle. J'ai mis le plastron de ma cuirasse, mes jambières et mes éperons. J'ai bouclé mes dagues et mon épée autour de ma taille. Enfin j'ai pris mon casque. Une fois de plus, j'étais paré pour la guerre.

« Tu as dit que le cheval serait prêt ? demandai-je.

— Dans la cour. »

Je me suis penché pour saisir le sac qu'elle m'avait donné la veille. Ma respiration s'était apaisée, mes mains tremblaient beaucoup moins.

« Je vais rester ici », dit-elle.

J'ai acquiescé de la tête. Je savais pourquoi elle ne voulait pas m'accompagner dans la cour.

« J'ai l'intention de faire de mon mieux, lui dis-je. Comme toi je pense qu'il y a peu de chances de découvrir le Graal, mais je tiendrai ma résolution si je sais que tu crois en moi. Pourras-tu garder l'espoir de mon retour ?

— Je garderai l'espoir, répondit-elle. C'est le seul soutien qui me reste. J'ai confiance en toi, Ulrich. »

Nous avions tous deux un profond besoin de certitude, et dans ce monde incertain nous nous efforcions de fixer la plus informelle et la plus changeante des émotions, comme le font souvent ceux qui n'ont plus aucun autre point d'ancrage dans l'avenir.

« Alors nous sommes engagés l'un envers l'autre, dis-je. Et ce pacte-là est le meilleur que j'aie pu conclure de ces dernières heures. »

Je me suis avancé vers elle ; du bout des doigts j'ai touché son épaule nue, et j'ai déposé un baiser sur ses lèvres.

« Au revoir, dis-je.

— Au revoir, murmura-t-elle, puis elle ajouta : Tu dois d'abord te diriger vers Ammendorf, où tu rendras visite au Grand Veneur.

— Que m'apprendra-t-il ?

— Je ne sais rien de plus », répondit-elle en secouant la tête.

J'ai quitté la chambre.

À peine sorti, je me suis rendu compte que mes jambes fléchissaient et que j'avais du mal à descendre les marches de pierre dont la spirale menait à la grand-salle. Je n'avais encore jamais éprouvé pareille émotion. Je n'avais aucun moyen de la contenir.

Un petit déjeuner m'attendait sur la table. Je ne me suis arrêté que pour avaler une lampée de vin, et je me suis dirigé vers les portes à grands pas chancelants.

Il n'y avait pas de bruit dans la cour, à part le souffle de mon cheval et le ruissellement de la pluie sur les arbres feuillus. J'ai reniflé. On ne sentait que l'odeur chaude du destrier.

Mon cheval se tenait près du puits central. Apparemment, on venait de le panser. De grandes sacoches étaient accrochées de chaque côté de la selle. Mes pistolets brillaient dans leur étui. Le harnais avait été entièrement poli, toutes les pièces de métal et de cuir étaient luisantes. Il y avait une nouvelle chabraque sous la selle. Le cheval tourna la tête et me regarda avec de grands yeux impatients. Son mors cliquetait entre ses mâchoires.

Avec un effort, j'ai enfourché la monture. Le vin m'a donné suffisamment de force et de détermination pour presser les talons contre les flancs du destrier. Il partit aussitôt, d'un trot alerte, satisfait de reprendre la route.

La herse était relevée. Il n'y avait aucun signe des serviteurs morts-vivants de Sabrina, aucun signe de notre maître. Le château avait exactement le même aspect qu'à mon arrivée. Avais-je été victime d'une ingénieuse illusion ? Cette idée à l'esprit, je ne me suis pas retourné : parce que je craignais d'apercevoir Sabrina à l'une des fenêtres, mais aussi parce que j'aurais pu ne rien apercevoir du tout.

Je suis sorti du porche et je me suis avancé sur le chemin sinueux qui descendait à travers les jardins d'agrément. La pluie lavait les statues et les fleurs aux couleurs vives mais sans vie ; elle voilait la forêt qui s'étendait plus bas. Mon cheval accéléra le pas. Il se mit bien vite au petit galop, et je n'ai pas cherché à le retenir. L'eau dégoulinait de mon casque. Tout en chevauchant, j'ai tiré mon manteau de cuir de l'une des sacoches et je me le suis enroulé autour des épaules. La pluie balayait de mon visage les traces de larmes.

J'ai descendu la colline sous la bruine froide et je me suis enfoncé dans la forêt déserte et profonde. Je ne me suis retourné qu'un peu plus tard, brièvement, pour observer au loin les blocs de pierre massifs, les tours et les remparts, pour me persuader qu'ils étaient bien réels. Ensuite, je n'ai plus regardé en arrière. Maintenant, la forêt était grise et sombre ; d'une certaine manière, j'appréciais son étreinte. Nous avons trotté sans interruption jusqu'à la tombée de la nuit.

Il me fallut presque deux jours entiers pour parvenir à l'orée des bois, et c'est seulement au matin du troisième jour que je me suis éveillé parmi les chants d'oiseaux, avec quelques rayons de soleil et des odeurs de pin, de chêne et de terre trempée. L'impression de soulagement joyeux que je ressentis en entendant les sifflements des grives et des pinsons me rappela l'étrangeté de ce que je laissais derrière moi, et je me suis demandé encore une fois s'il s'agissait bien de la réalité.

À aucun moment je n'ai cru avoir rêvé cette aventure, mais il restait toujours une mince

chance que j'eusse été victime d'une subtile hallucination. Naturellement, une partie de moi-même souhaitait qu'il en fût ainsi. Cependant, je ne pouvais pas me permettre de nourrir un tel espoir.

J'ai sorti des provisions d'un panier et j'ai pris un petit déjeuner léger ; puis j'ai tiré les cartes de leur coffret. J'avais décidé de ne pas les consulter tant que la forêt de Lucifer ne serait pas derrière moi. Le nom d'Ammendorf ne m'était même pas familier, et il me fallut quelque temps pour le découvrir sur un plan.

Je ne connaissais pas encore ma position exacte, mais je me trouvais au moins au pays des mortels et tôt ou tard je finirais par trouver un village, un charbonnier ou un bûcheron – quelqu'un pour me renseigner. Ensuite, je pourrais me mettre en route pour Ammendorf, qui se présentait comme une ville plutôt petite, à une cinquantaine de milles de Nuremberg.

Mon cheval se délectait de cette herbe parfumée. Celle que nous avions laissée derrière nous était assez nourrissante, mais elle n'avait sans doute aucun goût. Il avait l'air d'un prisonnier à qui l'on offre un repas plantureux après l'avoir nourri de pain sec et d'eau pendant trop longtemps. Je l'ai laissé se remplir la panse avant de le seller, puis je l'ai enfourché de nouveau ; j'ai continué ma route et j'ai bientôt découvert une piste assez large qui traversait la forêt. Je m'y suis engagé.

Vers le milieu de la matinée, je chevauchais parmi de petites collines en direction d'une vallée fertile. La brume couvrait le sommet de ces collines, mais de puissants rayons de soleil parvenaient à la traverser pour illuminer la verdure des champs et des haies. L'air du printemps apportait une légère odeur de feu de bois et, la pluie s'étant arrêtée, un vent du sud-ouest vint me réchauffer.

J'aperçus de vieilles chaumières et des fermes, dont aucune, apparemment, n'avait été touchée par la guerre. Je voyais paître des troupeaux de moutons et de vaches. Je respirais les riches odeurs des cours de fermes, des fleurs et de l'herbe mouillée, et je ne m'étais pas senti aussi propre depuis des mois. Le paysage exprimait une telle sérénité que je me suis demandé s'il ne s'agissait pas là d'une autre illusion destinée à m'attirer dans quelque piège ; heureusement, mon esprit rationnel et pragmatique se refusait à pareille spéculation. Je m'étais embarqué dans une quête insensée, poussé par un être lui-même peut-être dément ; j'avais besoin de conserver toute ma santé mentale, au moins dans les situations ordinaires.

Approchant de la chaumière la plus proche, j'ai senti une odeur de cuisine et j'en ai eu l'eau à la bouche car je n'avais pas pris de repas chaud depuis bien avant ma rencontre avec Lucifer. Je me suis arrêté devant la maison et j'ai crié : « Holà ! » J'ai cru tout d'abord que personne ne me répondrait, car telle était l'habitude des paysans prudents. J'ai fait un ou deux pas en direction de la porte en chêne noircie par le temps, mais elle s'est ouverte au même instant. Une petite femme grassouillette, âgée d'environ quarante-cinq ans, s'est avancée sur le seuil. Devant ma tenue militaire elle inclina la tête comme par réflexe et dit avec un fort accent que je ne connaissais pas :

« Bonne journée, Votre Honneur.

— Bonne journée, ma bonne dame, répondis-je. Serait-il possible à un honnête homme de vous acheter un repas chaud ? »

Ce qui la fit rire de bon cœur.

« Monsieur, seriez-vous voleur, si vous êtes prêt à payer, vous ferez même chère. Nous n'avons point grand argent par ces temps, et un ou deux pfennigs ne seront pas malvenus quand il faudra se rendre en ville acheter du ruban pour une nouvelle robe. Ma fille se marie

dans deux mois. »

Elle me fit entrer dans la chaleur obscure. Comme c'est en général le cas de ces chaumières, l'habitation était simple et propre, avec des nattes sur le sol dallé, quelques images pieuses sur les murs. Images qui me permirent de constater que ces gens restaient fidèles à Rome.

Elle prit mon casque et mon manteau et les déposa soigneusement sur un coffre dans l'angle opposé de la pièce. Elle m'annonça qu'elle allait m'apporter un pâté en croûte et une tarte aux pommes qui cuisaient encore dans son four, si je pouvais attendre un petit quart d'heure, et qu'elle m'offrirait une bonne bière forte de sa fabrication si j'appréciais ce genre de boisson. Je lui répondis que je serais fort heureux de goûter à tout ce qu'elle me proposait, et elle se rendit dans la cuisine chercher la bière tout en papotant sur l'incertitude du temps et les espoirs de telle et telle récolte.

Quand elle m'apporta la bière, je lui dis ma surprise que la guerre ne les eût pas touchés. Son petit visage rond devint grave et elle hocha la tête.

« Nous croyons que Dieu entend nos prières. » Elle secoua la tête. « Mais sans doute sommes-nous plus chanceux que beaucoup d'autres. Il n'y a dans cette vallée qu'une seule route, et elle ne mène nulle part au-delà de notre village, sinon dans la forêt. Vous avez dû faire un très long chemin, monsieur.

— En effet. »

Elle fronça les sourcils en étudiant ma réponse.

« Vous avez traversé les Marches du Silence ? »

Ma prudence coutumière me poussa au mensonge.

« Je les ai contournées, répondis-je, si vous parlez bien de cette forêt sans vie. »

La femme fit aussitôt le signe de la croix.

« Seuls les adorateurs de Satan survivent dans ces Marches. »

Je savais qu'elle m'avait mis à l'épreuve. Car, si j'avais admis avoir traversé les Marches du Silence, elle aurait su que mon âme appartenait à Lucifer et je crois que je n'aurais pas autant profité de son hospitalité. La tarte et le pâté arrivèrent bientôt, ils étaient délicieux.

Tout en mangeant, je lui expliquai que j'étais l'envoyé d'un prince dont je ne pouvais divulguer le nom. J'ai déclaré que le but de ma mission était de ramener la paix en Allemagne. À ces mots la femme eut un air de doute. Elle prit mon assiette vide.

« Je crains qu'il n'y ait plus de paix sur Terre jusqu'au jour du jugement dernier, Votre Honneur. Prions seulement qu'il ne tarde pas. »

J'ai acquiescé de bon cœur ; après tout, si ma quête se soldait par un succès, le jour du jugement devrait suivre de peu le repentir de Lucifer.

« Nous sommes au siècle qui verra la fin du monde, dit-elle.

— C'est ce que croient beaucoup de gens, ai-je reconnu.

— Vous voulez dire que vous n'y croyez pas, monsieur ?

— Je souhaiterais assez volontiers pareil événement, répondis-je, mais je ne suis pas convaincu qu'il se produira. »

Elle emporta les plats. Elle remplit de nouveau ma chope, m'offrit une pipe et un peu de tabac qu'elle prit dans le pot de son mari, mais je lui répondis que je ne fumais pas. Elle m'apprit que son époux travaillait aux champs et qu'il ne serait pas de retour avant le soir. Sa fille se trouvait chez son fiancé, qu'elle aidait pour les plantations de printemps.

Cette vie merveilleusement ordinaire commençait à me séduire ; peut-être demeurerai-je

quelque temps chez ces paysans, me disais-je. Mais je savais que cela irait à l'encontre de ma promesse à Lucifer, ce qui pourrait entraîner sa vengeance, non seulement sur moi mais aussi sur ces braves gens. Néanmoins, cela me réconfortait de savoir qu'une parcelle de l'Allemagne ne connaissait pas la guerre ni la peste.

Ma bière bue, j'ai demandé la direction de Nuremberg. La femme resta imprécise car elle ne s'était jamais beaucoup éloignée de son village. Mais elle m'indiqua la route de Schweinfurt, que je décidai de suivre jusqu'au moment où je trouverais une agglomération plus importante et des gens plus évolués. J'ai donné à la femme une pièce d'argent qu'elle n'aurait pas reçue avec autant de joie et de remerciements si elle en avait connu l'origine ; puis je me suis remis en route.

Le chemin sinuait à travers la vallée avant de remonter progressivement vers les collines situées de l'autre côté. J'ai chevauché entre des pins largement espacés, sur un sol rouge et fertile, et je me suis retourné plus d'une fois vers les chaumières et les fermes, leur fumée lourde et paisible qui donnait l'impression d'une sécurité nonchalante.

Le chemin débouchait sur une route plus large ; un panneau indiquait la direction de Teufenberg, la cité la plus proche. C'était presque le crépuscule quand je me suis engagé sur cette route, et j'espérais trouver soit une auberge, soit au moins une ferme où demander un ballot de paille pour passer la nuit dans une grange ; mais je n'ai pas eu cette chance. Une fois de plus, j'ai dormi enroulé dans mon manteau, dans un fossé qui longeait la route, mais je n'ai pas été dérangé.

Au matin, je me suis éveillé avec la chaleur du soleil et les chants des oiseaux. Le long du chemin, des papillons voletaient de coquelicots en pâquerettes, et le parfum des fleurs était un délice pour mes narines. J'ai regretté de ne pas avoir acheté un peu de bière pour le voyage, mais j'avais cru arriver plus tôt à Teufenberg. Je me suis promis de faire halte à la première auberge pour prendre au moins un petit déjeuner ; vers midi, après un tournant, j'aperçus les pignons sculptés d'une riche hôtellerie avec des appentis et des écuries, derrière laquelle se blottissaient quelques chaumières ; je me félicitai de ma promesse.

L'auberge s'appelait « le Moine noir » et se dressait sur la berge d'une rivière assez large mais peu profonde. Un pont en pierre de belle taille enjambait la rivière – bien qu'il me parût possible de la traverser sans se mouiller les cuisses ; un peu plus loin, sur la rive opposée, je vis un moulin dont la roue tournait lentement. J'ai pensé que la même famille devait posséder à la fois le moulin et l'auberge, comme c'est fréquemment le cas.

Je suis entré presque au petit galop dans la cour, levant les yeux vers la galerie de bois qui faisait le tour complet de la bâtisse, et j'ai appelé le maître de maison en descendant de cheval.

Un homme aux sourcils noirs, très fort, les bras aussi rouges que le nez, sortit d'une porte du rez-de-chaussée pour venir prendre ma bride.

« Je suis Wilhelm Hippel, propriétaire de cette taverne. Soyez le bienvenu, Votre Honneur.

— Ça m'a tout l'air d'un endroit fort bien tenu, brave aubergiste, dis-je en lui donnant mon manteau tandis qu'un valet d'écurie venait s'occuper du cheval.

— C'est ce que nous espérons, Votre Honneur.

— Et bien fourni, j'espère. »

J'ai reconnu la finesse du paysan dans son hésitation.

« Autant qu'il est possible à notre époque, monsieur.

— Ne craignez rien, l'aubergiste, ai-je affirmé en riant de sa réponse, je ne viens pas réquisitionner vos provisions ni votre vin au nom d'un prince guerrier. Je suis en mission de

paix. J'espère me rendre utile à l'extinction de ce conflit.

— Alors, vous êtes doublement le bienvenu, Votre Honneur. »

Je fus conduit dans la salle principale où je me régalai d'une chope de bière encore meilleure que celle de la villageoise. On me présenta viande de boucherie et venaison ; après avoir fait mon choix, je déjeunai excellemment tout en devisant avec Herr Hippel de ses tribulations. Épreuves bien insignifiantes, comparées à celles des hommes et des femmes directement affectés par la guerre ; mais pour lui, bien sûr, elles étaient amplement suffisantes.

Il me prévint que des voleurs écumaient cette route ; il n'avait pas eu beaucoup d'ennuis avec eux, mais durant l'automne précédent plusieurs de ses clients s'étaient fait dévaliser et méchamment rosser : l'un d'eux en était mort. Les brigands ne s'étaient pas manifestés pendant l'hiver, mais Herr Hippel venait d'entendre dire qu'ils étaient de retour, « comme les hirondelles au printemps », déclara-t-il. Je l'ai rassuré en lui promettant de rester vigilant durant mon voyage. Il précisa qu'il attendait l'arrivée imminente de deux ou trois hôtes et qu'il serait plus sage pour moi de voyager avec eux de concert jusqu'à Teufenberg. J'ai répondu que j'y réfléchirais, mais en moi-même j'avais décidé de continuer seul car je ne désirais pas la compagnie de clerks ou de marchands, avec leurs montures paisibles et trop lentes.

J'ai remarqué dans l'angle opposé de la pièce un jeune homme roux et renfrogné, assoupi dans l'ombre, sa chope à la main ; il portait une chemise de soie bleue toute tachée, avec un col et des manchettes de dentelle déchirés ; sa culotte de soie rouge ample et bouffante, à la mode turque, rentrait dans ses hautes bottes à revers. Il portait également un gilet de cuir épais, sans boutons, comme ceux que revêtent souvent les gens de guerre, de préférence à la cuirasse. Un long sabre courbe était posé près de lui sur le banc, et j'ai noté à sa ceinture un long couteau et un pistolet, tous deux noir et argent, de forme et de facture orientales.

Je me suis dit que ce jeune homme devait être moscovite, car de toute évidence il ne s'agissait pas d'un Turc. Je l'ai salué en levant ma chope, mais il a évité mon regard. Le patron m'a murmuré qu'il se conduisait très poliment mais qu'il ne parlait pas très bien l'allemand et se montrait méfiant, même à l'égard des comportements les plus amicaux. Il était arrivé la veille ; apparemment, il attendait certain prêtre-soldat qui lui avait donné rendez-vous à l'auberge. Ce prêtre-soldat, selon l'aubergiste, portait une sorte de nom latin que le jeune homme avait mal compris ou qu'il ne parvenait pas à prononcer correctement. Quelque chose comme Josephus Kreutzerling. Le patron semblait souhaiter que je le reconnusse, mais j'ai secoué négativement la tête. J'éprouvais de la défiance et du dégoût pour ces prêtres-soldats, capables, à mon avis, des pires déprédations et des cruautés les plus épouvantables auxquelles il m'avait été donné d'assister.

Ayant appris que je pouvais atteindre Teufenberg à la tombée de la nuit, j'ai décidé de me remettre en route, et je me levais lorsque les portes de la salle s'ouvrirent sur un individu très mince et de haute taille, aux yeux gris et durs enfoncés dans un visage cadavéreux. Il portait un chapeau noir à large bord, un col et des manchettes en toile simple, un manteau et des hauts-de-chausses en laine noire, des souliers noirs à boucle et des guêtres qu'il entreprit de retirer après s'être assis sur un tabouret, ce qui découvrit ses bas blancs. Ajoutons encore une simple épée droite au côté ainsi que des gantelets – il en tenait un à la main gauche. Il ne se permettait pour toute fantaisie qu'un plumet violet au chapeau, et même cela donnait l'impression qu'il portait le deuil de quelqu'un.

Son regard se posa d'abord sur moi, puis sur l'aubergiste. Herr Hippel se leva.

« Qu'y a-t-il pour votre service, Votre Honneur ?

— Un peu de vin et une cruche d'eau », répondit le nouveau venu.

Il tourna la tête et regarda le jeune Moscovite qui s'était redressé.

« Vous êtes Gregory Sedenko.

— Je suis Gregory Petrovitch Sedenko », précisa le jeune homme avec un étrange accent grondant ; il accentuait voyelles et consonnes d'une telle façon que je fus certain de son origine.

Il se leva.

« Vous me connaissez ?

— C'est moi qui ai promis de vous retrouver ici. »

J'avais bien reconnu le visage et les manières d'un prêtre-soldat. Et l'homme était caractéristique ; tous ses sentiments humains s'étaient transformés en orgueil et en cruauté, au nom de sa croisade.

« Je suis Johannes Klosterheim, chevalier du Christ. »

Le jeune Moscovite fit respectueusement le signe de la croix mais fixa d'un air effronté le visage austère du moine combattant.

« Vous avez des instructions à me donner, frère Johannes, pour Teufenberg.

— En effet. Je connais la maison. J'ai toutes les preuves. Le jugement a été rendu. Il ne vous reste plus qu'à l'exécuter. »

Le garçon fronça les sourcils.

« Vous en êtes certain ?

— Sans discussion. »

Je me demandais s'il s'agissait d'une chasse aux sorcières. Mais si Klosterheim avait été un chasseur de sorcières du tout-venant, il ne se serait pas trouvé là en ce moment, à discuter avec le jeune homme. Ceux qui traquaient la sorcellerie voyageaient en grand équipage, avec toute la parade de leur fonction. Quand ils ne voyageaient pas, ils demeuraient en ville ou dans un domaine. Peu d'entre eux étaient des soldats.

Gregory Sedenko prit son sabre, glissé dans le fourreau, et voulut le passer à sa ceinture, mais Klosterheim leva sa main nue en secouant la tête.

« Pas encore. Nous avons le temps. »

L'aubergiste et moi-même écoutions en silence, car il semblait évident que ce Klosterheim avait demandé au garçon de commettre un meurtre – même s'il s'agissait de tuer pour la gloire de Dieu. Nous nous sentions mal à l'aise en leur présence. Le patron voulait quitter la salle. Mon instinct me disait de prendre à part le garçon et de le prévenir qu'il ne devait pas s'embarquer dans l'odieuse entreprise qu'échafaudait certainement le prêtre-soldat. Mais, depuis quelques années, je m'étais fait une règle de ne pas me mêler des affaires des autres. À cette époque, il n'était pas bon de dire tout haut ce que l'on pensait.

Le garçon se rassit.

« Je préférerais que cela soit fait le plus tôt possible, dit-il.

— Je dois vous préciser certaines choses en privé, déclara Klosterheim. Il ne s'agit pas d'un travail ordinaire. »

Ces paroles amusèrent Sedenko.

« Assez ordinaire à Kiev, assura-t-il en riant. C'est à cela que nous passons nos hivers. »

Klosterheim désapprouvait sa légèreté, et même son enthousiasme.

« Prions d'abord ensemble, annonça-t-il.

— Et mon salaire ? interrogea le jeune homme.

— D'abord la prière, ensuite le salaire », répliqua le prêtre-soldat.

Il nous regarda comme pour nous avertir de ne pas nous mêler de cette affaire et, mieux encore, de ne pas écouter. Le patron sortit, me laissant seul témoin de ce que tramaient ces deux étranges personnages. Je me suis décidé à prendre la parole :

« Je n'ai pas entendu parler des chevaliers du Christ, mon frère. Est-ce un ordre établi dans cette région ?

— Ce n'est pas un ordre au sens propre, répondit Klosterheim. C'est une société.

— Pardonnez-moi. Je ne connais pas très bien les coutumes de l'Église.

— Dans ce cas, vous devriez faire en sorte de les apprendre, monsieur », rétorqua-t-il. On lisait l'irritation dans ses yeux gris. « Et vous devriez aussi revoir vos manières. En vous donnant pour tâche de les améliorer.

— Je vous suis très obligé de ce conseil, mon frère, lui répondis-je. J'y songerai.

— Ce ne sera pas inutile, monsieur. »

À l'encontre de mon bon sens, je suis resté à ma place, tandis que ce Klosterheim souhaitait me voir déguerpir. Devant mon attitude, il quitta son siège pour aller s'asseoir auprès de Sedenko et se mit à parler d'une voix trop basse pour que je l'entende. Malgré tout, j'ai continué de siroter ma bière en prêtant attention à leur manège. Le jeune homme n'en était pas gêné, mais le prêtre-soldat demeurait mal à l'aise, ce dont je me réjouissais par pure malice. Finalement, avec un juron qui messeyait à un célibataire dévoué à Dieu, il se leva et entraîna le jeune Russe jusqu'à la porte. Tous deux sortirent dans la cour.

Je m'étais suffisamment diverti. J'ai vidé ma chope et appelé l'aubergiste ; après l'avoir payé, j'ai demandé qu'on préparât mon cheval. J'ai bientôt regardé par la fenêtre et constaté que le palefrenier était revenu avec mon destrier. J'ai coiffé mon casque, enroulé le manteau sous mon bras, et j'ai ouvert la porte.

Klosterheim et le Moscovite se trouvaient en grande conversation de l'autre côté de la cour. M'ayant vu sortir, Klosterheim me tourna le dos. Je me suis mis en selle ; le soleil était éclatant et répandait une forte chaleur. J'ai crié : « Au revoir, mon frère ! Au revoir, Herr Sedenko ! » Puis j'ai lancé ma monture en direction de la grand-route.

Le soleil avait disparu lorsque j'aperçus, dans les brumes du crépuscule, les flèches et les toits de Teufenberg. C'était une petite ville assez agréable, dont la population n'éprouvait pas une méfiance excessive envers un homme tel que moi, vêtu d'une armure et monté sur un destrier ; je n'eus presque aucune difficulté à trouver une auberge pour nous accueillir, mon cheval et moi. Une fois de plus, pour soulager les inquiétudes de mon hôte, je me suis prétendu émissaire chargé de trouver moyen de rétablir la paix entre les factions en conflit ; naturellement, l'accueil en fut beaucoup plus chaleureux.

Dans la matinée, l'aubergiste, accompagné de sa femme, son gendre et ses trois filles, me conduisit jusqu'à la route de Schweinfurt ; tout le monde me souhaita de réussir dans ma mission. Je commençais presque à me croire le héros pour lequel je me faisais passer !

En approchant de la porte de la ville, je suis passé devant une maison qu'entourait une foule de gens. Des hommes, des femmes et des enfants se pressaient en regardant avec des yeux écarquillés un petit groupe de gens vêtus de noir qui sortaient de l'habitation. Les femmes étaient en sanglots, les garçons et les filles, tout pâles, avaient l'air abasourdis. Ils transportaient trois cadavres hors de la maison.

Je me suis demandé si cet événement avait un quelconque rapport avec les deux

personnages rencontrés la veille. J'ai interrogé un citadin ventru sur ce qui s'était passé.

« Ce sont des juifs, m'a-t-il expliqué. Tous les hommes ont été frappés durant la nuit par le glaive du Seigneur. C'est sa vengeance qui s'est abattue pour les punir de leurs crimes. »

Je me suis senti écoeuré. Le sort qui les avait guettés n'était pas rare, mais je ne m'étais pas imaginé assister à ce genre d'événement dans la plaisante cité de Teufenberg. Je n'ai pas attendu d'entendre l'énumération de leurs crimes, car la liste abominable était partout la même, de la Baltique jusqu'à la mer Noire.

D'humeur maussade, j'éperonnai mon cheval plus que satisfait en atteignant la grand-route. L'air paraissait plus pur. J'ai galopé quelques milles, jusqu'à ce que Teufenberg eût complètement disparu derrière moi, puis j'ai laissé mon cheval se remettre au pas. Dans un sens, j'étais content de ce que j'avais vu le matin même à Teufenberg. Cela m'avait rappelé aux réalités du monde qui m'attendait.

LE TEMPS se réchauffait de plus en plus à mesure que s'écoulaient les milles entre Teufenberg et Schweinfurt. On se serait cru en été, ce qui me donnait envie de retirer une partie de ma cuirasse, malgré ma prudence naturelle. Je l'ai gardée tout entière cependant et me suis de temps en temps versé un peu d'eau sous la chemise pour me rafraîchir. Les routes étaient plutôt bonnes ; il n'avait presque pas plu depuis plusieurs jours, et il y avait peu d'armées pour les piétiner. J'eus en outre la chance de trouver chaque nuit un abri convenable. Néanmoins, les signes de la guerre se faisaient plus fréquents. J'aperçus quelques potences, et ma route croisa plus fréquemment les ruines de fermes et d'églises calcinées.

Un jour, après avoir pénétré dans une région montagneuse couverte de pins et de pierres à chaux brillantes, j'émergeais d'une petite gorge lorsque j'aperçus devant moi un grand pré sur lequel venait de se dérouler un combat sanglant. Des cadavres gisaient partout, la plupart dévêtus ou du moins dépouillés de leurs meilleurs habits. Les corneilles et les corbeaux battaient des ailes, sautillaient et se disputaient la chair rouge et puante des victimes. Il était absolument impossible de dire à quel camp appartenaient les combattants, et il eût été vain de chercher à le savoir. Comme toujours, il semblait fort probable que les raisons de s'entre-tuer eussent été pour le moins très confuses.

En temps normal j'aurais contourné le champ de bataille, mais ma route le traversait et de gros rochers barraient chaque bord du pré. Je fus contraint de laisser mon cheval se frayer un chemin entre les cadavres, tandis que des nuages de mouches venaient m'assaillir, éprouvant sans doute plus d'attrait pour le sang chaud que pour la viande froide.

Je me trouvais au milieu du pré, tenant un chiffon devant mes narines pour atténuer l'écoeuvante odeur de la mort, quand j'entendis un bruit provenant des rochers à ma droite ; relevant les yeux, je vis qu'une pierre dégringolait vers moi. J'aperçus un éclat, une sorte de reflet métallique et un bout de tissu bleu. Aussitôt mes vieux instincts se mirent en branle.

Les rênes étaient enroulées autour du pommeau et mes mains gantées tenaient les deux pistolets que je venais d'armer soigneusement à l'instant où les hommes commencèrent à se montrer. Ils étaient tous à pied, vêtus de pièces dépareillées d'armures, et portaient une large panoplie allant des haches et des piques rouillées jusqu'aux dagues et aux épées de Tolède reluisantes.

De toute évidence, ces malandrins n'appartenaient à aucune armée particulière. Il s'agissait de brigands à l'ancienne mode, le visage rougeaud et suant, le menton gris de barbe, la peau marquée par toutes sortes d'affections.

J'ai levé mes pistolets quand ils se sont mis à dévaler la colline dans ma direction.

« Reculez-vous, leur ai-je crié, ou je tire ! »

Leur chef – presque un nain, vêtu d'un manteau noir et crasseux, d'un chapeau et d'une chemise de toile déchirée – brandit l'un des plus gros pistolets que j'eusse jamais vus et me fit un sourire grimaçant. Il n'avait presque plus de dents. Il lorgna son arme et déclara d'une voix mielleuse :

« Tirez donc, Votre Honneur. Et nous aurons le plaisir d'en faire autant. »

Je lui ai logé une balle en pleine poitrine. Il a lancé les bras en l'air en poussant un grognement et s'est écroulé en arrière, puis il a encore gigoté pendant quelques secondes avant de mourir. Son pistolet avait glissé à ses pieds, mais aucun de ses hommes ne semblait

prêt à le ramasser. J'ai rengainé l'arme que je venais d'utiliser, puis j'ai tiré mon épée en leur lançant :

« Vous n'aurez pas la partie facile, mes bons amis. Je vous prévienne, le privilège de me dérober la vie vous coûterait beaucoup trop cher. »

Un des brigands, placé en retrait, leva son arbalète et décocha un carreau. Le trait passa près de mon épaule, mais je n'eus aucune réaction pour laisser croire que je l'avais remarqué. Mon cheval, bien entraîné, était resté aussi impassible que moi.

« Ne recommencez pas, déclarai-je, ou mon second pistolet fera son œuvre. Vous avez constaté que j'étais fin tireur. »

Une arquebuse se baissa, un mousquet se releva de sa fourche. Une créature qui louchait me dit avec l'accent prussien :

« Nous avons faim, Votre Seigneurie. Nous n'avons pas mangé depuis des jours. Nous sommes tous d'honnêtes soldats mais nous avons été contraints de marauder après la désertion de notre officier. »

J'ai souri.

« Je me demande bien qui a réellement déserté. Mais je n'ai pas de nourriture à partager. Si vous voulez manger, pourquoi ne rejoignez-vous pas une armée pour vous engager ? »

Un autre commença :

« Pour l'amour de Dieu...

— Je n'ai aucun amour pour Dieu, et Lui n'en a pas pour moi, répliquai-je d'un ton assuré. N'implorez pas la clémence d'un homme que vous vouliez assassiner. »

Ils approchaient lentement. J'ai relevé mon arme en signe d'avertissement. Ils se sont arrêtés, mais l'un d'entre eux, au milieu de la troupe, tendit brusquement un pistolet et fit feu. La balle effleura le cou de mon cheval qui sursauta, perdant son calme durant un instant. J'ai tiré à mon tour, manqué l'homme, mais j'en ai blessé un autre placé derrière lui.

Ils furent presque aussitôt sur moi. J'avais attendu trop longtemps pour pouvoir m'enfuir. Ils eurent tôt fait de m'encercler et s'accrochèrent à la bride du cheval en me menaçant de leurs piques. Je me suis défendu à coups d'épée, dégageant un pied de l'étrier pour pouvoir les frapper. J'ai vivement rengainé mon pistolet afin de tirer un long poignard de l'étui accroché à ma ceinture. J'ai occis trois brigands et j'en ai blessé plusieurs autres, mais ils n'avaient plus peur de moi et je savais que je ne tarderais pas à avoir le dessous.

Je reçus deux estafilades, l'une à la cuisse et l'autre à l'avant-bras, mais cela ne m'empêchait pas de me servir de ma jambe ni de mon bras. Les malandrins s'efforçaient de faire tomber mon destrier – un acte désespéré car il s'agissait certainement de mon bien le plus précieux –, quand j'entendis derrière moi les sabots d'un autre cheval et un hurlement terrible et sauvage qui s'éleva au-dessus du vacarme général.

Quelques voleurs m'abandonnèrent pour se tourner vers ce nouvel adversaire.

Je l'ai reconnu aussitôt. C'était le jeune Moscovite de l'auberge. Il était couché sur son poney et faisait tourbillonner son sabre de tous côtés, tranchant dans la chair vive comme un chirurgien dissèque des cadavres. Il ne cessa de pousser des hurlements à vous glacer d'épouvante jusqu'au moment où tous les voleurs furent mis en fuite. Puis il rejeta la tête en arrière, ôta son bonnet en peau de mouton et s'esclaffa en criant des insultes aux quelques brigands qui restaient en vie.

À cet instant seulement, j'aperçus un autre cavalier, plus loin derrière nous. Il se tenait à l'entrée du défilé, assis presque immobile sur son bidet alezan, et nous observait tous deux,

Gregory Sedenko et moi-même, les lèvres pincées et le regard désapprouvateur.

Sedenko fit tourner son poney en riant toujours.

« Beau combat, me dit-il.

— Je vous suis reconnaissant, déclarai-je.

— Le voyage devenait ennuyeux, répondit-il en haussant les épaules. Cette distraction était trop bien venue.

— Vous avez risqué votre vie pour un idiot et un agnostique, fit Klosterheim en repoussant vers l'arrière son chapeau à large bord. Vous me décevez, Sedenko.

— Il s'agit d'un soldat, d'un compagnon d'armes, et c'est bien plus que vous n'êtes, Klosterheim, malgré toutes vos protestations. »

J'étais content de voir que le jeune homme s'était lassé du prêtre-soldat. Mais je me suis souvenu des juifs de Teufenberg, et j'ai regardé le Moscovite d'un œil plus méfiant car j'étais presque convaincu qu'il avait tué les trois juifs dans leur sommeil.

Les lèvres de Klosterheim se tordirent de dégoût.

« Vous auriez dû le laisser mourir, dit-il à Sedenko. Vous m'avez désobéi.

— Et je recommencerais dans des circonstances identiques, répliqua le garçon. Je suis fatigué de vos sermons et de vos meurtres sournois, frère prêtre. S'il faut continuer jusqu'à Schweinfurt, permettez à ce gentilhomme de nous accompagner ; sinon pour lui, au moins pour me faire plaisir. »

Klosterheim secoua la tête.

« Cet homme est maudit. Ne voyez-vous pas que c'est écrit sur lui ?

— Je ne vois qu'un robuste soldat comme moi-même. »

Klosterheim éperonna son cheval. La haine qu'il éprouvait pour moi semblait parfaitement irraisonnée. Il me dépassa et s'avança sur le pré jonché de cadavres plus ou moins récents.

« Je voyagerai seul, annonça-t-il. Vous avez perdu mon amitié, Sedenko. Et mon or.

— Bon débarras ! » cria le jeune rouquin.

Puis il se tourna vers moi :

« Où vous rendez-vous, monsieur ? Et accepteriez-vous ma compagnie ? »

J'ai souri. Ce garçon ne manquait pas de charme.

« Je vais à Schweinfurt, et je continue ensuite. Je serais enchanté de chevaucher avec une aussi fine lame. Quelle est votre destination ?

— Je n'en ai aucune à l'esprit. Va pour Schweinfurt. » Il cracha sur les traces de Klosterheim qui s'éloignait. « Cet homme est fou », dit-il.

J'ai examiné mes blessures. Elles n'étaient pas graves. J'ai passé un peu de baume sur chaque plaie. Bientôt, nous chevauchions tous deux côte à côte.

« À quoi vous employait Klosterheim ? ai-je demandé d'un air détaché. À lui servir de garde du corps ?

— En partie. Mais il sait que je n'aime pas les juifs ni les Turcs, non plus qu'aucune sorte d'infidèles. Au début, il voulait que je l'aide à exécuter quelques juifs à Teufenberg. Il disait détenir la preuve que ces juifs avaient sacrifié des nourrissons chrétiens. Enfin, tout le monde sait que les juifs pratiquent ces horreurs et qu'ils faut les punir. J'étais prêt à l'aider. »

Je ne répondis rien. Il était bien connu que les Moscovites du Sud détestaient profondément leurs voisins orientaux et musulmans. En cela le garçon ne me semblait pas pire que beaucoup d'autres.

« Vous avez tué ces juifs ? » demandai-je.

Il s'écria :

« Bien sûr que non. L'un était trop vieux et les autres trop jeunes. Mais la raison première, c'est que Klosterheim m'avait trompé. Il n'existait aucune preuve qu'ils avaient commis ce que prétendait le prêtre-soldat.

— Et ils ont quand même été tués.

— Naturellement. J'ai dit à Klosterheim de faire son travail lui-même. Et finalement, c'est ce qu'il a fait mais à contrecœur. Puis il m'a dit qu'il y avait d'autres infidèles à exécuter et que je serais bien payé de ma peine. Petit à petit, je me suis rendu compte qu'il ne voulait pas me faire combattre mais commettre des assassinats. Et, quoi que je vaille, monsieur, je ne suis pas un meurtrier. Je tue proprement, et en combat loyal. Du moins, je m'assure que les chances sont égales, quand il s'agit de juifs et de Turcs. Je n'en ai jamais frappé par-derrière. »

Il avait l'air de tirer gloire de ce comportement. J'ai ri avec quelque indulgence et je lui ai raconté que j'avais autrefois connu deux ou trois juifs respectables ainsi qu'un Turc au moins de haute valeur. Il ignora poliment ma remarque, et je suis sûr qu'il devait la trouver de très mauvais goût.

La compagnie de Sedenko eut pour effet de raccourcir le voyage à Schweinfurt. À plusieurs reprises, nous avons aperçu devant nous, sur la route, la plume violette et le costume noir de Klosterheim, mais il chevauchait à toute allure et ne tarda pas à prendre une journée d'avance au moins sur nous.

L'histoire de Sedenko était assez banale.

Il était le fils d'un de ces hardis pionniers, les Kazaks, qui avaient accru le territoire moscovite aux dépens des Tatars – d'où sa haine atavique des Orientaux ; il avait grandi dans un village proche de Kiev, la capitale méridionale. Les gens de son peuple étaient de fameux cavaliers, habiles à manier l'épée ; Sedenko se vantait d'avoir excellé dans tous les talents des Kazaks, jusqu'au jour où il s'était trouvé mêlé à une querelle entre clans rivaux – le sujet de la discorde ? fallait-il ou non se soulever contre les Polonais. Et Sedenko avait tué un chef (un *hetmat*). Pour ce crime, on l'avait condamné au bannissement. Il avait donc décidé de faire route vers l'ouest et de s'engager dans l'armée d'un prince des Balkans. Durant quelque temps, il avait servi sous les ordres d'un roi des Carpates au cours d'une guerre qui, à ce que j'ai pu comprendre, relevait plutôt de la dispute entre deux bandes de chevaliers-brigands. Très porté sur le fanatisme religieux, comme la plupart des gens de sa race, Sedenko avait entendu parler d'une « guerre sainte » en Allemagne et il avait jugé que cela convenait mieux à ses goûts. Il avait été déçu de constater qu'il n'éprouvait de sympathie particulière pour aucun des deux camps, car sa religion reconnaissait un patriarche à Constantinople, non pas un pape, quoique par d'autres aspects elle fût encore plus formaliste dans ses rituels que la foi romaine.

« J'avais cru que j'allais combattre des infidèles expliqua-t-il d'un air désappointé, des Tatars, des juifs ou des Turcs. Mais ce n'est qu'une querelle entre chrétiens, et ils n'ont même pas l'air de connaître les raisons profondes de leur dispute. À mon avis, ce ne sont que des idiots sans foi. J'ai compris que je ne pouvais combattre pour aucun parti. Je me suis engagé comme garde du corps auprès de certains aristocrates, mais je crois qu'ils me trouvaient un peu trop sauvage à leur goût, et j'allais mourir de faim quand j'ai fait la connaissance de Klosterheim.

— Où l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

— Là où vous nous avez vus. Une tierce personne – un moine d'Allerheim – m'avait dit que ce prêtre-soldat aurait du travail pour un défenseur des enfants du Christ. Alors, j'ai décidé de

voir de quoi il s'agissait, surtout parce que j'avais reçu un florin d'argent en acompte. C'est ce qui m'a payé mon voyage à Teufenberg. Maintenant, nous savons tous qu'un bon chrétien vaut une vingtaine de juifs, en toute circonstance, et qu'à un contre vingt les chances sont égales si l'on attaque un village. J'avais espéré au moins tout un *shtetl*. J'avais eu l'impression qu'une véritable armée menaçait Teufenberg. Mais trois juifs !... Rien que trois juifs dans toute la ville ! ... Je me suis senti insulté, monsieur, croyez-m'en. J'ai rarement toléré pareille condescendance chez un homme que celle de Klosterheim. Pour lui, il n'y a que des infidèles. Il a même tenté de me faire abandonner la religion de mes pères pour me convertir à sa foi toute grise ! »

Sa franche naïveté, ses préjugés injustifiés mais plutôt innocents et son enthousiasme me parurent tout à la fois désarmants et divertissants. En vérité, je prêtais peu d'attention à son bavardage, mais il m'occupait l'esprit et m'empêchait de ressasser, lugubre, mes propres inquiétudes.

Nous arrivâmes bientôt à Schweinfurt : une ville moyenne qui portait les traces classiques de la guerre. On ne fit aucun cas de notre présence, et je m'enquis de la meilleure route pour Nuremberg. Nous nous sommes arrêtés dans une auberge à la sortie de Schweinfurt, et le lendemain matin je m'apprêtais à faire mes adieux à Sedenko lorsqu'il m'annonça en souriant :

« Si vous n'y voyez pas d'objections, capitaine von Bek, je vous accompagnerai un moment. Je n'ai rien de mieux à faire, et vous avez l'air de quelqu'un qui s'est embarqué dans une aventure. Vous avez peu parlé de vous-même ou de votre mission, et je respecte votre silence. Mais j'apprécie l'amitié d'un compagnon d'armes et, qui sait ? je trouverai peut-être en vous escortant le moyen d'obtenir un emploi convenable avec d'autres soldats de métier.

— Je ne chercherai pas à vous en dissuader pour l'heure, maître Sedenko, répondis-je, car je reconnais que votre présence m'est aussi agréable que la mienne paraît l'être pour vous. Je vais à Nuremberg, et de là je ferai route vers une petite ville du nom d'Ammendorf.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Je ne la connaissais pas non plus. Mais j'ai pour instruction de m'y rendre et je m'y rendrai. Il est possible que vous ne souhaitiez plus continuer avec moi quand nous aurons atteint Nuremberg, car vous trouverez dans cette ville de nombreuses possibilités d'emploi. Et quand je serai arrivé à Ammendorf, peut-être ne vous sera-t-il pas possible de m'accompagner plus loin. Vous savez que je ne souhaite pas vous dévoiler ma véritable mission, mais vous avez raison de reconnaître son importance. Dans votre intérêt comme dans le mien, vous devez consentir à accepter mes ordres, dans la mesure où ils seront dictés par ma quête.

— Je suis un soldat, capitaine, et j'accepte la discipline du soldat. De plus, il s'agit de votre pays, et vous le connaissez beaucoup mieux que moi. Je serai fier de vous tenir compagnie aussi longtemps qu'il vous plaira. »

Sedenko repoussa son bonnet de fourrure sur son crâne et sourit de nouveau.

« Je ne suis qu'un simple Kazak. Pour mon bonheur il me suffit de trouver à manger un peu, d'un maître respectable, de ma foi en Dieu et d'une occasion de chevaucher et de me servir de ceci... » Il tira son sabre et embrassa la poignée.

« Je puis au moins vous assurer la nourriture », répondis-je.

Nous nous sommes mis en selle. Je sentais que la camaraderie de Sedenko me manquerait lorsque le temps serait venu de nous séparer, mais j'étais suffisamment égoïste pour lui permettre de rester jusqu'à ce moment.

Un peu plus tard, tandis que nous nous engagions sur la grand-route en direction de Nuremberg, il me donna d'autres détails sur Klosterheim. Il ressentait un profond dégoût pour

son précédent patron.

« Il m'a parlé des sorcières qu'il avait tuées – certaines encore des enfants. Ce devait être des chrétiennes, d'après leurs noms. Moi, je m'arrête lorsqu'il s'agit d'enfants. Qu'en dites-vous, capitaine von Bek ?

— J'ai beaucoup de sang sur les mains, lui confiai-je. Beaucoup trop pour pouvoir m'en affliger d'une manière excessive, jeune Moscovite.

— Mais c'était pendant la guerre, le sang répandu par la guerre.

— Oh, bien sûr, pendant la guerre. Ou, du moins, au nom de la guerre. À votre avis, Sedenko, combien d'enfants sont morts par ma faute ?

— Vous êtes un officier, un meneur d'hommes. Il y a toujours des victimes que l'on déplore.

— Je n'en ai aucun remords, répondis-je en soupirant. Mais si je devais regretter quelque chose, ce serait d'avoir un jour quitté ma ville de Bek. Il est beaucoup trop tard pour cela désormais. Voyez-vous, je n'ai pas toujours été soldat. Vous êtes issu d'une race de guerriers. La mienne est une race de clercs et de hobereaux. Nous n'avions pas une grande tradition d'exploits guerriers. » J'ai haussé les épaules. « Mes hommes ont tué des enfants de paysans, d'une manière ou d'une autre. Et j'étais à Magdebourg.

— Ah, dit Sedenko, Magdebourg. »

Il garda le silence, et j'ai jugé que c'était par une sorte de respect. Près d'une demi-heure plus tard, il m'interrogea :

« C'était un terrible carnage, Magdebourg, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est le mot.

— Aucun véritable soldat n'aurait souhaité s'y trouver.

— En effet », répondis-je.

Ce fut la dernière fois que nous parlâmes de Magdebourg.

Bientôt, nous avons commencé à remarquer les traces de grands mouvements de troupes sur la route, et nous avons poursuivi par des chemins à peu près parallèles à la voie principale, selon mes cartes – les plus précises que j'eus jamais l'occasion d'utiliser. Malgré cela, nous rencontrions parfois de petits groupes de soldats, et nous fûmes interpellés une ou deux fois. Comme c'était devenu mon habitude, je criais : « Émissaire ! » et il nous était permis de passer sans avoir à répondre à trop de questions.

Je me suis dit qu'il ne serait pas raisonnable de nous rendre directement à Nuremberg. La rumeur prétendait qu'une partie de la plus haute noblesse saxonne s'était réunie dans la ville, peut-être pour préparer la paix mais plus probablement pour envisager de nouvelles stratégies et de nouvelles alliances. Je n'avais guère envie de me faire entraîner dans cette affaire, et il m'aurait été difficile, en cas d'interrogatoire précis, de maintenir ma supercherie. À cette époque, on était suspect si l'on ne se déclarait pas d'un parti ou d'un maître. La cause importait peu, tant qu'on jurait d'y rester fidèle.

À environ cinq milles de Nuremberg, dans une clairière où nous avons installé notre petit campement, j'ai demandé à Sedenko s'il ne pensait pas que le moment était venu de nous séparer.

« Vous seriez bien reçu à Nuremberg, déclarai-je. Et je puis vous garantir que vous n'auriez pas à attendre longtemps avant de trouver à combattre. »

Il secoua la tête.

« Il sera toujours temps de m'en retourner, répliqua-t-il.

— Il y a devant nous des domaines où vous ne pourriez pas entrer.

— Au-delà d'Ammendorf, capitaine ?

— Je n'en suis pas certain. Je recevrai là-bas d'autres ordres.

— Eh bien, nous déciderons ce que je dois faire quand vous connaîtrez la nature de ces ordres. »

J'ai ri de bon cœur.

« Gregory Petrovitch, vous êtes aussi obstiné qu'un chien terrier.

— Nous autres Kazaks, sommes célèbres pour notre ténacité, capitaine. Nous sommes un peuple libre et nous tenons beaucoup à cette liberté.

— Et pourtant vous m'avez choisi comme maître ?

— On doit toujours servir quelque chose, déclara-t-il simplement. Ou quelqu'un. Vous ne croyez pas, capitaine ?

— Oh, je pense que vous avez raison », répondis-je.

Mais je me demandais quelle serait sa réaction s'il apprenait que je servais la cause de Satan.

Tout au fond de moi j'avais un autre motif. J'étais soutenu dans la poursuite de ma quête par l'idée que, tôt ou tard, je retrouverais dame Sabrina. Sorcière ou non, elle était la première femme à laquelle je portais le grand amour que j'avais toujours souhaité ressentir. C'était plus que suffisant. Si je m'attardais trop sur les implications de cette quête, j'y perdrais mon discernement. Que Lucifer discoure de la destinée de l'univers, du paradis et de l'enfer ; pour ma part, je préférais me contenter de penser en termes d'amour humain. Je ne le comprenais qu'imparfaitement, mais je le comprenais quand même mieux que tout le reste.

Le lendemain matin, nous sommes passés devant une longue potence à laquelle pendaient six cadavres. Les corps étaient vêtus d'habits noirs et le sang formait des croûtes sur les membres, prouvant que les hommes avaient subi des tortures et avaient eu les os rompus avant d'être pendus. J'aperçus un crucifix de bois au pied d'une victime. Impossible de dire à quel ordre avaient appartenu ces moines. Et je savais que cela importait peu. Cependant, il était certain qu'on leur avait dérobé tous les objets de valeur qu'ils avaient peut-être possédés. Pas étonnant que tant d'ordres monastiques fussent en train de renouveler leur vœu de pauvreté : il ne servait à rien d'amasser de la richesse quand on pouvait vous la ravir à la moindre occasion.

Un mille ou deux plus loin, nous sommes arrivés devant une abbaye sise au bord de la route. Certaines parties du bâtiment brûlaient encore et, pour une raison quelconque, on avait déposé les corps des moines et des nonnes sur les murs à intervalles réguliers, à la manière dont un fermier exposerait des cadavres de bêtes nuisibles pour dissuader les autres. Durant mes années de guerre, j'avais croisé plus d'un exemple de cet humour noir. Moi-même, je m'étais livré à des actes équivalents. C'était comme si l'on voulait défier sa propre conscience, provoquer l'œil de Dieu qui, on le sentait parfois, regardait toute cette horreur et en observait les participants.

S'il fallait en croire Lucifer, Dieu avait déjà posé son regard sur moi et m'avait jugé indigne du paradis.

Le lendemain, en consultant ma carte, je fus heureux de constater qu'Ammendorf n'était plus qu'à quelques heures de cheval.

Je n'avais aucune idée de la manière dont je trouverais le Grand Veneur, le seigneur de la chasse, mais je serais soulagé d'avoir accompli la première étape de la quête, quoi qu'il pût

advenir.

La route nous fit traverser une épaisse forêt dont le sol était couvert de pierres moussues et d'un enchevêtrement de tiges et de racines qui menaçaient les sabots de nos chevaux. Les odeurs de ce sous-bois, de la terre humide et des feuilles étaient si vives qu'elles s'emparaient parfois complètement de mes narines. Le chemin montait, et nous avons dû escalader une colline escarpée, toujours à travers bois. Nous avons atteint la crête, mais à cause du feuillage nous ne pouvions pas voir grand-chose de ce qui nous attendait. Nous sommes descendus de l'autre côté.

Sedenko s'était enflammé. À le voir, mon aventure lui apportait davantage qu'à moi-même. Il se forçait manifestement à ne plus me poser d'autres questions et j'encourageais sa discrétion puisque je ne pouvais rien lui répondre.

Quand j'ai estimé que nous nous trouvions à un mille environ d'Ammendorf, j'ai serré la bride à mon cheval et j'ai rappelé à mon compagnon :

« Sedenko, vous savez que vous ne pourrez sans doute pas me suivre au-delà d'Ammendorf ?

— Bien sûr, capitaine. » Il m'offrit un regard sincère. « C'est ce que vous m'aviez dit. »

Satisfait de sa réponse, j'ai continué de chevaucher sur l'étroit sentier qui sinuait maintenant pour suivre les contours naturels de la vallée.

Les arbres s'espacèrent, la vallée s'élargit, et nous atteignîmes enfin Ammendorf.

La ville s'étendait au pied d'un énorme escarpement gris, strié de mousse et de lierre. Elle était entièrement construite dans une vieille pierre sombre qui semblait se mêler à la roche de la butte elle-même.

Aucune fumée ne s'élevait des cheminées d'Ammendorf. Il n'y avait pas une bête dans les cours cernées de murs, pas un enfant pour jouer dans la rue ; aux portes et aux fenêtres d'Ammendorf, pas un habitant ne se montrait.

Sedenko fut le premier à faire halte. Il s'appuya sur le pommeau de sa selle en regardant d'un air surpris la ville étrange et noire devant nous.

« Mais c'est une ville morte, dit-il. Personne n'a vécu ici depuis au moins cent ans ! »

DE PRÈS, Ammendorf exhalait une odeur de pourriture et de décrépitude. Des tuiles étaient tombées des toits ; le chaume et les bardeaux s'effritaient par endroits ; seuls les murs de pierre tenaient bon, encore étaient-ils couverts de plantes humides et de moisissures.

J'avais l'impression que tout le village avait été subitement abandonné ; le reflet vert qu'imposait l'ombre de la butte escarpée, le goutte à goutte net et régulier de l'eau, la mollesse du sol qui s'écrasait sous nos pas quand nous fûmes descendus de cheval, tout cela contribuait à donner une impression de désolation.

Sedenko renifla l'air et porta la main à la poignée de son sabre.

« Cet endroit empeste le démon. »

Nous avons levé les yeux. J'ai cru remarquer d'autres pierres taillées au sommet de la côte, mais un entrelacs de lierre et d'aubépine obscurcissait toute la corniche.

Je me suis demandé si Lucifer n'avait pas perdu la mémoire pour m'envoyer dans une ville désertée depuis si longtemps. Il n'y avait personne ici pour me conduire à un grand veneur sans doute mort depuis bien des années.

Sedenko me dévisageait d'un air interrogateur. Il s'efforçait visiblement de ne pas dire ce qu'il pensait : que j'avais été mal renseigné, pour le moins.

La journée s'achevait. J'ai annoncé à mon compagnon :

« Je dois camper ici. Mais si vous désirez poursuivre votre voyage, je crois qu'il ne faut pas hésiter. »

Le Moscovite grogna et se palpa les joues en réfléchissant à ma proposition. Puis il releva les yeux vers moi et s'esclaffa.

« Ce pourrait être l'aventure que j'espérais, dit-il.

— Mais qui pourrait ne pas vous plaire.

— C'est un risque inscrit dans la nature même de l'aventure, n'est-ce pas ? »

Je lui ai assené une claque dans le dos.

« Ah, mon cher Kazak, vous êtes un compagnon selon mon cœur. J'aurais apprécié votre présence dans quelques-unes de mes batailles d'autrefois.

— Mais je la souhaite aussi dans certaines de vos batailles à venir, capitaine. »

Pour moi, l'avenir s'annonçait si mystérieux et surnaturel que je n'ai su lui répondre. Nous nous sommes mis à explorer les maisons une à une. Nous trouvions les dalles fissurées, soulevées par la force des plantes. De petits arbustes poussaient même dans certaines demeures. Tout était trempé. Les meubles pourrissaient par endroits ; les tissus tombaient en lambeaux dès qu'on les touchait.

« Même les rats sont partis. »

Sedenko remontait d'une cave avec une jarre de vin. Il brisa le sceau et renifla.

« Aigre. »

Il jeta la jarre dans un âtre vide.

« Eh bien, déclara-t-il, dans laquelle de ces confortables demeures allons-nous emménager ? »

Nous avons finalement choisi le bâtiment qui avait manifestement servi de salle publique dans la ville. Il était plus grand et plus aéré que les autres, et nous pouvions faire du feu dans l'âtre imposant.

Au crépuscule, nos chevaux installés dans un coin de la salle, le feu nous procurant assez de chaleur et de lumière, nous étions prêts à nous endormir.

Dehors, dans les rues désertes d'Ammendorf, il y avait peu d'animation. Quelques oiseaux chassaient les insectes et nous entendions parfois glapir un renard. Sedenko ne tarda pas à ronfler, mais il m'était plus difficile de m'abandonner au sommeil. Je continuais à réfléchir aux raisons que Lucifer avait eues de m'envoyer ici. Je songeais à Sabrina, désespérant de jamais la revoir. J'ai même envisagé de revenir en arrière et de proposer mes services au roi de Suède, dont l'armée déferlait maintenant à travers l'Allemagne. Puis le souvenir de Magdebourg me revint, ainsi que les menaces de Lucifer, ce qui m'arriverait si je cherchais à le trahir, et je me suis laissé gagner par le découragement. J'ai dû passer deux ou trois heures dans ce vain état d'esprit avant de m'endormir, et je fus aussitôt réveillé par ce qui s'annonçait comme un bruit de sabots.

Je fus aussitôt sur pied, avec une sorte de soulagement, et j'ai saisi mon fourreau en courant vers la fenêtre pour plonger le regard dans l'obscurité environnante. Une pluie légère s'était mise à tomber, des nuages cachaient la lune et les étoiles. J'ai cru voir passer entre les bâtiments la flamme d'une lanterne d'étrange couleur. Cette lueur se fit de plus en plus vive et se mit finalement à danser sur la moitié d'Ammendorf. Les bruits de sabots s'accroissaient aussi, ils me remplissaient les oreilles de leur vacarme... mais je ne voyais toujours pas de cavaliers. Sedenko se trouvait maintenant à côté de moi, le sabre à la main.

Il se frotta le visage.

« Au nom de Dieu, capitaine, qu'est-ce que c'est ? »

— Je n'en ai pas la moindre idée », répondis-je en secouant la tête.

Même la salle de réunion tremblait, et nos propres montures piaffaient, hennissaient, cherchaient à se libérer de leur licol.

« Une tempête, suggéra Sedenko. Une sorte de tempête, hein, capitaine ? »

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, répondis-je. Mais vous avez peut-être raison. »

Il était convaincu d'avoir tort. Chacun de ses gestes, le moindre mouvement de ses yeux trahissait la superstition.

« C'est Satan qui approche », murmura-t-il.

Je ne lui ai pas dit pourquoi son interprétation me paraissait peu vraisemblable.

Et brusquement, un cavalier apparut au coin d'une rue. À mesure qu'il avançait, les chiens qui entouraient sa monture – un tourbillon de férocité – se mirent à aboyer. Il y avait d'autres cavaliers derrière lui, mais celui de tête était un géant qui les écrasait tous. Il portait un monstrueux casque ailé autour de son visage barbu et ses yeux brillaient de cette même lueur bleu-vert qui inondait le village. Son torse énorme était protégé par une cotte de mailles à moitié recouverte par le manteau en peau d'ours noué autour de ses épaules. Il tenait à la main gauche un long javelot de chasse, comme on n'en utilisait plus depuis au moins une centaine d'années. Ses jambes étaient également gainées de métal, et ses pieds reposaient sur de lourds étriers. Il releva la tête et lança un rire en direction du ciel ; sa voix se mêla aux hurlements de ses chiens et l'on eût dit que tous aboyaient ensemble car ses compagnons, des ombres derrière lui, se mettaient l'un après l'autre à pousser le même cri terrifiant.

« Sainte Mère de Dieu, souffla Sedenko. Je combattrais tout homme loyalement, mais pas cela. Allons-nous-en, capitaine. C'est un avertissement. Ils veulent nous chasser d'ici. »

Je n'ai pas bronché.

« Ils pourraient nous donner la chasse, répondis-je, et cela les amuserait sans doute »

beaucoup, car ils nous poursuivraient comme du gibier, Sedenko. Ce sont bien des chasseurs, mais qui cherchent des proies humaines.

— Mais ils ne sont pas humains !

— Ils l'ont été, je crois. Mais désormais ils ne sont plus mortels. »

J'ai vu les visages blancs dans le sillage du cavalier barbu, les lèvres grimaçantes et les yeux brillants, quoique moins brillants que ceux de leur chef. Cependant, tous ces hommes étaient morts. Je commençais à reconnaître les morts. À reconnaître les damnés aussi.

« Sedenko, dis-je, si vous voulez me quitter, je crois qu'il faut le faire sur-le-champ.

— Je combattrai avec vous, capitaine, quelle que soit la nature de l'ennemi.

— Et si c'étaient vos ennemis, Sedenko, sans être les miens ? Partez. »

Il s'y refusa.

« Si ce sont vos amis, je reste. Des amis puissants, hein ? »

J'ai haussé les épaules car je n'avais pas la patience de poursuivre cette discussion. J'ai attaché la courroie de mon épée et me suis dirigé vers la porte qui s'ouvrit en grinçant.

Les chasseurs se regroupaient déjà sur la place dévastée d'Ammendorf. J'ai senti sur mon visage le souffle chaud de la meute, son odeur infecte. Les chiens aplatirent les oreilles et commencèrent à se coucher autour du cheval de leur maître.

Le chef des chasseurs me dévisagea de ses yeux terrifiants. Des visages blafards s'avancèrent dans la lumière lugubre. Des chevaux se mirent à piaffer sur le pavé envahi par les herbes.

« Vous êtes là pour moi ? » demandai-je.

Les lèvres s'entrouvrirent. Le géant parla d'une voix triste et profonde, beaucoup plus mélodieuse que je ne l'aurais cru.

« Vous êtes von Bek ?

— C'est moi.

— Vous êtes en présence du Grand Veneur.

— J'en suis honoré, dis-je en m'inclinant.

— Vous êtes un homme vivant ? demanda-t-il d'un air presque ébahi. Un simple mortel ?

— C'est exact », répondis-je.

Il dressa un sourcil broussailleux et tourna la tête pour regarder ses compagnons au visage blême, comme s'il partageait avec eux une bonne plaisanterie. Il poursuivit d'un ton presque amusé :

« Nous sommes morts depuis deux cent cinquante ans, peut-être plus. Morts ainsi que nous concevions autrefois la mort, ainsi que la conçoivent la plupart des êtres humains.

— Mais pas vraiment morts. »

Je m'exprimais en haut allemand, ce qui embarrassait un peu Sedenko. Mais c'était la langue dans laquelle on s'était adressé à moi, et j'estimais par conséquent plus politique de respecter ce choix.

« Notre maître ne nous laissera pas mourir dans ce sens-là, déclara le Grand Veneur d'Ammendorf. » Il me considérait visiblement comme un camarade en damnation. « Accepterez-vous d'être mon hôte, monsieur, et de m'accompagner à mon château qui se tient là-haut ? »

Il tendit le doigt vers la corniche.

« Je vous remercie, Grand Veneur. »

Son regard luisant se posa sur Sedenko.

« Et votre serviteur ? Voulez-vous l'amener ? »

Je me suis tourné vers Sedenko :

« Nous sommes invités à dîner, mon garçon. Je vous conseillerais plutôt de refuser l'invitation. » Sedenko acquiesça.

« Il m'attendra ici jusqu'au matin », annonçai-je.

Le Grand Veneur accepta.

« Il ne lui sera fait aucun mal. Voulez-vous avoir la bonté de monter en croupe derrière moi, monsieur ? »

Il libéra sa botte et m'offrit un étrier. Comprenant qu'il ne serait pas diplomatique ni opportun d'hésiter, je me suis avancé vers son cheval, j'ai mis le pied à l'étrier et me suis hissé sur le dos puant de sa grande monture ; je me suis fermement agrippé à la selle.

Sedenko me regardait, les yeux écarquillés, la bouche bée, sans comprendre ce qui se passait. Je lui ai souri en lui faisant un signe de la main.

« Je serai de retour demain matin, lui dis-je. En attendant, je puis vous assurer que vous dormirez en toute sécurité. »

Le Grand Veneur d'Ammendorf grogna un ordre à son cheval et la chasse au grand complet, hommes et chiens, fit demi-tour et quitta la place. Nous avons galopé à toute allure à travers les rues, puis sur un chemin envahi par les herbes qui escaladait la côte entre les arbustes au feuillage bas et les affleurements de roche moussue. Parvenu au sommet, je pus constater que mes yeux ne m'avaient pas trompé : il m'avait semblé du bourg apercevoir une bâtisse, et elle était bien là – un horrible vieux château, partiellement détruit, dont le donjon massif se découpait en noir sur le ciel pourtant bien sombre.

Aussitôt, nous descendîmes tous de cheval ; le Grand Veneur, qui me dépassait de plus d'une tête, passa sur mes épaules son bras glacé et me fit entrer sous le porche pour me conduire directement au donjon. Ici de même, des marches et des dalles étaient fissurées ou brisées. La grand-salle n'était éclairée que par un seul flambeau vacillant, fiché dans un support rouillé qui surplombait une longue table. Un chevreuil tournait sur une broche au-dessus du feu. Les chasseurs au visage blême s'avancèrent d'un pas agile vers l'âtre, pour se réchauffer, sans prêter la moindre attention à deux serviteurs tremblants, garçon et fille, qui ne faisaient évidemment pas partie du clan, ni même des morts vivants, mais qui pouvaient bien être aussi damnés que le reste d'entre nous.

Les yeux du Grand Veneur parurent s'apaiser quand il s'installa à l'extrémité de la table et me fit asseoir à sa droite. De sa main gantée de métal il me versa de l'eau-de-vie et m'invita à boire d'un trait « contre le mauvais temps » (qui était en fait relativement doux). Pour lui, le monde restait peut-être perpétuellement glacial.

« J'étais averti de votre venue, me dit-il. Le bruit court également, parmi nos semblables, que vous êtes chargé d'une mission qui pourrait tous nous racheter de nos péchés.

— Je ne sais pas, honorable Grand Veneur, répondis-je en soupirant. Notre maître croit davantage à mon talent que moi-même. Bien entendu je ferai de mon mieux, car en cas de réussite j'y gagnerai aussi mon salut.

— Absolument, acquiesça le Grand Veneur. Mais il vous faut savoir encore que tous parmi nous ne vous soutiennent pas dans votre quête. »

Je marquai ma surprise.

« Je ne vous suis pas, fis-je.

— Certains craignent que si notre maître parvient à s'entendre avec Dieu, leur damnation

devienne encore plus terrible, sans protecteur, sans autre moyen de préserver leur personnalité contre le néant.

— Le "néant" n'est pas un terme qui me soit très familier, honorable Grand Veneur.

— L'oubli, si vous préférez. Le vide, mon bon capitaine. Ce qui refuse de tolérer la plus infime trace d'identité.

— Je comprends à présent. Mais si Lucifer atteint son but, nous serons tous sauvés. »

Le Grand Veneur eut un sourire amer.

« Quelle logique vous donne un tel espoir, von Bek ? Si Dieu est miséricordieux, Il ne nous en offre guère la preuve. »

J'ai avalé mon eau-de-vie.

« Certains d'entre nous en sont arrivés à cette conclusion par une même réflexion sur la nature de Dieu, poursuivit le Grand Veneur. Je ne suis pas des leurs, bien entendu. Mais ils croient le Tout-Puissant implacable dans Sa vengeance. Et je pense qu'il en est parmi eux pour vouloir faire échec à votre mission.

— Elle est déjà bien assez difficile et obscure. »

Dans un cliquetis de vaisselle, le garçon posa devant moi un plat de venaison. La viande sentait bon.

« Vos nouvelles ne sont pas très encourageantes, dis-je.

— Mais bien intentionnées. »

Le Grand Veneur prit son assiette. Avec des manières issues d'une époque ancienne, il me tendit un petit récipient contenant du sel en poudre. J'en répandis un peu sur ma viande avant de le lui rendre.

Il saisit son morceau de venaison et mordit à pleines dents. J'ai remarqué que son haleine fumait au contact de la chaleur. J'ai suivi son exemple. La nourriture était bonne, et fort bien venue.

« Nous repartons en chasse cette nuit, déclara le Grand Veneur ; nous n'existons dans ce monde que tant qu'il nous est possible de fournir de nouvelles âmes à notre maître. Et nous n'avons rien pris depuis près d'un mois. »

J'ai décidé de ne pas lui demander plus de détails à ce sujet, et il parut apprécier cette délicatesse.

« J'ai reçu ordre de vous conduire dans la Mittelmarch », annonça-t-il.

Tandis qu'il parlait d'autres membres de la chasse apportaient leur assiette à table. Ils mangeaient en silence, sans paraître porter aucun intérêt à notre conversation. Ils avaient l'air un peu nerveux, peut-être parce qu'ils étaient contrariés de cette interruption dans leurs activités nocturnes.

« Je n'ai jamais entendu parler de la Mittelmarch, lui confiai-je franchement.

— Mais vous savez qu'il existe sur cette terre des domaines interdits à la plupart des mortels ?

— C'est ce qu'on m'a dit, oui.

— Ces régions sont connues de certains d'entre nous sous le nom de "Marches du Milieu".

— Parce qu'elles se trouvent à la frontière entre la Terre et l'enfer ? »

Il sourit et leva le bras pour s'essuyer la bouche aux mailles métalliques.

« Pas exactement. On pourrait dire qu'elles se tiennent entre l'espoir et la désolation. Je ne connais pas très bien leur nature. Mais je puis m'y déplacer librement. Nous vous y conduirons demain soir, vous et votre compagnon.

— Mon compagnon n'est pas de notre espèce, lui dis-je. Ce n'est qu'un soldat innocent. Je lui dirai de retourner dans un monde qu'il sera mieux à même de comprendre. »

Le Grand Veneur acquiesça.

« Seules les âmes damnées sont admises dans la Mittelmarch, précisa-t-il. Bien que tous ceux qui demeurent dans la Mittelmarch ne soient pas nécessairement damnés.

— Qui règne là-bas ? demandai-je.

— Quantité de princes. » Il haussa ses épaules massives. « Car la Mittelmarch, comme notre propre monde, comme l'enfer lui-même, présente de multiples aspects.

— Et le domaine où je dois me rendre demain ? Est-il indiqué sur mes cartes ?

— Certainement. Une fois dans la Mittelmarch, vous chercherez un ermite connu sous le nom de Philander Groot. Une fois, j'ai eu l'occasion de passer la journée avec lui.

— Et que devrai-je lui demander ? Où chercher le Graal ? »

Le Grand Veneur reposa son morceau de venaison et faillit s'esclaffer.

« Non. Vous lui raconterez votre histoire.

— Et lui, que fera-t-il ? »

Le Grand Veneur ouvrit une main gantée.

« Qui saurait dire ? Il n'est pas sujet de notre maître et refuse d'avoir le moindre échange avec moi. J'ai seulement entendu dire qu'il avait envie de discuter avec vous.

— Il a entendu parler de moi ?

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, il court des bruits sur votre quête.

— Mais comment ces nouvelles se répandent-elles aussi rapidement ?

— Mon ami – le Grand Veneur se fit presque paternel en posant une main sur mon bras –, ne comprenez-vous pas que vous avez des ennemis, en enfer comme dans les cieux ? Ce sont ceux-là qu'il vous faut craindre, bien plus que tout adversaire terrestre.

— Ne pouvez-vous point me donner des précisions sur l'identité de ces ennemis ?

— N'y comptez pas. Je me suis déjà montré trop bon pour quelqu'un dans ma position. On me craint dans la région d'Ammendorf, c'est un fait. Mais, comme tous les serviteurs de notre maître, je n'ai aucun pouvoir réel. Vos ennemis pourraient bien un jour devenir mes amis. »

Ses paroles m'affligèrent.

« Vous n'avez pas le courage de vous en tenir à vos décisions ? »

Le large visage du Grand Veneur s'assombrit un instant.

« J'ai eu ce courage autrefois, dit-il. Mais si j'avais eu le courage de mes choix durant ma vie mortelle, je ne serais pas aujourd'hui le serviteur de Lucifer. » Il se tut et me fixa de ses yeux qui, par instants, se remettaient à briller. « Et il doit en être de même pour vous, hein, von Bek ?

— Je pense que oui.

— Aussi petite soit-elle, vous avez au moins une chance de racheter votre âme, capitaine. Et... oh ! – sa voix se fit soudain aussi faible que sincère – que je vous envie cette chance !

— Mais si je réussis et que Dieu accorde à Lucifer ce qu'il désire, nous aurons tous une nouvelle chance, déclarai-je assez innocemment.

— Et c'est bien là ce que craignent nombre d'entre nous », répondit le Grand Veneur.

SEDENKO m'affirma qu'il avait bien dormi durant toute la nuit. De fait, quand j'étais revenu, à l'aube, il ronflait comme s'il était encore gamin sous la tente de sa mère.

Comme nous prenions le petit déjeuner, il me pressa de questions sur ma rencontre avec le « diable ».

« Ce n'était pas le diable, Sedenko. Seulement une créature à son service.

— Alors, vous ne lui avez pas vendu votre âme.

— Non. Il se contente de m'aider, c'est tout. Je connais maintenant la prochaine étape de mon voyage. »

Sedenko était stupéfait.

« Vous devez posséder un pouvoir immense pour commander quelqu'un comme ce Grand Veneur ! »

J'ai haussé les épaules.

« Je n'ai d'autre pouvoir que celui que vous voyez. C'est le même que le vôtre : j'ai l'esprit vif et je sais manier promptement une lame.

— Dans ce cas, pourquoi se fait-il devoir de vous aider ?

— Nous avons certains intérêts communs. »

Sedenko me regarda avec une sorte d'inquiétude.

« Et vous devez retourner à Nuremberg, lui dis-je. Ou n'importe où vous voudrez. Vous ne pourrez pas me suivre là où je me rendrai cette nuit.

— Où cela ?

— Dans une région inconnue. »

Cela commençait à l'intéresser.

« Vous allez voyager par mer ? Jusqu'au Nouveau Monde ? Jusqu'en Afrique ?

— Non.

— Je vous servirai loyalement si vous me permettez de vous accompagner...

— Je n'en doute pas une seconde. Mais il ne vous est pas permis de me suivre plus loin. »

Il entreprit de discuter, mais j'ai rejeté toutes ses propositions jusqu'au moment où, de guerre lasse, je l'ai prié de partir et de me laisser dormir. Il a refusé.

« Je monterai la garde », dit-il.

J'ai accepté son offre et j'ai enfin pu m'endormir jusqu'à la fin de l'après-midi. À mon réveil, j'ai senti une odeur de cuisine. Sedenko avait déniché une marmite et l'avait accrochée au-dessus du feu pour y faire cuire une sorte de civet.

« Un lapin, annonça-t-il.

— Sedenko, il faut vous en aller. Vous ne pouvez pas me suivre. C'est physiquement impossible. »

Il fronça les sourcils.

« Comme vous le savez, je possède un bon cheval. Autant que je sache, je ne suis pas sujet au mal de mer. Je suis en parfaite santé. »

Je me suis tu à nouveau. Seuls les damnés pouvaient voyager dans la Mittelmarch. Même s'il me suivait, il ne pourrait pénétrer dans ce domaine. J'ai décidé de ne plus gaspiller d'énergie en vaines parloles, je me suis contenté de conseiller au jeune Kazak de retourner à Nuremberg pour y trouver un bon capitaine, ou encore, s'il estimait l'idée meilleure, de se

retirer tout à fait du conflit et de rentrer chez lui, où il serait à même de déployer son énergie contre les princes polonais, si tel était son désir.

Il s'entêta et prit un air maussade. J'ai haussé les épaules.

« Le Grand Veneur vient me chercher ce soir, dis-je, et je dois me préparer au voyage. Le civet est excellent. Merci. »

Je me suis levé pour aller m'occuper de mon cheval. Assis près du feu, les jambes croisées, Sedenko me regardait. Il bougea à peine pendant que je revêtais ma cuirasse, serrant bien le plastron métallique, ajustant mes jambières. Je jugeais bon de pénétrer dans le royaume de la Mittelmarch en mettant le plus d'atouts possibles de mon côté.

La nuit tomba. Sedenko continuait de m'observer sans dire mot. Pour ma part, je me refusais même à le regarder. J'ai donné à manger à mon cheval. J'ai graissé les cuirs. Puis j'ai fourbi mes pistolets, vérifié les platines et astiqué mon poignard et mon épée. Enfin, je me suis mis à frotter soigneusement mon casque tout en sifflotant. Sedenko me fixait toujours.

Vers minuit, je commençais à me sentir un peu nerveux mais je refusais de dévoiler cet état d'esprit à mon compagnon silencieux. Par la fenêtre je regardais Ammendorf qui, cette nuit-là, était faiblement éclairée par la lune.

À l'instant où je me retournei, j'entendis résonner une corne puissante. On aurait dit le jugement dernier. C'était un son glacial et triste – une seule note prolongée. Puis le silence revint.

Peu après, un bruit de sabots fit trembler le bâtiment. La lueur bleu-vert se mit à danser sur les maisons environnantes. J'entendis les aboiements des chiens.

Prenant mon cheval par les rênes, je l'ai conduit dehors et lui ai fait descendre les marches qui menaient à la grand-place. J'aurais bien voulu dire adieu à Sedenko, mais je savais qu'il fallait à tout prix le décourager de me suivre.

La chasse déferla sur la place. Je vis les chiens aux gueules rouges, aux langues pendantes. On aurait dit que la lumière hideuse avait pour seule source les yeux du Grand Veneur. Ses hommes hurlèrent à l'unisson avec la meute, puis ils se turent brusquement et demeurèrent immobiles comme des statues sur leurs chevaux pétrifiés. Seul bougea le Grand Veneur, qui tourna vers moi sa tête surmontée de plumes.

« Je vois que vous êtes prêt, mortel.

— Je suis prêt, monseigneur.

— Alors, venez. Jusqu'à la Mittelmarch. »

J'ai enfourché mon cheval. Le Grand Veneur fit un signe et la chasse se remit en mouvement. Je chevauchais à côté du géant, et ma monture renâclait par peur des chiens. Nous ne sommes pas revenus vers le château mais avons pris directement à travers bois dès la sortie d'Ammendorf. Le corps monstrueux et glacé du Grand Veneur absorbait-il ma propre chaleur ? je me suis mis à frissonner au bout d'une demi-heure. Nous avons contourné un lac et j'eus l'impression qu'une couche de glace brillante le recouvrait, chose impossible à cette époque de l'année. Nous avons chevauché jusqu'au moment d'apercevoir devant nous les lumières d'une ville. Quelques milles avant la cité, en arrivant sur une colline, le Grand Veneur tira sur ses rênes et me souhaita bonne chance dans ma quête. J'étais déconcerté.

« Mais comment trouverai-je la Mittelmarch ?

— Je vous ai conduit dans les Marches du Milieu, répondit le Grand Veneur. »

J'ai remarqué quelques flocons de neige qui tombaient sur ma manche.

« Il n'y a pas eu de transition, ai-je déclaré. En tout cas, aucune impression de changement.

— En faudrait-il pour des gens comme nous ? Il suffit de suivre certaines pistes.

— Vous n'auriez pas pu m'indiquer ces pistes ?

— Il faut la manière de regarder, affirma le Grand Veneur. Ne craignez rien. Vous n'êtes pas pris au piège.

— Il neige encore bien tard, dans la Mittelmarch, fis-je remarquer. »

La neige avait en effet couvert la contrée. Elle s'amassait par endroits en une couche épaisse, alourdissait les branches des arbres. Mon haleine formait un petit nuage blanc.

Le Grand Veneur secoua la tête.

« Pas plus tard que dans votre monde, capitaine.

— Dans ce cas, je ne comprends plus, lui dis-je.

— Ici, les saisons sont inversées, voilà tout. C'est le seul signe qui vous permettra de savoir si vous avez quitté la Mittelmarch. »

Ses hommes le regardaient d'un air inquiet. Ils n'aspiraient qu'à continuer leur chasse. Toute la terreur qu'ils devaient inspirer à leurs victimes n'égalait pas leur propre crainte – car ils savaient avec certitude ce que serait leur destin s'ils ne parvenaient pas à satisfaire Lucifer.

La main droite, étrangement amicale, se posa de nouveau sur mon bras.

« Cherchez Philander Groot. Tous mes vœux vous accompagnent. Et agissez avec autant de circonspection dans ce royaume que dans le vôtre, capitaine. J'espère que vous trouverez le remède à la douleur du monde. »

Il porta la corne à ses lèvres et entonna encore la même unique longue note. Des arbres secouèrent la neige de leurs branches. Les chiens redressèrent la tête pour aboyer. J'ai cru entendre des animaux s'enfuir dans la forêt, derrière moi.

Le Grand Veneur émit un rire plus hideux encore que la plainte de sa corne.

« Adieu, von Bek. Si vous le pouvez, découvrez pour nous tous s'il existe quelque chose du nom de "liberté". »

La terre trembla sous les pas de la chasse qui s'éloignait, et tout redevint brusquement silencieux. Je me retrouvais seul. J'ai passé le manteau sur mes épaules et j'ai poussé mon cheval en direction de la ville qui s'étendait un peu plus bas, en le guidant prudemment à travers la neige.

Le ciel palpita au-dessus de nous, et la lumière apparut, celle d'abord d'une grande lune jaune, puis celle des étoiles. Les constellations me semblèrent étranges, mais je n'étais pas astronome et j'aurais été bien incapable de dire en quoi elles différaient le cas échéant. Au loin se découpaient de grands pics déchiquetés. Dans une certaine mesure, ce pays paraissait plus grand, plus « monumental » que celui que je venais de quitter. Il avait l'air plus sauvage et plus mystérieux, mais je lui trouvais une atmosphère, sinon de paix, du moins familière, et cette simple sensation me réconfortait. J'avais presque l'impression de revenir à Bek. Comme si j'étais retourné dans le passé.

Il me fallait agir avec prudence dans les Marches, je le savais, et je risquais même de plus grands dangers que dans mon propre monde. Néanmoins, c'est avec l'esprit léger que j'ai poursuivi ma route et, quand j'entendis le bruit d'un cavalier derrière moi, je fus aussitôt sur mes gardes, mais sans inquiétude inutile.

Tournant la tête, j'ai crié « holà ! » pour avertir le cavalier qu'il y avait quelqu'un devant lui.

Sans réponse, j'ai tiré lentement mon épée, puis j'ai arrêté mon cheval avant de me retourner pour faire face au nouvel arrivant.

Il avait lui-même ralenti ; il fit halte. Je ne le voyais qu'indistinctement dans la lumière de la lune, à l'arrêt sur le chemin près d'un gros rocher couvert de neige.

« Qui êtes-vous, monsieur ? » demandai-je.

Toujours pas de réponse.

« Je vous préviens que je suis armé », repris-je.

Un mouvement de la silhouette, un léger raclement des sabots du cheval, rien de plus. J'ai fait approcher ma monture au pas. C'est alors que le cavalier a décidé de se montrer.

Il s'est avancé dans la clarté lunaire. Il avait en même temps un air de méfiance et d'excuse. Il fit un salut de sa main gantée puis haussa les épaules.

« Je suis habitué à la neige, maître. Vous pensiez que c'est cela qui m'affligerait ?

— Oh, Sedenko, fis-je, envahi d'un unique et profond sentiment de tristesse.

— Maître ?

— Sedenko, mon ami... »

J'ai chevauché jusqu'à lui et je l'ai serré dans mes bras. Il attendait ma colère et fut surpris de mon geste. Mais il m'étreignit avec la même vigueur.

Il ignorait ce que je venais d'apprendre : il ne lui avait été permis de me suivre dans la Mittelmarch que pour une seule raison : le pauvre Sedenko était déjà damné.

À cet instant, j'ai pesté contre un Dieu qui pouvait condamner à l'enfer pareille âme innocente. Qu'avait donc commis Sedenko qui ne fût point dicté par son éducation ni sa religion, laquelle l'encourageait à tuer au nom du Christ ? Dieu était-Il devenu sénile, avait-Il perdu la mémoire, ne se souvenait-Il plus pourquoi Il avait mis l'Homme sur Terre ? Dieu irascible, Dieu capricieux. Il maintenait Son emprise sur nous, mais rien ne pouvait plus Le satisfaire. Où se trouvait alors son Fils, qu'il avait envoyé pour nous sauver ? Plutôt que mystérieux, les desseins de Dieu n'étaient-ils pas inacceptables ? parce qu'ils étaient malicieux ? Étions-nous tous par principe damnés, qui que nous fussions, quelle que fût notre conduite ? La vie n'avait-elle aucun sens ? Et ma quête, avait-elle une raison d'être ? Toutes ces questions se bousculaient dans mon esprit tandis que je regardais le jeune Kazak en me demandant quel crime il avait pu commettre, assez épouvantable pour le conduire aux enfers. Lucifer, me disais-je, est sans doute un maître plus logique et plus intelligent que le Seigneur Lui-même.

« Eh bien, capitaine, interrogea Sedenko en souriant, ai-je fait la preuve de ma loyauté ? Puis-je vous tenir compagnie pour une autre étape de votre voyage ?

— Oh, assurément, Sedenko. Si cela ne tient qu'à moi, vous pourrez m'accompagner jusqu'à mon ultime destination. »

Voilà bien une autre âme que je souhaitais voir épargnée par la reconnaissance de Lucifer, si ma quête était couronnée de succès.

Sedenko se mit à siffloter un air vif et entraînant de son pays. Tout en se tenant à sa selle, il se laissa glisser de côté et ramassa de sa main libre un peu de neige qu'il lança en l'air en poussant des cris de joie.

« Tel paysage me convient davantage, capitaine. Je suis né dans les champs de neige, vous savez. Je suis un enfant de l'hiver ! »

Il cessa de siffler pour chanter dans sa langue. Il avait l'air d'un enfant heureux. J'ai fait de mon mieux pour sourire de ses drôleries, mais j'avais le cœur lourd.

Au matin, nous fûmes en vue d'un bourg qui ressemblait un peu à celui que nous avions quitté. Au sommet d'une butte escarpée se dressait un château, mais cette fois en excellent état. Et le village était loin d'être désert. La fumée s'élevait des cheminées et nous entendions

des voix, claires et distinctes dans l'air froid. Nous sommes descendus à travers les arbres couverts de neige et nous avons chevauché dans les rues de la ville, jusqu'à la grand-place où se tenait un marché.

J'ai mis pied à terre devant un éventaire qui proposait des tranches de viande cuite et des poissons en saumure ; j'ai demandé à la femme rougeaude qui tenait boutique le nom de cette ville.

Je ne fus pas trop surpris par sa réponse.

« Eh bien, maître, vous êtes à Ammendorf. »

Sedenko avait entendu nos paroles.

« Ammendorf ? Y aurait-il deux localités du même nom, si proches l'une de l'autre ?

— Il n'y a qu'une seule Ammendorf, répliqua fièrement la femme. Il n'existe pas deux villes comme celle-ci. »

J'ai regardé les grands pics montagneux, au-delà du bourg et de la forêt. Je n'avais encore jamais vu ces montagnes. Elles paraissaient plus hautes que les Alpes. On aurait dit qu'elles s'élançaient jusqu'au paradis.

« Avez-vous un prêtre ? demandai-je.

— Le père Christoffel ? Vous le trouverez à l'église. » Elle désigna l'autre côté du village.
« Au bout de la petite allée, après le puits. »

Tirant mon cheval par la bride, suivi d'un Sedenko incrédule qui marmonnait, j'ai pris la direction indiquée. Si quelqu'un connaissait l'ermite Philander Groot, ce serait certainement le prêtre. J'ai trouvé l'allée. Des charrettes avaient laissé leurs traces dans la neige entre deux grandes haies.

Sedenko s'était remis à chanter derrière moi. Je pense qu'il se félicitait d'avoir pu suivre ma piste. Et j'avais bien du mal à supporter le son de sa voix, si douce et si gaie.

Au sortir d'un tournant apparut l'église de pierre, avec sa flèche et son cimetière. Ayant attaché mon cheval à la clôture qui entourait le cimetière, j'ai poussé le portillon en priant Sedenko de rester surveiller nos montures.

Les portes de l'église se sont ouvertes sans heurt et je me suis trouvé dans un édifice sans prétention, manifestement catholique mais qui n'empestait pas l'encens ni le culte de la Vierge. Le prêtre se tenait devant son autel où il disposait divers objets.

« Père Christoffel ? »

Il était gras et portait les traces d'une ancienne maladie. Il avait la bouche sensuelle, comme celle d'une prostituée de luxe lascive, mais son regard était franc. Voilà un homme qui devait commettre à loisir les péchés de la chair, mais rarement ceux de l'esprit.

« Je suis le capitaine Ulrich von Bek, annonçai-je en ôtant mon casque et mes gants. Je suis chargé d'une mission qui demeurera secrète mais qui comporte certains aspects religieux. »

Il me regarda d'un air dur, inclinant de côté sa petite tête grassouillette.

« Oui ?

— Je cherche un homme qui habiterait dans la région, selon mes informations.

— Hum ?

— Un ermite. Peut-être le connaissez-vous ?

— Son nom, capitaine ?

— Philander Groot.

— Groot ? Oui ?

— Je désirerais lui parler. J'espérais que vous sauriez où il réside.

— Groot se dissimule à lui-même et à Dieu, déclara le prêtre. Il se cache également de nous.

— Mais vous savez où il habite ? »

Le prêtre leva un sourcil broussailleux.

« Ça se pourrait. Pourquoi un soldat voudrait-il le rencontrer ?

— Je cherche quelque chose.

— Une chose qu'il possède ?

— Probablement pas.

— D'intérêt militaire ?

— Non, mon père.

— Sa philosophie vous attire ?

— Je ne la connais pas très bien. Je n'ai pas un grand penchant pour la philosophie.

— Alors, que cherchez-vous à obtenir de Groot ?

— Je crois avoir une histoire à lui raconter. On m'a laissé entendre qu'il aimerait la connaître.

— Qui vous a parlé de Groot ? »

Ce n'était pas un homme à qui je voulais mentir.

« Le Grand Veneur.

— Notre grand veneur ? fit le prêtre d'un air surpris. » Puis son visage s'assombrit. » Oh, non. Bien sûr. L'autre.

— Je crains que oui, répondis-je.

— Êtes-vous aussi un serviteur de Lucifer ? Malgré tous ses défauts, Groot est inflexible. Il refusera de s'entretenir avec un serviteur du démon.

— Disons alors que je suis au service du monde entier, répliquai-je au prêtre. Ma quête, certains l'ont insinué, concerne le Graal. »

Le prêtre laissa paraître son étonnement. Ses lèvres articulèrent silencieusement les deux derniers mots. Ses yeux clairs et intelligents plongèrent dans les miens.

« Seriez-vous donc sans péché ? »

J'ai secoué la tête.

« Bien peu de péchés me sont inconnus. J'ai tué, volé, violé des femmes.

— Soldat comme les autres.

— Exactement.

— Vous n'avez donc aucun espoir de jamais découvrir le Graal.

— Tous les espoirs. »

Le prêtre se frotta la barbe. Pensif, il me jetait parfois un coup d'œil et réfléchissait à l'échange que nous venions d'avoir. Puis il secoua la tête et me tourna le dos pour s'occuper à nouveau des objets du culte posés sur l'autel.

Je l'entendis murmurer : « Soldat comme les autres. » Il paraissait même amusé, bien qu'il n'exprimât aucune moquerie. Finalement, il se retourna vers moi.

« Si vous possédiez le Graal, qu'en espéreriez-vous ?

— Un remède à la souffrance du monde, répondis-je.

— Vous vous préoccupez tellement du monde ?

— Je me préoccupe de moi-même, mon père. »

Ce qui le fit sourire.

« La peur est une maladie que bien peu d'entre nous savent combattre.

— C'est aussi une drogue à laquelle s'adonnent beaucoup.

— Le monde est dans un triste état, monsieur le guerrier.

— C'est vrai.

— Et tout homme qui continue d'espérer qu'on peut encore y remédier a droit à ma bienveillance, et même à ma bénédiction. Pourtant, Philander Groot...

— Vous le jugez mauvais ?

— Je dirais qu'il n'y a pas une once de méchanceté en Philander Groot. Et c'est la raison pour laquelle je suis tant fâché contre lui. Il refuse d'accepter Dieu.

— Serait-il athée ?

— Pire que ça. Il croit. Mais il refuse d'accepter son Créateur. »

Je trouvais cette description plutôt sympathique.

« Le paradis lui sera donc fermé, poursuivit le prêtre, et les enfers l'engloutiront injustement. Il me désespère. C'est un fou.

— Mais à ce que vous dites, un fou bien honnête.

— Je ne connais personne de plus honnête que Philander Groot, capitaine von Bek. Beaucoup de gens cherchent à le rencontrer, car on prétend qu'il possède des pouvoirs magiques. Il vit sous la protection d'un royaume montagnard, lui-même protégé par des forces puissantes. Pour atteindre ce royaume, vous devrez faire route vers ces pics lointains et découvrir la passe de l'Ermite, qui mène à la vallée où réside Groot.

— C'est lui qui a donné son nom à cette passe ?

— Pas du tout. Les ermites l'ont toujours fréquentée. » Je sentis une note sardonique dans la remarque du prêtre. « Mais Groot n'est pas un ermite ordinaire. On prétend qu'il a passé son enfance comme apprenti d'un spéculateur. Peut-être ignore-t-on ce métier dans votre pays. Les spéculateurs ont pour activité permanente de chercher des signes annonçant la venue de l'antéchrist et l'Armageddon. Activité parfois lucrative, surtout durant les époques troublées. Mais, à ce qu'il m'a dit, Groot s'est lassé du futur et s'est mis à étudier le passé quelque temps. Aujourd'hui, toujours à ses dires, il ne s'intéresse plus qu'à un éternel présent.

— Si seulement je pouvais rejeter le futur comme le passé, commentai-je avec envie.

— Oh, et nous pourrions ainsi rejeter la conscience comme la conséquence, hein ? répliqua le prêtre. Mon ami Groot et moi-même avons déjà discuté de ce sujet, et je ne veux pas vous ennuyer en revenant dessus. Si vous le rencontrez, il vous expliquera sa position bien mieux que moi. »

J'ai sorti le coffret de mon sac et j'en ai tiré plusieurs cartes.

« La passe de l'Ermite est-elle indiquée là-dessus ? »

Après bien des consultations et des manipulations je parvins à trouver la bonne carte – elle indiquait les deux Ammendorf – et je l'ai déployée devant le prêtre. De son doigt boudiné, il me désigna une route qui s'enfonçait dans les hautes montagnes que j'avais déjà aperçues.

« Prenez au nord-ouest, dit-il, et que Dieu vous accompagne, ou celui qui règne dans la Mittelmarch. »

J'ai quitté l'église pour rejoindre Sedenko.

« Nous ferons des provisions ici, lui annonçai-je, et nous reprendrons la route cet après-midi.

— Quand nous avons traversé la ville, j'ai vu une auberge qui m'a paru convenable, dit-il.

— Nous y déjeunerons avant de partir. »

Ma rencontre avec le père Christoffel m'avait à la fois réjoui et troublé. J'aurais voulu

quitter Ammendorf au plus vite et poursuivre mon voyage.

« Votre confession a-t-elle été entendue, capitaine ? » demanda innocemment le jeune Kazak quand je me mis en selle.

J'ai haussé les épaules. Sedenko poursuivit :

« Je devrais peut-être demander la bénédiction du prêtre, moi aussi. Après tout, il y a longtemps... »

Sachant ce que je savais, je commençais à m'énerver. À cet instant, je l'ai presque détesté pour son ignorance de l'injuste destin qui l'attendait.

« Ce prêtre-là, c'est presque un agnostique, affirmai-je. Incapable de soulager sa propre conscience, encore moins la vôtre ou la mienne. Venez, Sedenko, il faut nous mettre en route. »

Après une pause, je me suis dit qu'il serait aussi bien de lui donner quelques précisions sur ma quête.

« Je ne cherche rien de moins que le Saint-Graal, lui ai-je dit.

— Qu'est-ce que c'est, capitaine ? »

Il me suivait en sifflotant, et son haleine formait de petits nuages dans l'air frais.

Je lui ai fourni autant d'explications que possible. Il m'écoutait d'une oreille distraite, comme si je lui racontais quelque fable sans rapport avec notre voyage. Et son insouciance ne fit que m'attrister davantage.

QUAND nous sortîmes d'Ammendorf, ma rancœur s'accrut contre cette divinité qui reléguait si facilement aux enfers un homme comme Sedenko. N'y avait-il donc aucune équité en ce monde, aucun espoir d'instaurer la justice, aucun être à qui faire appel ? Pourquoi devrais-je alors me préoccuper de la rédemption, dans un monde pareil ? Et à quoi échapperais-je, en échappant à l'enfer ?

Au début, Sedenko avait tenté d'interrompre ma morosité, mais il n'avait pratiquement rien dit depuis un moment, acceptant de bon cœur mon silence et respectant la mauvaise volonté que je mettais à répondre à ses questions bien ordinaires. Il faisait plus froid à mesure que la nuit approchait, mais je ne prenais aucune disposition pour établir un campement. J'étais fatigué. La nourriture et le bon vin d'Ammendorf m'aidaient à supporter le temps et le manque de sommeil, et je jugeais Sedenko suffisamment jeune pour se passer d'une autre nuit de repos. Seule me préoccupait la condition physique des chevaux, mais ils semblaient encore assez frais car nous ne les avons pas poussés durement. Je ne voulais que du mouvement.

Nous avons traversé des collines rocheuses et des landes enneigées, des bois et des rivières, poursuivant toujours d'un bon pas notre route vers les hautes montagnes, vers la passe de l'Ermite.

Quand la nuit tomba, j'ai mis pied à terre et j'ai continué en tirant mon cheval par la bride. Sedenko, sans poser aucune question, suivit mon exemple.

Il y avait déjà des années que j'avais perdu la foi en Dieu, sinon en ma capacité de survie dans un monde en guerre, mais je conservais bien évidemment, tout au fond de moi, le sentiment que l'on obtenait en Dieu son salut. Et maintenant, alors que j'entreprenais une quête du Saint-Graal – ou d'une chose qu'on identifiait ainsi –, non seulement je m'interrogeais sur l'existence du salut, mais je me demandais même si le salut de Dieu valait la peine qu'on s'efforçât de le gagner. Une fois de plus, je me représentais la lutte entre Dieu et Lucifer comme une simple querelle entre minables roitelets pour savoir qui détiendrait la souveraineté d'un infime territoire sans importance. Le sort des habitants de ce territoire ne semblait guère les concerner ; et même les récompenses accordées à ces habitants pour leur loyauté me paraissaient bien minces. Pour ma part, j'estimais avoir mérité le sort qu'on voudrait me faire, si cruel fût-il, car j'avais employé mon intelligence à me duper moi-même. On ne pouvait en dire autant de Sedenko, qui n'était qu'un enfant de l'époque et des circonstances. J'avais reçu la preuve concrète de l'existence de Dieu et du diable, et jamais ma foi en eux n'avait été si faible.

Mon manteau n'arrêtait pas la morsure de la nuit glaciale. J'entendais le claquement de mes dents se répercuter sous mon crâne. Mon cœur se pétrifiait. Même Sedenko tremblait, lui pourtant habitué à un froid autrement plus rigoureux.

Nous escaladions les contreforts de la montagne. Les cimes étaient maintenant assez hautes pour occulter la moitié du ciel, et la couche de neige s'épaississait toujours plus, jusqu'à menacer même de couler dans nos bottes. À l'approche de l'aube, j'ai commencé à me rendre compte qu'il nous fallait absolument de la chaleur et de la nourriture si nous ne voulions pas périr, ce qui nous entraînerait directement aux enfers. Cette idée me rappela les raisons pour lesquelles j'avais accepté le marché de Lucifer.

Bien qu'il fût difficile de percer l'obscurité, j'ai choisi un emplacement protégé par la

roche, où la neige n'était pas trop épaisse ; j'ai demandé à Sedenko de préparer du feu.

Rouge et froide, l'aube apparut tandis qu'il ramassait le bois. Il se trouvait dans un bosquet proche, un peu plus bas, et je l'observais ; il se penchait, se redressait, secouait la neige des branches qu'il trouvait ; pour je ne sais quelle raison, cela me rappela la parabole d'Abraham et de son fils. Pourquoi servir un Dieu qui exigeait pareille loyauté démente ? qui exigeait que l'on renie cette humanité même qu'il nous avait, paraît-il, insufflée ?

J'ai regardé Sedenko préparer le feu et sortir des vivres de nos sacs à provisions. Ma seule compagnie semblait le réjouir. Il était excité, il espérait de grandes et palpitantes aventures. S'il venait à mourir demain, il regarderait probablement l'enfer même avec émerveillement, et le trouverait digne d'intérêt.

L'idée me vint alors que Lucifer m'avait peut-être menti et qu'il avait menti à tous ceux qui le servaient. Il était possible qu'aucun de nous ne fût damné, peut-être étions-nous capables de soustraire nos destinées à son influence comme il avait tenté d'arracher sa propre destinée à l'emprise de Dieu. Pourquoi nous fallait-il subir la volonté de ces entités ?

Et la réponse m'apparut, celle qui résultait inévitablement de ce genre de raisonnement : parce qu'elles pouvaient nous détruire à leur gré.

J'en arrivais presque à comprendre ceux contre qui le Grand Veneur m'avait mis en garde ; ceux qui pensaient que j'aidais Lucifer à trahir ses propres créatures. Ils voyaient en Lucifer au moins l'image d'une rébellion contre un Dieu injuste. Un pacte entre lui et Dieu les laisserait sans protection, sacrifiés parce que l'Ange déchu aurait jugé bon de changer d'avis.

Mais Dieu permettrait-il au diable de se repentir ? Même le démon n'en savait rien. Et si je découvrais le remède à la douleur du monde, peut-être n'agirait-il pas. Et si le Graal, une fois porté aux lèvres de l'humanité, se révélait contenir un poison mortel ? Après tout, le seul remède à la souffrance était peut-être l'oubli dernier dans la mort, sans enfer ni paradis.

Sedenko se réchauffait les mains près du feu ; il leva la tête en m'entendant soupirer profondément.

« Qu'est-ce que le prêtre vous a raconté, maître ? Vous êtes bien triste depuis votre entrevue. »

J'ai secoué la tête. Bien entendu, ce n'était pas le prêtre qui m'avait troublé. Et je ne pouvais pas révéler à Sedenko que je le savais voué à l'enfer, que le Dieu qu'il se félicitait de servir l'avait déjà renié, sans même lui donner le moindre signe de Son désaveu.

« Il vous a refusé le pardon ? insista Sedenko.

— Mon humeur ne doit rien à cette rencontre dans l'église, répondis-je. Le prêtre m'a donné des informations. Il m'a seulement appris où trouver certain ermite.

— Et vous ne savez toujours pas le but de votre voyage ?

— Je crois très bien le savoir. Préparez donc notre petit déjeuner, jeune Kazak. Et si possible, chantez-nous une de vos chansons bien entraînante. »

Je me suis endormi avant même qu'il n'ait commencé à cuisiner ; je ne me suis réveillé que vers midi. Une soupe mijotait sur le foyer soigneusement préparé. Sedenko avait profité de l'occasion pour se reposer, enroulé dans ses couvertures non loin de moi. J'ai avalé la soupe et j'ai nettoyé la casserole avant de le réveiller.

De ma vie, je n'avais encore jamais vu montagnes si hautes que celles-là. Elles étaient escarpées, déchiquetées, et la neige qui avait gelé les faisait scintiller comme du cristal sous le lourd soleil de l'hiver. Tout était blancheur : la pureté du *Fimbulwinter*, de la fin du monde. Quelques torrents continuaient de dévaler à travers la neige, ce qui prouvait qu'elle n'était pas

si froide qu'elle en avait l'air. Mon organisme devait s'être habitué à la chaleur du printemps et il lui fallait un délai pour s'adapter. Sedenko paraissait bien plus à l'aise que moi parmi ces éléments.

« L'homme peut comprendre la neige », dit-il.

Il m'expliqua que, dans sa langue, il existait un nombre considérable de mots pour désigner les différentes sortes de neige.

— La neige tue, ajouta-t-il en sanglant nos affaires sur le dos des montures, mais on apprend aussi comment l'empêcher de vous tuer. Ou du moins comment accroître vos chances. Ce n'est pas le cas avec les hommes, capitaine. »

J'ai souri de ce brin de philosophie.

« Exact.

— Les hommes vous disent que faire pour qu'ils ne vous tuent pas. Vous vous exécutez. Et ils vous tuent quand même, pas vrai ?

— Oh, c'est bien vrai, Sedenko. »

Je me suis consolé en songeant que cet innocent serait au moins de bonne compagnie en enfer, s'il nous était permis de demeurer ensemble. Et je n'ai pas ajouté que ce qu'il observait chez l'homme, je le remarquais encore plus nettement chez Dieu et son Ange déchu. Il n'aurait pas voulu me croire. Je ne voulais pas me croire moi-même.

J'appréciais maintenant l'odeur de la neige et je me suis mis à ressentir cette étrange allégresse qui nous gagne lorsque nous avons perdu tout espoir, sinon celui d'une ou deux heures à vivre encore. À un moment, j'ai fait courir un risque insensé à mon cheval en le laissant galoper sur une brève distance, faisant gicler la neige tout autour de moi. Sedenko se mit à crier de joie, emballa son poney, se balança de droite et de gauche sur la bête avec une agilité prodigieuse ; il parut soudain bondir d'un seul mouvement sur sa selle et se tint en équilibre debout comme un acrobate, les bras écartés.

Il avait proclamé le Kazak meilleur cavalier du monde, et je dois dire que je ne pouvais pas le nier, si ses compatriotes montaient aussi bien que lui. J'étais gagné par son exubérance. Je me suis efforcé de repousser de mon esprit toute pensée du Bien et du Mal, de la guerre au paradis, et j'ai fait de mon mieux pour goûter de nouveau le paysage tandis que Sedenko se calmait peu à peu, comme un jeune chien satisfait ; finalement, il revint se placer à côté de moi, tout essoufflé, la mine réjouie.

Ce soir-là, Sedenko prépara de nouveau le feu pendant que j'examinais la carte. Nous étions maintenant en altitude, et les montagnes semblaient nous écraser. La plaine s'étendait loin derrière nous, cachée par les contreforts. La passe de l'Ermite n'était plus qu'à cinq milles au nord-ouest. Si nous ne rencontrions pas d'obstacles, nous allions y parvenir vers le milieu de la matinée.

Je me demandais comment cette passe serait défendue et quel péril nous guetterait à partir de là. Mais je n'en ai rien dit à Sedenko.

Nous avons atteint la première chaîne de montagnes peu avant midi, et nous avons aussitôt découvert l'entrée de la passe. Nous avons noué des morceaux de tissu autour des sabots de nos chevaux. Des plaques de glace parsemaient le sol rocailleux, et il valait mieux mettre pied à terre et guider les bêtes autant que possible. Les cimes étaient désormais invisibles. Nous avons l'impression d'avancer vers un immense mur de cristal scintillant, bleu pâle et blanc, parfois gris, là où la roche était dénudée. Je m'émerveillais toujours de la hauteur et de la forme de ces montagnes ; elles ne ressemblaient à rien de ce que j'avais jamais vu.

La passe se présentait comme une sombre déchirure dans le flanc d'un escarpement. C'est seulement en nous approchant que nous avons constaté qu'elle s'enfonçait entre les montagnes, dessinant un coude serré qui empêchait de voir au loin à l'intérieur. La couche de neige était plus mince, celle de glace plus épaisse. Il nous faudrait avancer avec la plus grande prudence.

Sans hésitation, nous avons pénétré dans la passe. Le soleil hivernal disparut et la température chuta immédiatement ; nous nous sommes enveloppés un peu plus chaudement dans nos manteaux. Le bruit de nos pas résonnait dans cette gorge profonde et nous entendions le ruissellement de l'eau sur un des flancs, le goutte à goutte de la glace à demi fondue, les craquements et les mouvements de la neige instable. Lors même de notre passage, un peu de neige se détacha de la roche en surplomb et s'abattit sur nos têtes et nos épaules.

Sedenko leva les yeux vers la fissure de lumière, très loin au-dessus de nous.

« C'est presque une grotte, dit-il avec une sorte de respect. Un tunnel énorme et monstrueux, capitaine. Est-ce qu'il va nous conduire en enfer ?

— J'espère sincèrement que non », répondis-je.

Je voyais mieux que lui les implications de ses propres paroles.

Nous parlions à voix basse, comme si nous savions qu'un bruit trop sonore délogerait la roche, la glace et la neige, qui nous enseveliraient en quelques secondes. Après avoir passé le coude, nous nous sommes enfoncés dans une obscurité plus profonde. Le bruit le plus ténu prenait de l'importance, car il pouvait annoncer un éboulement. Je me suis rendu compte que je retenais ma respiration et que les battements de mon cœur résonnaient dans mes oreilles.

Peu à peu le défilé s'élargit, et la fissure au-dessus de nous admit davantage de lumière. La neige était plus épaisse et plus molle mais le sol moins glacé là où les rayons du soleil étaient parvenus à s'infiltrer ; nous pouvions enfin nous détendre et nous comporter plus normalement. Après quelques autres coudes, la passe s'élargit de nouveau pour se changer presque en une étroite vallée. Des buissons et des arbustes y poussaient, et j'apercevais même parfois une tache de verdure. Les bruits de la glace et de la neige s'atténuèrent et cessèrent de nous inquiéter. Au bout d'une heure environ dans la passe, nous nous sentions plus à l'aise et nous décidâmes de faire halte pour manger du pain et du hareng vinaigré que nous avions achetés à Ammendorf.

Nous étions en train d'ôter la neige d'un rocher plat quand j'entendis un froissement, suivi de ce que je reconnus sans erreur possible pour une exclamation humaine. Je me suis figé, l'oreille dressée, mais ce fut tout. J'ai quand même tiré mes pistolets de leurs étuis et je les ai gardés posés auprès de moi sur la roche pendant mon repas.

Sedenko n'avait rien entendu mais il me voyait alarmé ; il me dévisageait et tendait l'oreille tout en mangeant.

Un nouveau bruit. Sur notre droite, des pierres et de la neige glissèrent vers nous. J'ai posé mon pain pour saisir mes deux pistolets, que j'ai brandis dans la direction d'où venait le mouvement.

« Prenez garde ! criai-je. Et montrez-vous, que nous puissions discuter. »

Une fille d'une quinzaine d'années sortit lentement de derrière un rocher ; frissonnante, le visage mince, couverte de haillons. Elle écarquillait les yeux de peur, de faim et de curiosité.

Je n'ai pas baissé mes armes. Dans mon métier, j'avais appris à me méfier des enfants. J'ai même relevé fermement le canon d'un pistolet vers son visage.

« Il y en a d'autres avec toi ? »

Elle fit non de la tête.

« Ton village est dans les environs ? »

Elle secoua de nouveau la tête.

« Mais alors, au nom de Dieu et de sainte Sophie, qu'est-ce que tu fais ici ? » demanda brusquement Sedenko en remettant son sabre au fourreau.

Il se dirigea vers la fille. Je le trouvais imprudent, mais je n'ai pas réagi. Il s'est avancé vers elle et l'a regardée droit dans les yeux, prenant son visage entre ses grosses mains.

« Tu es plutôt jolie. Qu'est-ce qui t'est arrivé, petite ? Ta famille s'est fait attaquer par des brigands ? Tu es la seule survivante ? Tu es perdue ? »

Une soudaine pensée. Il recula d'un pas.

« À moins que tu ne sois une sorcière ? Une envoûteuse ? »

Il releva les yeux vers les rochers lointains ; puis regarda derrière lui. Il me parla par-dessus son épaule.

« Qu'en dites-vous, capitaine ? Elle nous jouerait un tour ?

— Sans hésitation, répondis-je. Mais j'y ai pensé dès qu'elle est apparue. »

Un autre pas en arrière. Puis un autre ; il présentait maintenant le dos au pistolet que je tenais dans la main gauche. Il dévisageait la fille d'un air sévère. Il s'adressa à moi d'une voix très basse.

« Alors, c'est une sorcière ?

— Plus probablement une malheureuse, abandonnée dans ces montagnes. Ni plus ni moins. »

Elle tendit la main derrière elle.

« Mon maître...

— Vous voyez ! s'exclama Sedenko d'une voix triomphante. Elle sert un magicien.

— Qui est ton maître, jeune fille ? questionnai-je.

— Un saint homme, Excellence. »

Elle fit une sorte de révérence.

« Un mage ! me souffla vivement Sedenko.

— C'est l'un des ermites qui habitent dans cette passe, c'est bien cela ? demandai-je.

— C'est cela, Votre Honneur.

— Elle n'est que l'assistante d'un ermite, assurai-je à Sedenko. Vous avez certainement déjà vu des enfants tenir ce rôle ? »

Sedenko se frotta la jointure du pouce sur la lèvre inférieure. Il regardait la fille de travers. Mais mon raisonnement l'avait presque convaincu.

« Et où se trouve ton maître ? lui demandai-je.

— Là-haut, monsieur. Il se meurt. Nous n'avons plus rien à manger. Il est souffrant depuis très, très longtemps. Depuis avant la neige. »

Elle indiqua du doigt la direction.

J'apercevais maintenant l'ombre d'une caverne dans la roche. Il y avait d'autres grottes ici et là, raison manifeste pour laquelle les ermites prisait cette passe. Tout en leur procurant le genre de confort dont ils appréciaient les agréments, ces cavernes étaient assez proches du défilé pour qu'on pût solliciter des voyageurs des vivres, de l'argent, voire une aide quelconque. J'ai continué d'interroger la fille :

« Depuis quand vis-tu avec ton ermite ? »

J'ai décidé de rengainer mes pistolets. Pour moi, il était clair qu'elle ne mentait pas. Mais à

présent, Sedenko n'en était plus si certain.

« Depuis toute petite, monsieur. Il est venu me chercher quand mon frère, ma mère et mon père se sont fait tuer. Par les aigles, monsieur.

— Bien, dis-je. Conduis-nous à ton ermite mourant. »

Sedenko eut une idée :

« Est-ce qu'il pourrait s'agir de votre Groot, capitaine ?

— Je ne pense pas. Mais il le connaît peut-être. La plupart de ces ermites se considèrent comme des rivaux, si j'en crois mon expérience. »

À la suite de la fille, nous avons escaladé les rochers enneigés jusqu'à l'entrée de la grotte. Une odeur épouvantable en émanait, mais je connaissais bien la puanteur qui entourait ces saintes créatures ; je l'ai bravée aussitôt, une main sur la bouche. La fille a désigné un recoin de la grotte. Quelque chose y remuait. Sedenko resta au-dehors en grommelant. Je n'ai fait aucun effort pour l'inciter à me suivre.

Un visage décharné se redressa légèrement, des yeux sombres plongèrent dans les miens. L'odeur et l'aspect de l'ermite étaient écoeurants, mais pire le sourire dont il me gratifiait. Il rayonnait d'une piété démente. Ce sourire se donnait comme exemple, il accusait et pardonnait tout à la fois. J'avais déjà rencontré cette expression. Plus d'une fois, j'avais tué ceux qui l'arboraient. J'avais un jour affirmé que pareil sourire sur des lèvres en méritait un second sur la gorge.

« Bien le bonjour, saint ermite, lui dis-je. Votre servante nous a prévenus que vous étiez souffrant.

— Elle exagère, monsieur. Ce ne sont qu'une ou deux blessures. Mais que sont-elles comparées aux plaies de notre Christ bien-aimé, que nous souhaitons tous suivre et imiter ? À plusieurs titres, ces plaies me rapprochent du paradis.

— Ah, et elles ont déjà une odeur de sainteté, n'est-ce pas ? répondis-je. Je m'appelle Ulrich von Bek, et je suis en quête du Saint-Graal. »

Je savais que cela produirait de l'effet. Il retomba en arrière, presque fâché de mes paroles.

« Le Graal ? Le Graal ? Ah, monsieur, mais le Graal me guérirait !

— Ainsi que tous les malades et les mourants, ajoutai-je. Cependant, je ne l'ai pas encore trouvé.

— Et votre quête doit-elle aboutir bientôt ?

— Je l'ignore, dis-je en me rapprochant. Je vais vous donner quelque chose à manger. »

J'ai appelé mon compagnon :

« Sedenko ! À manger pour ces gens ! »

Tout en rechignant, Sedenko redescendit le flanc de la passe.

« Je suis honoré de la compagnie d'un homme aussi pur, dit l'ermite.

— Mais vous-même êtes aussi pur, lui répliquai-je.

— Non, monsieur, vous êtes beaucoup plus saint que moi. C'est une évidence. Comme vous avez dû souffrir pour atteindre un tel état de grâce !

— Oh, non, vénérable ermite, je suis certain que vos souffrances dépassent cent fois les miennes.

— Je ne saurais le croire. Mais regardez ! »

Il me tendit un bras. Quelque chose bougeait dans ce bras, mais ce n'était pas un muscle ni un os. J'ai regardé attentivement.

« Que dois-je y voir ? demandai-je.

— Mes amis, seigneur chevalier. Les créatures que j'aime plus que moi-même. »

Je me rendis compte que la plus forte odeur provenait du bras qu'il me présentait. Et à mesure que mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, j'ai découvert que le membre grouillait de vers. Ils se nourrissaient de lui. Et il leur souriait comme il m'avait souri. Il éprouvait sans doute plus d'affection pour eux que pour l'espèce humaine. Après tout, ces vers l'aidaient activement dans son martyre.

Je suis homme habitué à dissimuler mon dégoût, mais il me fallut faire un effort considérable pour ne pas abandonner ce fou sur-le-champ.

« Une souffrance aussi fervente est admirable », lui dis-je.

Je me suis redressé en regardant vers l'entrée de la caverne ; j'aspirais à retrouver l'air pur et la neige.

« Vous êtes trop bon, seigneur chevalier. »

Il poussa un soupir et retomba dans sa crasse.

J'étais écœuré à l'idée de mettre à manger dans la bouche de ce vieux débris pour qu'il nourrisse ses asticots, mais la fille, qui n'y était pour rien, méritait qu'on lui vînt en aide. Sedenko réapparut et je me suis avancé vers lui, j'ai pris le pain et l'ai tendu à la fille. Elle arracha aussitôt le plus gros morceau pour l'apporter à son maître. Elle brisa le pain en petits morceaux qu'elle plaça entre les lèvres de l'ermite ; il mâchonnait avec une avidité contenue ; la salive coulait sur son menton crasseux et dans sa barbe.

Je suis sorti pendant un instant, j'avais du mal à réprimer ma nausée.

« Cette fille perd son temps ici, murmura Sedenko. La vieille bête sera morte dans quelques jours au plus tard. »

Je partageais cet avis.

« Quand il aura fini de manger, je lui demanderai s'il connaît Groot, et nous repartirons.

— Ce genre de saints hommes, on en trouve dans presque toutes les régions de mon pays, déclara Sedenko. Ils croient que la souffrance de la chair et la crasse les rapprocheront de Dieu. Mais qu'est-ce que Dieu pourrait attendre d'eux ?

— Peut-être désire-t-Il que nous suivions tous l'exemple de cet ermite ? Dieu se réjouit peut-être de voir Ses créatures renier toutes les vertus insufflées – ils en ont la foi – par Ses soins ?

— Hérésie, capitaine, grommela Sedenko. Ou presque. »

Il n'avait pas aimé le ton de ma voix, qui traduisait évidemment davantage qu'un peu d'ironie. J'étais d'humeur lugubre et amère. Je suis retourné dans la grotte.

« Dites-moi, vénérable ermite, auriez-vous entendu parler d'une autre personne de vos mœurs, un certain Philander Groot ?

— Groot, oui, bien sûr. Il demeure dans la vallée du Nuage-d'Or, de l'autre côté de ces montagnes. Mais ce n'est pas un saint homme, qu'il le prétende ou non. J'ai même entendu dire qu'il reniait Dieu. Il ne mortifie point sa chair. On dit qu'il se baigne souvent, au moins dix fois par an. Ses vêtements... – Le misérable se mit à tousser. – Allons, il suffit de dire qu'il n'est pas de notre confession ; mais je suis sûr, ajouta l'ermite avec un certain effort, qu'il a ses raisons de choisir son chemin, et ce n'est pas à nous de dire qui est dans l'erreur, qui est dans la vérité. »

À nouveau ce sourire de profonde et présomptueuse ferveur.

« Je devine qu'il n'a pas d'asticots, déclarai-je.

— Pas un seul. Autant que je sache, seigneur chevalier. Mais je ne voudrais pas le

condamner à la légère. Je ne connais Philander Groot que par ouï-dire. Autrefois, beaucoup d'autres ermites vivaient dans ces grottes. Je suis le dernier. Ils me parlaient de Groot.

— Merci, lui dis-je avec toute la courtoisie que je pouvais encore rassembler. » Puis mon regard s'est porté de l'ermite à la fille. « Et qu'advient-il de votre protégée quand vous monterez enfin au paradis, vénérable ermite ? »

Il la regarda en souriant.

« Elle sera récompensée.

— Vous croyez qu'elle survivra jusqu'au printemps ? »

L'ermite fronça les sourcils.

« Probablement non, si je ne survis pas. Elle ira peut-être en paradis avec moi. Après tout, elle est encore vierge.

— Sa virginité lui fera un passeport suffisant ?

— Sa virginité, mais aussi le fait qu'elle m'a servi fidèlement durant toutes ces années. Je lui ai appris tout ce que je sais. En venant à moi, elle était ignorante. Mais je lui ai parlé du paradis et du péché. Je lui ai parlé de la chute de Lucifer et de la manière dont nos parents ont été chassés de l'éden. Je lui ai enseigné les Dix Commandements. Je lui ai parlé du Christ, de sa naissance, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection ; je lui ai parlé du jugement dernier. Vous reconnaîtrez que, pour une femme, elle a bénéficié d'une grande faveur.

— En effet, dis-je, c'est une jeune personne singulièrement privilégiée. Que lui laisserez-vous encore ?

— Je n'ai rien d'autre que ce que vous voyez, répondit-il fièrement.

— Vous ne lui léguerez pas vos asticots ? »

Maintenant, pour la première fois, il saisissait mon ironie. Il fronça les sourcils, ne sachant que répartir. Je commençais à m'impatienter.

« Eh bien, vénérable ermite, quelle est votre réponse ?

— Vous vous moquez de moi, dit-il. Je ne peux pas croire...

— Je pense qu'il est temps pour vous d'obtenir votre récompense, annonçai-je en tirant mon épée. Il n'est pas juste que vous attendiez plus longtemps. »

La fille poussa un cri. Devinant mon intention, elle se précipita. Je l'ai repoussée de ma main libre en appelant Sedenko. Je me suis approché de l'ermite.

Sedenko me rejoignit en souriant. Visiblement, il approuvait ma décision. Il saisit la fille dans ses bras et la sortit de la caverne tandis que je levai mon arme.

« Va-t-en avec mon ami, petite. Tu n'as pas besoin d'assister à ça.

— Tuez-moi aussi, implora-t-elle.

— Ce serait inconvenant, dis-je. Si tu devais mourir aussi, ce serait une offrande superfétatoire. Trop à contempler à la fois, je le crains, pour Dieu Lui-même. Mais si tu veux sacrifier quelque chose, que ce ne soit pas ton âme. Je suis sûr que Sedenko, ici présent, imaginera quelque solution plus agréable. »

Elle s'était mise à sangloter quand je me suis retourné pour me pencher sur le saint homme. Il ne laissait apparaître aucune frayeur.

« Faites ce que vous avez à faire, mon frère, dit-il. C'est la volonté de Dieu.

— Comment ? m'exclamai-je. Ni vous et moi n'allons endosser aucune responsabilité pour votre assassinat ?

— C'est l'œuvre de Dieu, répéta-t-il. »

J'ai souri.

« Mon maître est Lucifer. » J'ai posé la pointe de ma lame sur son cœur et j'ai appuyé lentement. « Et je crois qu'il est aussi le vôtre. »

L'ermite mourut en poussant à peine un gémissement. Je suis sorti de la grotte. Sedenko emmenait déjà la fille au bas de la pente rocheuse. Il lui souriait et lui parlait dans sa langue.

Cette nuit-là, pendant que je m'efforçais de dormir, Sedenko prit du plaisir avec la fille. À un moment, elle se mit à crier, puis elle se calma. Au matin elle était partie.

« Je crois qu'elle va essayer de gagner Ammendorf », dit mon compagnon.

Je n'étais pas d'humeur à bavarder.

Nous avons poursuivi notre chemin à travers les montagnes durant les jours qui suivirent ; Sedenko ressassait toutes ses chansons ; quant à moi, je réfléchissais aux mystères d'une existence qui me paraissait de plus en plus arbitraire.

J'AVAIS pris coutume de tirer une sorte de gaieté de l'ironie de ma position, des contradictions, des paradoxes de ma mission. Cela m'amenait à m'interroger sur les crimes les plus horribles que je commettrais peut-être au nom de la quête du Graal. Serais-je assez fort pour les perpétrer ? Quelle forme d'autodiscipline devait-on s'imposer pour se forcer au vice à l'encontre de sa propre nature ? Mes méditations se faisaient de plus en plus complexes et irréelles, mais peut-être servaient-elles à m'épargner de trop songer aux rigueurs du quotidien.

Nous avons passé une semaine éprouvante au cœur des montagnes. Nous avons subi des éboulements, quelques assauts maladroits des brigands locaux, nous avons échappé de justesse à deux ou trois avalanches dans les plus hauts cols, sans parler, bien entendu, des désagréments provoqués par le climat. L'entrain de Sedenko n'avait pas décliné le moins du monde et ma propre morosité commençait à se dissiper quand nous arrê tâmes nos montures sur un éperon rocheux qui dominait ce que nous estimions notre destination.

On ne voyait qu'une brume luisante et dorée qui couvrait la large cuvette d'une vallée, fermée par des pentes très escarpées aux sommets couverts de neige.

« C'est là qu'habite Philander Groot, capitaine, déclara Sedenko en s'appuyant sur le pommeau de sa selle, mais comment faire pour l'y rejoindre ?

— Continuons à chercher jusqu'à trouver le passage. Il doit sûrement exister, si Groot a pu entrer et sortir de la vallée. »

Nous avons commencé la descente en suivant un étroit sentier. Il nous restait environ quatre heures avant le crépuscule, et nous serions ensuite obligés de camper. Ces montagnes étaient trop dangereuses pour qu'on les affronte de nuit.

La première manifestation des gardiens de la vallée, ce fut un sifflement dans les airs. En levant les yeux vers l'azur lumineux, nous en avons distingué deux, nettement découpés. Leurs intentions étaient évidentes : nous tuer.

Je n'avais encore jamais vu d'aigles aussi gigantesques et resplendissants. Aussi gros que des petits poneys et les ailes à peu près deux fois plus longues chacune. Leur plumage était à dominante blanche, écarlate et dorée, avec un peu de bleu vif autour de la tête. Leur bec, luisant comme l'acier, n'avait d'égal que leurs serres largement ouvertes. Ils criaient leurs desseins en plongeant vers nous, anticipant la célébration de leur triomphe.

Nos chevaux se mirent à reculer en hennissant. J'ai saisi un pistolet, je l'ai armé, j'ai visé, j'ai tiré. La balle a touché le premier aigle à l'épaule et il a viré silencieusement ; du sang coulait de sa blessure. Le sabre de Sedenko frappa le second et obligea l'animal à retenir son attaque en volant au-dessus du Kazak ; il brassait l'air et provoquait un souffle violent, comme pour menacer de nous précipiter dans la vallée. J'ai saisi mon second pistolet et tiré une nouvelle fois. Le coup était meilleur, en pleine tête. Poussant une terrible plainte, l'aigle tenta de reprendre de l'altitude, n'y parvint pas et piqua lourdement dans l'abîme. J'ai regardé son corps plonger dans la brume avant de disparaître. Son compagnon tournoya tout autour pendant un moment avant de reporter son attention sur nous et d'attaquer de nouveau avec force cris perçants, l'œil furieux. Je n'avais pas eu le temps de recharger. Nous n'avions plus que nos épées pour nous défendre. La bête plongea, lança les serres en avant, et s'il n'avait pas vivement baissé la tête, le jeune Kazak aurait été emporté. Mais son sabre trancha quelques

pennes de l'oiseau géant. Sedenko saisit les plumes qui retombaient et les brandit en souriant, comme un trophée.

L'aigle s'en prit alors à moi. Ses serres auraient pu m'empaler aussi facilement qu'une lance. Mon cheval regimbait, cherchait à fuir, il accaparait une partie de mon attention, mais je continuais de frapper l'oiseau de mon épée, faisant jaillir du sang, mais sans l'atteindre sévèrement.

L'aigle volait de manière désordonnée à cause de sa blessure à l'épaule et de la perte de ses pennes. Sedenko lui assena un autre coup qui lui arracha presque complètement une serre, et l'épuisement gagnait l'oiseau sans pour autant lui faire abandonner le combat.

À chaque nouvel assaut, il se faisait repousser avec une ou deux légères blessures de plus.

Et c'est ainsi que nous l'avons vaincu. Lentement mais sûrement, nous avons taillé en pièces la grande créature, jusqu'à ce que son abdomen et ses pattes, sa tête et son cou ne fussent plus qu'une masse sanguinolente de plumes ébouriffées.

À son dernier assaut, Sedenko bondit sur sa selle et, dressé sur la pointe des pieds, il frappa l'articulation d'une aile. L'aigle tomba de côté, chercha désespérément à retrouver son équilibre puis s'écroula dans la neige qui fut aussitôt jonchée de taches de sang et de plumes blanches, écarlates et dorées. L'animal cria sa colère contre les blessures que nous lui avons infligées, et nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le cœur de le regarder mourir ni le courage de descendre la pente pour mettre un terme à son agonie. Nous l'avons observé en silence pendant quelques minutes, avant de rengainer nos armes et de nous remettre en selle. Ni l'un ni l'autre, nous ne pensions avoir obtenu là une victoire honorable.

Le sentier s'enfonça lentement dans la brume lumineuse et dorée, et bientôt notre vision se réduisit à quelques pieds. À nouveau, nous descendîmes de cheval pour avancer avec la plus grande prudence, jusqu'à la tombée de la nuit ; il nous fallut trouver alors un bout de terrain relativement plat pour attacher nos chevaux et camper jusqu'au lendemain matin.

Avant de s'endormir Sedenko demanda :

« Ces oiseaux, c'étaient des créatures surnaturelles, hein, capitaine ?

— En tout cas, Sedenko, répondis-je, je n'ai jamais entendu parler de créatures naturelles de cette espèce.

— C'étaient des serviteurs du mage que nous cherchons, dit-il. Ça veut dire que nous l'avons offensé en tuant les aigles...

— Nous ignorons s'il s'agissait de ses serviteurs et s'il sera fâché que nous ayons protégé nos vies en les abattant.

— Ce mage me fait peur, capitaine, déclara naïvement Sedenko. Car il est bien connu que le sorcier le plus puissant, c'est celui qui commande aux forces de l'air. Et ces aigles ne pouvaient être que des esprits aériens.

— Ils étaient énormes, soit, et dangereux. Mais pour autant que nous sachions, ils nous considéraient simplement comme des proies. De la pitance pour leurs jeunes. Il doit y avoir peu de voyageurs dans cette région, surtout pendant les mois d'hiver. Et peu de gros gibier, je pense. Inutile de faire des suppositions sur des choses pour lesquelles il n'existe pas de preuves, Sedenko. Vous allez perdre votre temps. Surtout quand il s'agit de la Mittelmarch. »

Sedenko prit ma réponse pour une prière de se taire. Il garda les lèvres closes, mais il était évident qu'il n'avait pas cessé de méditer sur les aigles.

Nous avons repris notre chemin dans la matinée et nous avons observé que l'air se réchauffait progressivement, tandis que la brume dorée s'atténuait ; nous avons fini par

déboucher sur un large chemin de montagne qui descendait en sinuant vers une vallée d'une étonnante beauté, sans aucune trace de neige. On s'y serait cru au début de l'été. Nous avons admiré les moissons dans les champs, nous avons vu des villages d'un bel agencement et, vers l'est, une ville importante bâtie sur les deux rives d'un large et riant cours d'eau. Comment croire que ce paysage était entouré de monts escarpés recouverts de neige ?

« Nous sommes passés du printemps à l'hiver en une seule foulée, déclara Sedenko d'un air pensif, et nous voici en été. Est-ce que nous dormons comme le vieil homme de la légende, capitaine, des mois entiers ? Serions-nous ensorcelés sans le savoir ? Ou bien cette vallée entière est-elle un sortilège ?

— S'il s'agit d'un sortilège, il est d'un genre tout à fait plaisant », répondis-je à mon ami.

J'ai ôté mon manteau et l'ai roulé derrière moi.

« Pas étonnant qu'ils fassent garder leur vallée par des aigles géants ! » Sedenko regardait en bas. Il apercevait des troupeaux de moutons et de vaches ; un pays de cocagne. « On aimerait s'y installer, pas vrai, capitaine ? De cette vallée, il serait possible de remonter dans la neige à loisir et d'opérer des raids... »

Il s'arrêta pour contempler sa vision personnelle du paradis.

« Et pour voler quoi, ces raids, lui demandai-je d'un ton joyeux, puisque nous aurions déjà tout ce qu'il nous faut ?

— Eh bien... – il haussa les épaules – ... c'est le lot d'un homme que d'opérer des raids. De faire quelque chose, quoi. »

J'ai levé les yeux. La brume dorée s'étendait d'un bout à l'autre de la vallée qui lui devait son nom. Je ne parvenais pas à comprendre l'origine de pareil phénomène, mais je le tenais pour naturel. Pour une raison quelconque, la neige et le froid n'atteignaient pas cette vallée. J'avais déjà entendu dire que certaines régions bien protégées subissaient moins les saisons que le reste du monde, mais je n'avais encore jamais rien vu de tel.

Nous avons lentement repris notre descente, et il nous a fallu plus d'une heure avant d'atteindre le fond de la vallée. Nous avons alors aperçu, sur le chemin, une grande porte fortifiée impossible à franchir. Devant la porte se tenait une sentinelle montée sur un immense destrier ; le soldat portait une armure passée d'usage depuis deux ou trois siècles, avec plastron, cimier, panache, acier poli et cuir huilé, en dominantes de blanc, d'or et d'écarlate, et son emblème était un aigle semblable à ceux que nous venions de combattre.

Sa voix jaillit de son heaume fermé :

« Halte, étrangers ! »

Nous avons tiré sur nos rênes. Sedenko avait repris un air méfiant et je savais qu'il se demandait si ce cavalier n'était pas, lui aussi, d'origine surnaturelle.

« Je suis Ulrich von Bek, déclarai-je. Je suis en quête du Graal et je cherche un sage qui réside dans cette vallée. »

Le gardien parut amusé par mes paroles.

« Vous avez bien besoin d'un sage, étranger. Car il faut être fou pour chercher le Graal.

— Vous savez ce qu'est le Graal ? demanda Sedenko, soudainement curieux.

— Qui l'ignore donc ? Nous connaissons beaucoup de choses, dans la vallée du Nuage-d'Or, car ceux qui rêvent de l'éden partent en quête de notre domaine. Nous sommes habitués aux légendes, étranger, puisque nous sommes nous-mêmes une légende.

— Une légende qui s'enracine dans la réalité, dis-je. Ce pourrait être le cas du Graal.

— L'un ne prouve pas l'autre. » Le gardien bougea sur sa selle. « C'est bien vous qui avez

tué nos aigles, n'est-ce pas ?

— Ils nous ont attaqués ! objecta Sedenko, maintenant sur la défensive. Nous avons dû protéger nos vies...

— Ce n'est pas un crime de tuer un aigle, affirma le gardien d'une voix calme. Nous autres, dans la vallée du Nuage-d'Or, nous n'imposons pas nos lois aux étrangers. Nous leur demandons seulement de ne pas amener chez nous leur propre conception de la justice. Mais dès que vous aurez passé cette porte, il vous faudra vous plier à nos lois jusqu'à votre départ.

— Nous acceptons, naturellement, répondis-je.

— Nos lois sont simples : *Ne vole pas*, que ce soit une idée abstraite ou la vie d'autrui. *Vérifie chaque chose. Paye le juste prix*. Et souvenez-vous : mentir, c'est voler la liberté d'action d'une autre âme, du moins une partie de sa liberté d'action. Chez nous, voleur et menteur sont assimilés.

— Vos lois me paraissent excellentes, commentai-je. En vérité, je les trouve idéales.

— Et simples, ajouta Sedenko avec enthousiasme.

— Simples, oui, répondit le garde, mais elles demandent parfois une interprétation complexe.

— Et quel est le châtiment si l'on enfreint vos lois ? demanda Sedenko.

— Chez nous, il n'y a que deux châtiments : le bannissement et la mort. Pour certains, c'est la même chose.

— Nous nous souviendrons de vos paroles, affirmai-je. Nous cherchons Philander Groot, l'ermite. Savez-vous où le trouver ?

— Je l'ignore. Seule la reine pourrait vous le dire.

— C'est elle qui règne sur le pays ? interrogea Sedenko.

— C'est elle qui l'incarne, répliqua le gardien. Elle demeure en ville. Allez-y, maintenant. »

Écartant son cheval, il fit un signal et la herse d'acier fut relevée par des mains invisibles à l'intérieur des tours.

Quand nous avons traversé, j'ai remercié le garde pour sa courtoisie, mais j'étais dans un tel état d'esprit que j'ai décidé d'observer attentivement autour de moi. Il y avait des années que je ne croyais plus en une justice absolue, et depuis quelques semaines je pensais même qu'il n'existait pas la moindre justice en ce monde – ni au-delà.

L'air était doux, nous suivions une route de terre jaune, bien battue, à travers les champs de blé vert en direction de la ville qui se dressait au loin ; ses tours et ses tourelles, blanches surtout, reflétaient l'or de la brume qui nous dominait.

« Noble cœur, ce garde, déclara Sedenko d'un ton admiratif en regardant autour de lui.

— Ou très présomptueux, dis-je.

— Il faut bien croire en la perfection. » Il était redevenu sérieux. « Sinon, il est impossible de croire à la promesse du paradis.

— C'est vrai », répondis-je à ce pauvre garçon déjà damné.

LES GARDES, aux portes de la ville, exhibaient le même accoutrement désuet que celui qui nous avait arrêtés. Ils ne nous interpellèrent pas quand nous nous sommes engagés dans les rues très larges pour découvrir des ensembles bien ordonnés de maisons et de bâtiments publics, une population joyeuse aux manières dignes, un marché fort actif. Comme il nous avait été ordonné de nous présenter devant la reine, nous avons continué jusqu'au palais : un édifice plutôt bas, d'une grande beauté, aux voussures et aux pinacles imposants, ornés de vitraux clairs et donnant une impression générale de sérénité.

Des trompettes ont annoncé notre arrivée lorsque nous avons passé le porche pour pénétrer dans une vaste cour agrémentée d'une multitude de fleurs et d'arbustes. La simplicité du palais, son atmosphère me rappelaient quelque peu mon enfance dans la ville de Bek. Le manoir de mon père dégagait la même ambiance.

Des palefreniers vinrent chercher nos chevaux ; une femme – en robe et guimpe, comme dans l'ancien temps – apparut dans l'embrasement d'une porte et nous fit signe d'approcher. C'était une jeune femme extrêmement jolie, avec de grands yeux bleus et un visage éclatant de franchise et de santé. On aurait dit une nonne du meilleur genre.

« Soyez les bienvenus, dit-elle. La reine est prévenue de votre arrivée. Désirez-vous vous rafraîchir ou peut-être vous baigner avant d'être présentés ? »

J'ai regardé Sedenko. Même deux fois moins sale que lui, avec la barbe deux fois moins longue, j'aurais déjà bien apprécié de prendre un bain et de changer de vêtements.

« Nous avons voyagé dans la neige, madame, déclara Sedenko. Il n'est pas vraiment nécessaire de nous laver. Vous voyez ? La nature l'a déjà fait pour nous. »

Je me suis incliné devant la jeune femme.

« Nous vous sommes reconnaissants, lui dis-je. Pour ma part, j'accepterais volontiers un peu d'eau chaude.

— À votre bon plaisir. »

Elle nous fit signe de la suivre dans la fraîcheur du palais. Les plafonds bas et les murs étaient ornés de fresques. Nous avons traversé une sorte de cloître, pour aboutir à des appartements manifestement destinés aux invités. La jeune femme nous fit entrer dans l'un. Deux grands baquets, déjà remplis d'eau chaude, se trouvaient au centre de la pièce principale.

Sedenko renifla, comme s'il décelait quelque sorcellerie dans la vapeur qui montait des cuves.

J'ai remercié la jeune femme, qui m'a souri en répondant :

« Je reviendrai dans une heure vous conduire devant la reine. »

Je me suis lavé puis j'ai mis mes habits de rechange, et j'étais prêt lorsqu'elle revint. Sedenko, lui, ne possédait pas d'autres vêtements ; il s'était tout juste passé un peu d'eau sur le menton, mais il avait quand même daigné se raser... en conservant sa moustache. Il avait beaucoup plus de prestance qu'à notre arrivée.

Nous avons de nouveau suivi la jeune femme à travers une enfilade de couloirs, de galeries et de jardins ; finalement, elle nous fit entrer dans une grande salle au plafond haut, sur lequel était peinte une fresque représentant le soleil, les étoiles et la lune – ce que l'on appelait parfois, je crois, un « atlas solaire ».

Là, sur un trône de cristal vert et d'acajou sculpté, se tenait une jeune fille d'une quinzaine

d'années. Une couronne de cristal et de diamants surmontait sa chevelure sombre et rousse, et nous nous sommes naturellement inclinés en murmurant ce que nous espérions les salutations appropriées.

La fille sourit doucement. Elle avait de grands yeux bruns et des lèvres rouges.

« Soyez les bienvenus sur nos terres, étrangers. Je suis la reine Xiombarg, vingt-cinquième du nom, et je suis curieuse de savoir ce qui vous a poussés à braver les aigles pour arriver jusqu'à nous. Je suis sûre que vous n'avez pas été attirés, comme certains aventuriers, par des légendes promettant de l'or ou des pouvoirs magiques. »

Sedenko dressa l'oreille. « Un trésor ? » fit-il sans réfléchir ; puis il rougit. « Oh, non, madame.

— Je suis à la recherche du Graal, expliquai-je à la jeune reine. Je voudrais rencontrer un ermite du nom de Philander Groot, et je crois que Votre Majesté sait où je le trouverais.

— C'est un renseignement que l'on m'a confié, dit-elle. Mais j'ai juré de ne jamais le révéler. Quelle assistance Herr Groot pourrait-il vous donner ?

— Je l'ignore. On m'a dit de le chercher pour lui conter mon histoire.

— Votre histoire est-elle donc exceptionnelle ?

— Bien des gens la considéreraient comme beaucoup plus qu'exceptionnelle, Votre Majesté.

— Et vous ne voudriez pas me la narrer ?

— Je ne l'ai révélée à personne. Je la conterai à Philander Groot parce qu'il sera peut-être capable de m'aider. »

Elle hocha la tête.

« Vous échangerez un secret contre un autre, non ?

— Sans doute.

— Cela l'amusera. »

J'ai incliné la tête.

« Il accomplit le dessein de Dieu, Votre Majesté ! s'écria brusquement Sedenko. S'il découvre le Graal... »

J'ai voulu l'interrompre, mais la reine a levé la main.

« Ne cherchez pas plus à nous persuader qu'à nous dissuader, messire. Dans ce pays, nous ne croyons ni au paradis ni à l'enfer. Nous n'adorons ni dieux ni démons. Nous ne croyons qu'à la modération. »

Je ne pus déguiser mon scepticisme, qu'elle fut prompte à remarquer. Elle sourit :

« Cet état de choses nous satisfait. Ici, la raison n'est pas aveuglée par les sentiments. Ils s'équilibrent.

— J'ai toujours considéré l'équilibre comme un rêve nostalgique, Votre Majesté. En vérité, comme le chemin de l'ennui. »

Elle ne manifesta aucune consternation.

« Oh, nous savons nous distraire, capitaine. Nous avons la musique, la peinture, les jeux...

— Les vertus comme la modération ne demandent certes aucun véritable effort. Et elles écrasent les aspirations humaines. Quelle grandeur s'exprime dans vos arts ? Quelle noblesse ? À quelle hauteur de pensée comme de sentiment peuvent-ils prétendre ?

— Nous vivons dans le monde, répondit-elle calmement. Nous ne l'ignorons pas. À l'âge de dix-huit ans, nous envoyons nos jeunes gens à l'extérieur de la vallée. Là, ils apprennent à connaître la misère humaine, la douleur et la défaite. Ils rapportent leur expérience. Ici, dans le

calme, on examine cette expérience et elle fonde notre philosophie.

— Vous avez bien de la chance, dis-je non sans quelque amertume.

— C'est vrai.

— La justice a-t-elle donc besoin de la chance pour s'établir ?

— Probablement, capitaine.

— Alors, vous cherchez l'expérience au-dehors. Vous demandez à vos jeunes d'aller au-devant du danger. Ce n'est pas la même chose que d'y être confronté bon gré, mal gré.

— Vous avez raison. Mais cela vaut mieux que de ne rien chercher du tout.

— J'ai pourtant l'impression, madame, que vous manifestez la présomption des privilégiés. Et si l'on attaquait votre domaine ?

— Aucune armée ne peut s'approcher sans que nous en ayons connaissance.

— Aucune armée ne peut s'approcher par voie de terre, peut-être. Mais si vos ennemis, par exemple, entraînaient ces aigles géants à traverser le nuage d'or en transportant des soldats ?

— C'est inconcevable, répondit-elle en riant.

— Pour ceux qui vivent en compagnie du péril, pour ceux qui n'ont pas le choix, rien n'est inconcevable.

— Eh bien, vous nous voyez satisfaits de notre sort, dit-elle en haussant les épaules.

— Et j'en suis ravi pour vous, madame.

— Vous êtes un invité très stimulant, capitaine. Resterez-vous quelques jours à notre cour ?

— Je regrette, mais je dois tenter de retrouver Philander Groot le plus tôt possible. Ma mission est assez urgente.

— Très bien. À la sortie de la ville, prenez la route de l'ouest. Elle vous conduira dans un bois. Vous y découvrirez une clairière au centre de laquelle se trouve un chêne mort. S'il le désire, Philander Groot vous y rejoindra.

— Quand cela ?

— Il en choisira le moment. Soyez patients. Maintenant, capitaine, acceptez au moins de dîner avec nous et de nous conter quelques-unes de vos aventures. »

Nous avons accepté l'invitation, Sedenko et moi-même. Ce fut un repas splendide. Nous nous sommes rassasiés puis nous avons passé la nuit dans de bons lits ; au matin, nous avons pris la route de l'ouest en quittant la cité de la jeune reine.

Nous avons bientôt atteint le bois, et trouvé la clairière sans difficulté. Nous y avons établi notre campement et nous nous sommes installés dans l'attente de Groot. Il faisait chaud, aucune brise ne soufflait ; par leurs parfums et leur beauté, les fleurs nous rendaient d'humeur paresseuse.

« C'est un domaine où il ferait bon s'établir quand on est vieux, déclara Sedenko en s'étirant par terre ; il contemplait les grands arbres qui nous entouraient. Mais je ne crois qu'il faille y vivre sa jeunesse. Pas de combats, presque pas de gibier...

— L'absence de conflit ennuerait tout homme de moins de quarante ans, acquiesçai-je. Je n'arrive pas à comprendre vraiment pourquoi ce pays m'irrite. Il respire trop la santé, peut-être. S'il s'agit bien de santé. Mon instinct me dit que c'est un genre de vie malsain, d'une certaine manière.

— Trop profond pour moi, capitaine, commenta Sedenko. Ils sont riches. Ils ne sont pas menacés. Ils sont heureux. N'est-ce pas là finalement ce à quoi nous aspirons tous ?

— Un animal sain doit donner toute la mesure de son corps et de son esprit, répliquai-je.

— Mais pas en permanence, capitaine. »

Sedenko paraissait inquiet, comme si j'allais lui demander d'accomplir quelque action.

« Non, pas en permanence, jeune Kazak », fis-je en riant.

Après trois jours d'attente dans cette clairière, ni l'un ni l'autre n'avions envie de rester. Nous avons exploré tous les alentours, rivières, bois et prés. Nous avons cueilli des fleurs pour les tresser. Nous avons pansé nos chevaux. Nous nous étions baignés. Sedenko avait escaladé tous les arbres qu'il était possible d'escalader ; quant à moi, j'avais étudié les grimoires que Sabrina m'avait remis, sans trop bien comprendre. J'avais aussi examiné toutes les cartes et j'avais découvert que les territoires de la Mittelmarch s'inscrivaient dans des sortes de failles absentes de mon propre monde.

À l'aube du cinquième jour, j'étais prêt à enfourcher mon cheval et à quitter la vallée du Nuage-d'Or.

« Je trouverai bien le Graal sans l'aide de Groot », annonçai-je.

Et ces mots, comme par enchantement, firent apparaître le mignon qui entra nonchalamment dans notre camp, observa tout autour de lui avec une délicatesse excessive, mais teintée de bonne humeur et sans ironie. Il était tout couvert de dentelles et de velours festonnés, de broderies et de boucles d'or ou d'argent. Il marchait en s'appuyant sur une énorme canne sculptée, et il empestait l'eau Hongroise. Le très large bord de son chapeau fléchissait sous le poids des plumes blanches et argentées ; sa barbiche et sa moustache étaient taillées avec une perfection digne des plus élégants courtisans de France ; son épée, délicatement ouvragée, ne devait lui être d'aucune utilité. Il me regarda d'un œil perplexe avant d'accomplir une de ces révérences tarabiscotées que je n'avais jamais réussi à reproduire.

« Je vous donne le bonjour, messieurs, zézaya le mignon. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

— Nous ne sommes pas ici pour passer la journée avec des hommes habillés en femme, répliqua Sedenko. Nous attendons la venue d'un grand sage, un ermite d'immense clarté.

— Ah ! ah ! pardonnez-moi. Dans ce cas, je ne saurais vous retenir très longtemps. Auriez-vous l'obligeance de me dire vos noms, messieurs ?

— Je suis Ulrich von Bek, capitaine d'infanterie, et voici mon compagnon Gregory Petrovitch Sedenko, homme d'armes. Et vous-même, monsieur ?

— Mon nom est Philander Groot, messire.

— L'ermite ? s'écria Sedenko d'un air stupéfait.

— C'est exact, monsieur, ermite je suis.

— Vous n'avez pas l'air d'un ermite. »

Sedenko posa la main sur la poignée de son sabre et s'avança pour examiner l'apparition.

« Monsieur, je vous assure que je suis réellement un ermite. »

Groot se fit un peu plus distant tout en restant courtois.

« On nous a dit que vous étiez un saint homme, reprit Sedenko.

— Je ne puis être tenu pour responsable de ce que disent les gens, monsieur. » Groot se redressa. Il était un peu plus petit que Sedenko, qui n'était pas un géant. « Je suis bien le Philander Groot que vous cherchez. Il faut me prendre tel. Car tel je suis.

— Nous ne nous attendions pas à rencontrer un élégant, déclarai-je pour excuser la franchise de Sedenko. Nous imaginions un homme en bure. La tenue classique, si vous voulez.

— Ce n'est pas ma façon de répondre aux attentes de mes semblables. Je suis Groot. Et Groot je suis.

— Mais pourquoi en mignon ? demanda Sedenko qui soupira et nous tourna le dos.

— Il y a bien des manières de se tenir à l'écart du monde, me confia Groot.

— Et bien d'autres pour tenir le monde à l'écart de soi, ajoutai-je.

— Vous saisissez fort bien le sens de mes paroles, messire chevalier. Nonobstant, la connaissance de soi n'est pas le salut. Il nous reste, vous et moi, un long voyage encore sur ce chemin. Vous par l'action, et moi, poltron comme je suis, par la méditation.

— Je n'ai sans doute pas le courage de m'engager dans un examen de conscience approfondi, maître Groot. »

Mes paroles l'amusèrent.

« Eh bien, quel excellent homme nous ferions si nous ne formions qu'un ! Et que nous pourrions en tirer de suffisance !

— On m'a dit, maître Groot, que vous souhaiteriez entendre mon histoire et qu'après l'avoir entendue vous voudriez peut-être me donner quelque indice pour résoudre mon problème.

— Je suis un homme curieux, admit le philosophe emplumé, et je serais heureux de payer mon plaisir par des informations. Néanmoins, il faudra me laisser décider du prix. Vous n'y voyez pas d'objections ?

— Pas du tout.

— Alors venez, allons faire une promenade en forêt. »

Sedenko se retourna.

« Faites attention, capitaine. Ce pourrait être un piège.

— Gregory Petrovitch, répliquai-je, si maître Groot avait voulu nous tendre une embuscade, il aurait pu le faire à tout moment. »

Sedenko remonta son bonnet de mouton sur son crâne et grommela quelque chose avant de décocher un violent coup de pied dans une touffe de fleurs.

Philander Groot passa son bras élégant autour du mien et nous avons ainsi marché jusqu'à la rivière. Nous nous sommes arrêtés sur la berge.

« Commencez votre récit, monsieur », déclara-t-il.

Je lui ai dit où j'étais né, comment je m'étais fait guerrier. Je lui ai parlé de Magdebourg et de ce qui avait suivi. Je lui ai parlé de Sabrina. Je lui ai raconté ma rencontre avec Lucifer et mon voyage en enfer. Je lui ai indiqué les clauses du contrat et les espoirs de l'Ange déchu. Je lui ai dit ce que je cherchais – ou plutôt ce dont il s'agissait à mon sens.

Nous avons longé la rive ; je parlais et il hochait la tête, acquiesçant dans un murmure, me demandant parfois quelques précisions. Il paraissait enchanté de mon récit, et quand j'eus terminé il me tira légèrement par le bras pour que nous fassions halte. Il ôta son chapeau à plumes et passa la main sur ses cheveux soigneusement bouclés. Il se frotta la barbiche. Puis il sourit en fixant la rivière. Enfin, il reporta son attention sur moi.

« Le Graal existe, dit-il. Et il est judicieux de le nommer ainsi car il prend souvent la forme d'une coupe.

— Vous l'avez vu ? demandai-je.

— Je crois l'avoir vu au cours de mes voyages, monsieur. Du temps où je voyageais.

— Alors la légende du chevalier au cœur pur est un mensonge ?

— Cela dépend de votre définition de la pureté, répondit Groot. Mais il suffit de dire que cette chose perd toute valeur entre les mains de qui voudrait l'employer à faire le mal. Quant à la définition du mal, acceptons ici celle qu'on en donne assez grossièrement en général. Il

existe en chacun de nous une part d'altruisme ; si l'on préserve en soi cette tendance, mêlée à un individualisme sans excès, on peut obtenir un homme heureux qui n'offense ni le ciel ni l'enfer.

— J'ai entendu dire que vous refusiez fidélité à Dieu comme au diable.

— C'est exact. Je crains de ne jamais pouvoir prendre parti. Mes recherches et ma philosophie ne me guident pas du tout dans leur direction. » Il haussa les épaules. « Mais qui sait ? je suis encore assez jeune...

— Cependant, vous admettez leur existence ?

— Voyons, monsieur, vous me la confirmez !

— Vous me croyez quand je vous dis avoir été l'hôte de Lucifer, être devenu son serviteur ?

— Il me faut bien l'admettre, monsieur.

— Et vous allez m'aider ?

— Autant qu'il m'est possible. Je crois qu'on peut trouver le Graal dans un endroit que l'on nomme "la forêt à la Lisière-du-Paradis". Je suis sûr que vos cartes l'indiquent. Elle est située sur la frontière opposée de la Mittelmarch. En direction de l'ouest.

— Me faut-il me plier à un rituel ? demandai-je à Philander Groot. Je crois me souvenir...

— Dans le meilleur des cas, le rituel n'est que la vérité déguisée sous un jeu puéril. Vous saurez faire pour le mieux, je n'en doute pas.

— Vous n'avez aucun autre conseil à me donner ?

— Ce serait contre mes convictions. Non, sire chevalier, je vous en ai assez dit. Le Graal existe. Il est presque certain que vous le trouverez là. De quoi d'autre auriez-vous besoin ? »

J'ai souri d'un air désabusé.

« De réconfort, j'imagine.

— Il ne viendra que de votre jugement, de votre propre examen de conscience. C'est le seul genre de réconfort qui en vaille la peine, je suis certain que vous en conviendrez.

— J'en conviens, naturellement. »

Nous retournions maintenant vers la clairière. Groot réfléchissait :

« Je me demande si quelque objet que ce soit puisse guérir le monde de la souffrance. Il doit y avoir autre chose. Trouvez-vous votre maître désespéré, capitaine ?

— Sa superbe comme ses principes rationalistes s'effondrent par couches, dis-je à l'ermite, pour ne plus laisser place qu'au désespoir. Mais le discernement d'un ange peut-il tomber si bas ? »

Groot s'esclaffa.

« Il y a des monastères entiers, de grandes écoles, pour débattre de tels sujets. Je n'avancerai aucune conjecture, seigneur chevalier. La nature des anges n'est pas une branche de la philosophie qui retienne beaucoup mes facultés. Je dirais que Lucifer n'est pas capable de tromper un Dieu omniscient ; donc, Dieu sait déjà que l'on cherche le Graal. Si Lucifer nourrit un autre dessein que celui qu'il vous a avoué, Dieu le connaît déjà et vous permet, du moins jusqu'à un certain point, de poursuivre votre quête. Voilà le genre de débat dont se délectent les étudiants paresseux. Mais ça ne m'intéresse pas.

— Ni moi, lui dis-je. Si je trouve le Graal et si je rachète mon âme, ce sera bien assez. Je prie seulement que Lucifer tienne parole.

— Et qui donc priez-vous ? » demanda Groot dans un autre sourire.

C'était une question de pure forme. Il agita la main pour m'assurer qu'il n'était pas sérieux.

« Vous m'avez l'air d'un curieux sujet de la reine Xiombarg, déclarai-je. À moins que je ne me sois mépris sur elle et sur son domaine.

— Vous mésestimez sans doute la reine ainsi que son domaine, répondit-il ; quoi qu'il en soit, je puis vous assurer qu'il n'existe pas vallée plus tranquille dans toute la Mittelmarch ; or en cette étape de ma vie, c'est la tranquillité que je cherche par-dessus tout.

— Et vous comprenez vraiment la nature de la Mittelmarch ? »

Il haussa les épaules.

« Non. Je sais seulement que la Mittelmarch ne subsisterait pas sans le reste du monde – mais le reste du monde survivrait, lui, sans la Mittelmarch. Et je crois qu'il s'agit là de la raison pour laquelle ses habitants vous craignent, s'ils craignent quelque chose.

— Vous n'êtes donc pas originaire de la Mittelmarch ?

— Je suis né en Alsace. Bien peu de gens vivant dans la Mittelmarch y sont nés. Cette vallée représente une exception, elle et deux ou trois autres domaines. Certains ne sont ici que des ombres. D'autres sont des ombres dans votre monde. Tout cela est très mystérieux, capitaine. Je ne suis pas assez brave pour aborder cette question de front. Pas encore. J'ai le sentiment que j'en mourrais. Allons, vous désirez quitter la vallée du Nuage-d'Or, non ? Et poursuivre votre voyage. Je vous accompagnerai à la porte de l'Ouest. Un chemin vous guidera par les montagnes jusqu'à une excellente route qui vous fera sortir de la Mittelmarch.

— Comment saurai-je quelle route prendre ?

— Il n'y en aura pas beaucoup dans la région, capitaine. »

Nous sommes revenus dans la clairière où un Sedenko renfrogné nous attendait.

« Je vous croyais assassiné ou bien enlevé, capitaine von Bek. »

Je me sentais presque d'humeur joyeuse.

« Ridicule, Gregory Petrovitch ! Maître Groot m'a été d'un secours considérable. »

Sedenko renifla la forte odeur d'eau Hongroise.

« Vous lui faites confiance ?

— Autant qu'à moi-même. »

Groot s'inclina.

« Préparez vos affaires, messieurs. Je vous mène à la porte de l'Ouest. »

Quand nous fûmes prêts à partir, le petit mignon tira de sa manche un mouchoir en dentelle et s'essuya le front, juste sous le chapeau.

« Il commence à faire chaud », dit-il.

Tenant sa longue canne sous un angle délicat, il s'avança sur la route à longues enjambées.

« Venez, mes amis. Si nous nous dépêchons, vous serez sortis à la tombée de la nuit. »

Nos chevaux au pas, nous avons suivi Groot qui se hâtait sur la route ; on aurait dit un maître de danse plutôt qu'autre chose, il fredonnait pour lui-même et faisait des commentaires sur la beauté des champs et des cottages près desquels nous passions ; nous arrivâmes enfin à l'autre extrémité de la vallée, devant une forteresse très semblable à celle par laquelle nous étions entrés. Groot héla le garde.

« Des amis qui nous quittent, dit-il. Laissez-les passer. »

Le garde, sous la même livrée que ses collègues déjà rencontrés, écarta son cheval et la herse fut levée. Philander Groot s'arrêta devant la porte et regarda le chemin, de l'autre côté, qui s'élevait en sinuant avant de s'enfoncer dans la brume d'or. Difficile de déchiffrer son expression. Durant un instant, j'ai vu dans ses yeux les yeux d'un prisonnier ou d'un exilé qui languissait de retourner chez lui, mais quand il tourna son visage vers moi il arborait à

nouveau la même expression joyeuse et maîtrisée.

« Nous y voilà, capitaine. Je vous souhaite bonne chance et bon jugement durant votre quête. Il me serait agréable de vous retrouver, en temps et lieu. D'ici, je suivrai votre aventure du mieux possible. Et je la suivrai avec intérêt.

— Pourquoi ne pas venir avec nous ? lui demandai-je brusquement. Votre compagnie nous donnerait du courage et, pour ma part, je serais enchanté de converser avec vous.

— C'est bien tentant, capitaine, je vous le dis en toute franchise. Mais j'ai décidé de demeurer ici quelque temps, et j'y demeurerai. Sachez pourtant que je suis avec vous par l'esprit. »

Une dernière révérence maniérée, un signe de la main, et Philander Groot recula pour nous laisser passer la porte. La herse retomba derrière nous. L'ermite agita un mouchoir parfumé.

Nous fûmes bientôt avalés par la brume dorée ; une fois de plus, nous dûmes nous emmitoufler dans nos manteaux pour nous protéger du froid qui revenait.

La nuit était tombée quand nous sortîmes du brouillard ; nous avons campé sur le chemin : ce n'était possible nulle part ailleurs. Au matin, nous vîmes au loin les contreforts des montagnes et nous sûmes que nous ne tarderions guère à nous retrouver dans la plaine. Il n'y avait pas une demi-heure que nous avions repris la route quand nous entendîmes des bruits de sabots et, tournant la tête, nous aperçûmes une vingtaine d'hommes en armure qui galopèrent dans notre direction.

Celui qui les menait ne portait pas de cuirasse. J'ai vu du noir et du blanc. J'ai distingué une plume violette. Et j'ai reconnu l'ancien patron de Sedenko, mon ennemi juré : Klosterheim, le prêtre-soldat.

Nous avons éperonné nos chevaux dans l'espoir de distancer cette bande armée. Il y avait quelque chose de mystérieux dans ces cavaliers. Leurs cuirasses brillaient. On aurait dit en vérité qu'elles brûlaient, mais d'un feu noir. De minces filets de vapeur s'échappaient des heaumes, et cette vapeur avait une affreuse couleur grise, comme si les poumons qui l'expiraient étaient corrompus.

« Que fait donc le chevalier du Christ en pareille compagnie ? me demanda Sedenko, le souffle court. Si jamais créatures portent la marque de l'enfer, ce sont bien celles-là. Comment serviraient-elles les desseins de Dieu ? »

Puisque je servais ceux du diable, pourquoi ne serviraient-elles pas Dieu ? C'est ce que j'ai voulu lui rétorquer, mais j'ai gardé mon commentaire pour moi et je me suis concentré pour maîtriser de mon mieux mon cheval qui dévalait le sentier abrupt. Ses sabots glissaient et nous avons failli verser à deux reprises – une fois même, nous avons frôlé la chute dans le ravin.

« Nous allons nous tuer si nous continuons à cette allure ! criai-je. Mais il est certain que Klosterheim nous veut du mal. Et nous ne pouvons espérer vaincre des chevaliers en armure. »

Nous cherchions un chemin d'évasion. Il n'y en avait pas. Il ne nous restait qu'à continuer sur le même sentier, ou nous arrêter pour attendre la troupe démoniaque de Klosterheim. Le sentier s'élargit et je m'aperçus qu'il s'enfonçait un peu plus loin dans une crevasse, laissant à peine assez de place pour le passage d'un homme. Si nous voulions nous défendre, il n'y avait pas meilleure position. J'ai montré la crevasse en tirant sur mes rênes. Mon cheval ralentit. Sedenko saisit mon intention et hocha la tête. Il me dépassa et plongea dans la crevasse, puis il fit tourner prudemment son cheval, pouce par pouce. Je lui ai lancé un de mes pistolets ainsi qu'un petit sac de poudre et de balles, et j'ai fait faire demi-tour à ma propre monture.

Protégés de chaque côté par la roche, nous pouvions faire face sans risquer d'être pris à revers.

Galopant vers nous, Klosterheim ne comprit pas immédiatement notre tactique. J'ai levé mon pistolet dans sa direction en tirant le chien, et j'ai fait feu. Le coup est passé loin de lui, mais le prêtre-soldat s'est aussitôt arrêté. Il a crié, m'a lancé un regard furieux, il a tiré sur sa bride et levé une main pour arrêter ses troupes. Les cavaliers ont fait halte avec une discipline peu naturelle. J'ai crié :

« Klosterheim, qu'est-ce que vous nous voulez ? »

— Je n'ai rien contre Sedenko, qu'il poursuive sa route en toute quiétude, répondit le prêtre au visage émacié. Mais c'est votre vie que je veux, von Bek, rien de moins.

— Vous ai-je fait si grand outrage ? »

C'est alors que je m'en suis rendu compte, nous nous trouvions encore dans la Mittelmarch. Je me suis esclaffé :

« Oh, Klosterheim, que de terribles méfaits vous avez commis au nom de Dieu ! Si notre maître était encore celui qu'il était autrefois, il se montrerait plus que satisfait de vous. Vous êtes aussi damné que nous tous ! Et vous êtes de ceux qui craignent que ma quête mette un terme à toute chose, qui craignent de n'avoir plus résidence ni maître, plus d'avenir et plus d'identité. Est-ce pour cette raison que vous avez si peur de moi, Klosterheim ? »

Pour toute réponse, Johannes Klosterheim poussa une sorte de grognement vague. Ses yeux scrutèrent les flancs du sentier. Il regarda plus haut, cherchant un moyen de nous prendre à revers. Il n'y en avait pas.

« Vous avez compté sans mon pouvoir, dit-il. Il ne m'a pas été retiré... Arioch ! »

Il cria le nom d'un duc de Lucifer, peut-être son protecteur. Il agita la main, comme s'il lançait une balle invisible contre la paroi rocheuse. Quelque chose craqua très loin au-dessus de nous. On aurait dit un éclair. Une odeur écoeurante parvint à mes narines.

« Essayez le pistolet, Sedenko », murmurai-je.

L'arme tonna derrière moi et je sentis sa flamme. La balle passa loin de Klosterheim et je l'entendis frapper une cuirasse noire et luisante avant de rebondir contre un rocher.

« Arioch ! »

Un nouvel éclair ; je vis un énorme bloc de pierre se détacher de la paroi externe de la crevasse et tomber de l'autre côté, dans l'abîme, à des centaines de pieds plus bas.

« Vous êtes un mage puissant, Klosterheim, dis-je. On se demande pourquoi vous vous êtes fait passer pour un saint prêtre si longtemps.

— Je suis un saint, répondit Klosterheim entre ses dents. Ma cause est la plus noble qui fut jamais. Je me suis ligué avec Lucifer pour détruire Dieu ! J'ai parcouru le monde en montrant quelles horreurs pouvaient surgir au nom de Dieu. Pas de cause plus noble que celle de Lucifer – et voici qu'il veut capituler, nous abandonner, laisser balayer l'enfer et tout ce qu'il représente. De même qu'il s'est jadis opposé à Dieu, il est de mon droit de défier Lucifer. Nous sommes menacés de trahison. Il est mon maître, von Bek, autant que le vôtre. Et je l'ai bien servi !

— Mais vous ne le servez plus en ce moment. Il sera furieux contre vous.

— Et alors ? Il n'a plus aucun allié de poids. Ses propres ducs sont contre lui. Que leur arriverait-il si Dieu le reprenait avec Lui ?

— L'enfer serait en rébellion ? demandai-je d'un ton surpris.

— Ainsi soit-il. D'heure en heure, Lucifer perd son autorité. von Bek, votre maître est aujourd'hui plus faible que le Christ geignard qui a trahi l'humanité une première fois ! Et je ne

vais pas tolérer cette faiblesse ! Arioch ! »

Encore le fracas d'un éclair. Les heaumes noirs et brillants se penchèrent en arrière, comme pour mieux apprécier le spectacle. Des fragments de roche se mirent à tomber sur Sedenko et sur moi-même.

« Au galop, Sedenko ! lui criai-je. Filez ! C'est notre seul espoir. »

Sedenko hésitait. J'ai insisté :

« Au galop ! C'est un ordre ! »

Bien au-dessus de moi, des blocs de granit commencèrent à gémir et de la neige dévala les flancs de la crevasse, au point que j'ai bien cru me faire ensevelir.

« Désormais, vous êtes seul, von Bek, déclara Klosterheim d'un ton ravi. Je vous dois beaucoup, et j'aimerais vous le rendre lentement. Mais je me contenterai de vous ôter la vie et de retourner votre âme vaincue à notre maître.

— Vous niez qu'il est votre maître, rappelai-je au prêtre-soldat. Et vous savez pourtant qu'il l'est. Il vous punira certainement, Johannes Klosterheim. Vous ne pouvez pas lui échapper.

— Dans ce cas, pourquoi le seigneur Arioch me prêterait-il vingt de ses chevaliers ? répliqua Klosterheim en reniflant. La guerre civile fait rage en enfer, capitaine von Bek. Vous serez une victime de cette guerre, pas moi. »

Il cria de nouveau le nom de son seigneur. Un nouvel éclair crépita.

Sans plus attendre, j'ai fait tourner mon cheval et je suis parti au galop dans la crevasse, à la suite de Sedenko, tandis que des rochers s'écroulaient du sommet. Je me souvins d'une chose que j'avais lue dans un des grimoires et, tout en chevauchant, je me suis penché vers mes sacoches pour y trouver le livre. Je débouchais sur une partie dégagée du sentier. Les contreforts étaient à moins d'une demi-heure de cheval, droit devant moi. Là-bas, nous aurions davantage de chances d'échapper à la troupe démoniaque de Klosterheim.

J'ai regardé derrière moi.

Les chevaliers aux armures noires embrasées faisaient franchir l'éboulement à leurs chevaux. J'ai aperçu une plume violette. J'ai senti que mon propre coursier se fatiguait et qu'il ne tarderait pas à se tordre une patte et à me jeter au sol. J'ai serré la bride pour le ralentir. Il haletait. Je sentais les battements de son cœur contre mon mollet. J'ai trouvé l'ouvrage et pris les rênes entre mes dents pour chercher la page dont je me souvenais. Là, en lettres serrées, j'ai découvert ce qu'il me fallait : *Paroles de puissance contre les serviteurs du duc Arioch*. Lucifer avait-il prévu la trahison de ses ducs ? Les mots eux-mêmes ne signifiaient rien pour moi, mais je fis faire volte-face à mon destrier, sachant que je ne disposais d'aucune autre arme contre les chevaliers.

J'ai crié : « *Rehoim Farach Nyadah !* » aussi fort que possible.

J'ai vu les chevaliers ralentir, aussitôt pressés par un Klosterheim vociférant.

« *Rehoim Farach Nyadah ! Gushnyet Maradai Karag !* »

Les chevaliers s'arrêtèrent brusquement. Klosterheim jaillit du groupe, continuant à galoper. Il me toisait d'un air furieux, l'épée à la main, et j'ai remis vivement le grimoire dans la sacoche en tirant ma lame, juste à temps pour parer un coup vigoureux et précis qui m'aurait tranché le bras s'il avait atteint son but.

J'ai frappé d'estoc, mais Klosterheim a esquivé, et j'ai dû bloquer sa riposte. J'ai vu que les chevaliers commençaient à s'agiter. Ils paraissaient embarrassés.

Tout en combattant, Klosterheim grondait comme une bête féroce. Sa seule haine aurait

suffi à me détruire. Il frappait sans cesse. Je me défendais. Puis j'entendis des bruits de sabots derrière moi ; Sedenko accourait à mon aide. Il y eut un coup de pistolet. Le cheval de Klosterheim poussa un cri plaintif et s'écroula. Les chevaliers recommençaient à avancer. Klosterheim se remit péniblement debout, son épée toujours à la main. Il courut vers moi, aveuglé par la colère.

« Il vaut mieux nous en aller, capitaine », lança Sedenko.

J'ai suivi son conseil. En descendant la piste pour m'enfuir, j'ai vu Klosterheim tituber vers les soldats d'Arioch et pousser de son destrier un chevalier qui s'effondra comme un tas de plaques noires et luisantes.

Nous avons atteint la plaine à peu près à l'heure où le soleil se montrait pour faire scintiller la neige. Nous entendions Klosterheim et ses hommes derrière nous. Le soleil, de plus en plus chaud, menaçait de faire fondre la neige quand nous avons enfin osé regarder en arrière pour constater qu'ils étaient presque sur nos talons. J'ai tenté de me remémorer avec précision les mots du grimoire et je les ai criés. Mais cette fois, nos poursuivants ne se sont pas arrêtés.

Tout en gagnant sur nous, les cavaliers en armure noire se déployaient en un large demi-cercle pour nous envelopper.

Le soleil dégageait une chaleur inconfortable. La route était poussiéreuse et si trouble que cela gênait ma vision. Je voyais Sedenko devant moi, mais je ne pouvais plus qu'entendre nos ennemis.

J'étais tout en sueur en rattrapant le jeune Moscovite ; je lui ai crié que nous n'avions à présent d'autre choix que le combat, bien que notre sort fût presque certain. J'ai cherché le grimoire et j'ai retrouvé les paroles de puissance.

Nous avons placé nos chevaux croupe à croupe, scrutant la poussière pour apercevoir les cavaliers qui approchaient. Avec le ton autoritaire du désespoir, j'ai crié : « *Rehoim Farach Nyadah !* »

La poussière retombait. Nos poursuivants étaient sur nous. J'ai vu le plumet violet de Klosterheim. J'ai vu s'avancer des formes sombres.

J'ai bloqué une longue lame qui plongeait vers moi. J'ai frappé à mon tour, m'attendant à rencontrer une cuirasse. Au lieu de quoi la pointe de mon épée est entrée dans la chair et j'ai entendu un grognement de douleur.

J'ai alors vu le visage de mon agresseur. Un visage hâlé, hirsute, les yeux louches.

C'était devenu la figure d'un brigand ordinaire.

LE SOLEIL était étrangement chaud. Du nuage de poussière jaillit un groupe de bandits à cheval, portant toutes sortes d'habits grossiers. C'était toujours Klosterheim qui les dirigeait. De surprise, je faillis relâcher ma garde. Comment les chevaliers d'Arioch avaient-ils fait place à ces coupe-jarrets bien moins impressionnants ? Ils étaient néanmoins beaucoup trop nombreux pour qu'on s'en accommode aisément. La poussière qui s'infiltrait dans ma gorge et mes narines me faisait tousser. Sedenko et moi étions entourés par une véritable forêt de métal ; nos chevaux et nous-mêmes recevions une multitude de blessures légères. Mais nous avions tué cinq ou six de ces brigands en autant de minutes, ce qui amena les autres à se montrer plus prudents. Derrière eux j'entendais Klosterheim qui les pressait d'attaquer, d'une voix rendue aiguë par la fureur sanguinaire.

J'avais la nette impression que mes grimoires ne me seraient d'aucune utilité dans le contexte, et que nous avions quitté les Marches du Milieu pour revenir dans notre monde. Le soleil brillait très fort et j'avais aperçu des arbustes et de l'herbe sèche qui me rappelaient mes voyages en Espagne.

Les gredins nous harcelaient. Je voyais maintenant le visage de Klosterheim, réjoui de notre défaite prochaine. Nous étions lentement repoussés hors de la route, vers un ravin d'une quinzaine de pieds de profondeur – assez pour nous briser les os et ceux de nos chevaux.

Sedenko me cria quelque chose que je ne compris pas. L'instant d'après, il avait disparu et je continuais à me battre tout seul. Je ne pouvais croire qu'il m'eût abandonné afin de sauver sa vie, et c'était pourtant la seule conclusion sensée.

La meute se referma un peu plus, et j'approchais de l'instant de mon trépas lorsque j'entendis derrière moi la voix étranglée de Klosterheim. Mes ennemis s'étaient brusquement reculés.

« Arrêtez ! »

Sedenko tenait Klosterheim à la gorge. Le visage du chasseur de sorcières était défiguré par la colère et la frustration.

« Arrêtez, bande de lourdauds ! »

La lame du Kazak reposait contre la pomme d'Adam du prêtre-soldat où elle avait déjà dessiné une mince estafilade.

« Sedenko, cracha-t-il, on aurait pu vous épargner ! Mais plus maintenant. Pas s'il m'est donné de revenir de l'enfer pour vous détruire. »

J'avais éclaté de rire mais je ne suis pas certain d'avoir su les raisons de mon allégresse.

« Comment ? Le duc Arioch n'est pas venu vous sauver ? lui fis-je. Pourquoi ses hommes ont-ils tous disparu ? »

J'ai gardé mon épée à la main en m'avançant vers Sedenko. Les yeux de Klosterheim avaient ce regard dément, tourné vers l'intérieur, que j'avais observé chez de nombreux ressortissants des enfers.

« Tuez l'un de nous, lançai-je, et nous tuerons votre maître. Comme vous le savez bien, s'il meurt vous serez damnés, tous autant que vous êtes. Reprenez cette route et disparaissent de notre vue. »

Les survivants cherchaient à ruser, mais le sabre du Kazak insista légèrement et Klosterheim leur cria d'obéir. Il savait ce que la mort signifierait pour lui. Ce serait pis que

tout ce dont il m'avait menacé. Il s'accrocherait à la vie tant qu'il resterait la chance la plus infime. Il devait renoncer à son honneur et à sa fierté, mais tout valait mieux que d'abandonner son âme noire à celui qui la possédait.

« Obéissez-leur ! » cria Klosterheim.

Les survivants commencèrent à se retirer. Je vis derrière eux des montagnes, mais ce n'étaient pas les cimes élevées de la Mittelmarch. Elles étaient basses et herbues.

Menant leurs montures en boitillant, nous lançant des injures ou soignant leurs blessures, les brigands s'éloignèrent. Nous les regardions. Quand ils furent à bonne distance, nous vîmes que leur souffle commençait à fumer et qu'ils donnaient l'impression d'avoir froid ; ils tremblaient, tapaient du pied en regardant autour d'eux d'un air surpris. Ils étaient entrés dans la Mittelmarch. Puis ils disparurent.

« Les guerriers d'Arioch ne pouvaient pas nous suivre, ai-je suggéré. Et vous aviez placé ces hommes ici pour le cas où nous parviendrions à retourner dans ce monde. Le damné ne peut pas davantage pénétrer sur la Terre que l'innocent ne peut entrer dans la Mittelmarch. »

Klosterheim tremblait.

« Vous allez me tuer, von Bek ?

— Ce serait plus prudent, répondis-je. Et mon bon sens me presse de le faire. Mais je sais ce que signifierait votre mort, et à moins que ce soit en combat, Klosterheim, je me résous mal à vous ôter la vie. »

Visiblement, ma charité lui répugnait, mais il l'acceptait quand même. Je n'avais jamais vu quiconque aussi terrifié de mourir.

« Où sommes-nous en ce moment ? lui demandai-je.

— Pourquoi vous le dirais-je ?

— Parce que je pourrais bien trouver suffisamment de colère en moi pour accomplir un acte qui débarrasserait l'univers d'une ordure.

— Vous êtes en Italie, dit-il. Sur la route de Venise.

— Et ces montagnes derrière nous, ce sont les Alpes vénitiennes ?

— Quoi d'autre ?

— Il faut marcher vers l'ouest, dis-je à Sedenko. En direction de Milan. Groot affirmait que notre but se trouve à l'ouest. »

Les traits pâles de Klosterheim se crispèrent lorsque Sedenko lui arracha son épée de la main et la jeta au loin.

« À terre, lui ordonnai-je. Vos chevaux sont plus frais que les nôtres. »

Après avoir attaché Klosterheim à un arbre, au bord de la route, nous avons défait nos selles pour les sangler sur son cheval et sur une autre monture ayant appartenu à l'un des brigands occis. Nous avons conservé nos chevaux, sur lesquels nous avons attaché le reste de notre équipement.

« Nous ne devrions pas le laisser en vie, déclara Sedenko. Je lui tranche la gorge, capitaine ? »

J'ai secoué la tête.

« Je vous l'ai dit, je ne puis me résoudre à expédier une âme vers le destin qui attend inévitablement Klosterheim.

— C'est stupide de ne pas me tuer, fit le prêtre-soldat. Je suis votre plus grand ennemi. Et je peux encore triompher, von Bek. J'ai de puissants alliés en enfer.

— Sans doute pas aussi puissants que les miens », répliquai-je.

Une fois de plus, je parlais en haut allemand, que Sedenko ne pouvait pas comprendre. Klosterheim me répondit dans la même langue.

« Peut-être bien plus puissants désormais. Lucifer s'est déconsidéré. La plupart de ses ducs ne veulent pas d'une réconciliation avec le paradis.

— Il n'est pas certain que cela se fera, Johannes Klosterheim. Les projets de Lucifer sont mystérieux. Le dessein de Dieu l'est tout autant. Comment l'un d'entre nous comprendrait-il ce qui se passe réellement ?

— Lucifer a décidé de trahir les siens, affirma Klosterheim. Voilà tout ce que je sais. Et c'est tout ce qu'il suffit de savoir.

— Vous êtes devenu trop simpliste, lui dis-je. Mais c'est peut-être ce qu'il faut à ceux de votre vocation.

— Nous sommes trahis à la fois par Dieu et par Lucifer, déclara-t-il. Vous devriez comprendre cela, von Bek. Nous sommes abandonnés. Il ne nous reste rien en quoi croire – pas même la damnation ! Que faire d'autre que jouer le jeu et garder l'espoir de gagner ?

— Mais nous n'en connaissons pas les règles.

— Il faut les inventer. Ralliez-vous à moi, von Bek. Laissez Lucifer trouver son Graal tout seul ! »

Nous nous sommes mis en selle.

« J'ai donné ma parole, lui dis-je. C'est tout ce qui me reste. Je ne comprends pas bien vos discours sur le jeu, la fidélité ou la trahison. J'ai promis de chercher un remède à la souffrance du monde. Et j'espère bien le découvrir. C'est votre univers, Klosterheim, qui est un univers de tactiques et de contre-mesures. Mais l'art de gagner à tout prix ôte à la vie toute saveur comme il aveugle l'intelligence. J'y prendrai part le moins possible. »

Comme nous nous éloignons, Klosterheim me cria d'une voix rageuse :

« Prends garde à toi, chien de guerre ! Le surnaturel tout entier se ligue désormais contre toi ! »

C'était une menace terrible. Même Sedenko, qui n'avait pas compris les paroles, éprouva un frisson.

NOUS CHEVAUCHIONS maintenant dans une région relativement plate où ne saillaient que les constructions blanches et basses des fermes et les vignobles vert clair et jaune sous le lourd soleil.

Dès la première ville de quelque importance, j'ai cherché un médecin pour soigner nos blessures. J'avais l'élixir de Satan, mais je préférais le garder pour des circonstances plus graves. Un peu d'argent satanique nous permit d'ailleurs de convaincre le médecin de s'occuper aussi de nos chevaux. L'homme protesta, mais je lui fis valoir qu'il avait probablement tué plus d'hommes que de chevaux durant sa carrière et qu'il tenait là l'occasion d'améliorer sa marque. Il n'estima point la plaisanterie drôle mais il accomplit son travail avec une certaine habileté.

Sur la route de Milan, nous nous retrouvâmes en compagnie d'un groupe de pèlerins d'origines diverses, dont la plupart retournaient en France et certains en Angleterre. Ces hommes et ces femmes avaient visité la Ville sainte, acheté toutes sortes de bénéfices, contemplé les merveilles anciennes et modernes, et paraissaient pleinement satisfaits d'avoir été ainsi récompensés pour les épreuves de leur voyage. Ils racontaient des histoires de mages, de prêtres accomplissant des miracles, de visions et de révélations. Beaucoup arboraient les souvenirs traditionnels de pacotille que l'on vendait encore en les faisant passer pour les ossements de tel ou tel saint, pour les plumes d'un ange, pour des morceaux de la vraie Croix, et cætera. J'ai rencontré au moins trois personnes, séparément, qui détenaient le véritable Graal mais se jugeaient encore indignes de percevoir sa vraie beauté (il s'agissait généralement d'objets en étain recouverts d'une couche argentée) ou de constater ses propriétés magiques. Naturellement, je ne les ai pas informées du but de ma quête et je n'ai pas non plus cherché à les convaincre que les objets qu'elles avaient achetés étaient des faux.

Quand nous sommes arrivés dans la charmante cité de Vérone, nous l'avons trouvée en effervescence. Un chevalier catholique, sans doute lassé de la guerre qui se déroulait en Allemagne et persuadé que la cause ne valait pas grand-chose, avait levé une troupe de jeunes gens pleins d'ardeur pour l'accompagner dans une croisade. Apparemment, cette croisade avait pour objet d'attaquer Constantinople pour la libérer du joug des Turcs. L'idée séduisait beaucoup Sedenko, dont le peuple gardait l'espoir d'arracher aux chaînes de l'islam la grande ville, qu'ils appelaient « Tsargrad ». Cependant, lorsqu'il vit le chef de la croisade, un baron presque sénile visiblement rongé par la syphilis, et la troupe ridicule qu'il avait réunie, Sedenko décida d'attendre « que tous les clans kazaks puissent chevaucher ensemble vers Sainte-Sophie et détruire le croissant qui en profane l'autel ».

Près de Brescia, nous avons assisté au procès et au supplice d'un antéchrist convaincu : un homme gigantesque, doté d'une barbe et d'une épaisse chevelure noires, portant robe rouge et couronne de roses. Il appelait les gens à abandonner leur orgueil mensonger, à ne plus se prétendre les enfants du Christ et à admettre qu'ils suivaient sa voie comme autant de pécheurs. Il prêchait la venue de la guerre finale et annonçait que ceux qui se rangeraient à ses côtés en seraient les vainqueurs. La Bible ment, affirmait-il. Il était clair que cet homme croyait tout ce qu'il disait et qu'il était sincèrement préoccupé du sort d'autrui. Il mourut sur le bûcher en implorant les spectateurs de trouver leur salut en suivant son exemple. Pendant le supplice, un orage se déclencha à quelques milles de là. Les prêtres décidèrent de le considérer

comme un signe de la satisfaction divine. La foule, en revanche, s'attendit au commencement de l'Armageddon et s'agenouilla pour prier. La plupart des gens invoquaient le Christ, mais je crois en avoir entendu plusieurs dont les prières s'adressaient aux os calcinés de l'antéchrist.

À Crema, j'eus l'occasion de rencontrer un autre personnage insensé, monstre hermaphrodite qui se prétendait un ange tombé sur la terre, incapable de retourner au paradis car il avait perdu ses ailes. Cet ange vivait des aumônes qu'il obtenait des habitants de Crema. Ils se montraient gentils avec lui. Certains y croyaient à moitié. Or j'avais moi-même rencontré un ange, même s'il s'agissait d'un ange des ténèbres, et je savais à quoi cela ressemblait. Mais quand l'ange de Crema me pria, moi, vénérable voyageur et gracieux chevalier, de confirmer qu'il était réellement tombé du ciel, j'ai fait savoir à ceux qui voulaient bien m'entendre que, si j'en croyais mes maigres connaissances, cette créature ressemblait à un ange et qu'elle avait fort bien pu perdre ses ailes. J'ai proposé qu'il lui fût donné tout le confort possible durant son séjour sur terre.

À cinq milles de Crema, nous avons vu un village entier détruit par des brigands portant les capuchons de la sainte Inquisition d'Espagne. Ils s'en étaient allés avec les biens de l'église, avec tous les objets de valeur, emmenant des femmes et des enfants qu'ils chercheraient sans aucun doute à vendre comme esclaves. Quant aux survivants du village, ils croyaient pour la plupart comme fer qu'ils avaient reçu la visite des serviteurs du Christ et que ce qu'ils avaient dû leur abandonner servirait à Sa cause.

J'ai rencontré peu d'hommes de valeur sur cette route. J'en ai vus beaucoup dont l'honneur s'était mué en orgueil mais qui me méprisaient quand même pour ce qu'ils regardaient comme mon pragmatisme cynique. Fragment par fragment, j'avais raconté à Sedenko la majeure partie de mon histoire, car j'estimais juste de lui faire connaître quel maître il servait. Il avait haussé les épaules. Et répondu que cela ne lui paraissait pas très important, après tout ce qu'il avait vu ces temps-ci. La quête, au moins, était sainte, même si ceux qui l'accomplissaient ne l'étaient pas.

Après Crema, nous sommes repassés dans la Mittelmarch. Bien que les saisons y fussent évidemment inversées, le paysage ne différait guère. Nous nous sommes retrouvés dans un royaume, avons-nous découvert, qui était le vestige d'un empire carthaginois victorieux de Rome durant la célèbre campagne d'Hannibal ; cet empire avait conquis toute l'Europe ainsi que des territoires asiatiques, puis s'était converti au judaïsme, si bien que le monde entier avait connu la domination des rabbins-chevaliers. Le pays parut à Sedenko si horrible qu'il se crut déjà en enfer où il subissait le châtement de ses péchés. Nous avons été reçus avec hospitalité, et mon expérience de la mécanique fut mise à contribution lorsque le Grand Juge de cette terre carthaginoise prononça une sentence de mort contre un Titan. Il fallait construire un gibet. En échange de leur aide et d'un peu d'or, je leur ai dessiné un échafaud convenable. Le Titan fut pendu et je reçus la reconnaissance éternelle de ce peuple.

Peu après, nous sommes arrivés dans une grande ville fort complexe, régie par une infinité d'équilibres et d'interdépendances dont l'harmonie, toujours au point critique, me fut intolérable. C'était le royaume des abstractions divines, et les habitants remarquèrent à peine notre présence. Sedenko ne s'y sentait pas aussi mal à l'aise que moi, mais nous fûmes tous deux bien contents de partir et de nous retrouver dans une France plus familière, près de Saint-Étienne, où nous fûmes emprisonnés durant plusieurs semaines, soupçonnés de meurtre et d'hérésie, pour n'être libérés que sur l'intervention d'un prêtre qui nous dénicha plusieurs témoins à décharge. Le prêtre fut payé en or carthaginois et nous reprîmes la route soulagés.

Notre monde comme celui de la Mittelmarch devenaient de plus en plus dangereux, mais nous les avons traversés tous les deux, toujours obstinément vers l'ouest, pour enfin franchir la mer et gagner l'Angleterre, où nous ne nous sentîmes pas particulièrement les bienvenus.

En Angleterre, tout le monde ou presque nous regardait avec la plus grande méfiance. Un profond malaise affectait cette nation où chaque étranger était considéré soit comme un traître puritain, soit comme un agitateur catholique ; aussi avons-nous été très heureux de quitter ce pays pour faire voile vers l'Irlande, où se déroulaient plusieurs petites guerres. Nous avons été mêlés à deux campagnes militaires, une dans les rangs des Irlandais, l'autre dans ceux des Anglais ; Sedenko tomba amoureux et tua le mari de la femme lorsqu'il fut découvert. Nous avons donc été obligés d'abandonner l'Irlande en toute hâte pour entrer, une fois de plus, dans la Mittelmarch.

Nous avons entrepris cette quête depuis près d'un an et nous n'avions pas l'impression de nous être rapprochés des feuillages bleu-vert de la forêt à la Lisière-du-Paradis ; j'avais beaucoup vu du vaste monde, mais je n'estimais pas avoir appris grand-chose que je n'eusse déjà su. Je me languissais de dame Sabrina que je n'avais nullement oubliée. Mon amour pour elle était toujours aussi ardent.

À plusieurs reprises, j'ai cru entrevoir Klosterheim ou reconnaître sa main derrière telle agression sur nos personnes, mais comment en avoir la certitude ? Sa menace semblait se justifier. Il y avait de moins en moins de pays pour nous faire bon accueil. Nous commençons à nous considérer nous-mêmes comme des criminels. Même l'hospitalité des gens simples se faisait plus rare. Le combat entre le paradis et l'enfer, la lutte qui faisait rage dans l'enfer lui-même, les guerres qui secouaient les pays de la Mittelmarch, tout cela se reflétait dans le conflit qui ravageait l'Europe. La guerre n'en finissait plus. La mort et la peste continuaient de s'étendre. Nous nous demandions s'il fallait poursuivre notre route vers l'ouest et parvenir enfin au Nouveau Monde, si les choses iraient mieux là-bas. Le jeune Sedenko avait maintenant la mine défaite, on aurait dit qu'il avait vieilli de dix ans depuis notre rencontre. Quant à moi, je n'avais apparemment pas trop changé. Je m'étais familiarisé avec la plupart des incantations contenues dans les grimoires, et j'avais eu l'occasion de les utiliser. Depuis peu, leur emploi s'était fait plus fréquent. Mais elles paraissaient, en revanche, de moins en moins efficaces. Je me demandais si les ducs de l'enfer se regroupaient pour renverser leur maître. Dans ce cas, me disais-je, ma quête et tous mes efforts se révéleraient absolument inutiles.

Un jour de printemps, vers midi, la pluie tombait sur la Mittelmarch. Nous étions trempés, Sedenko et moi, et nos chevaux commençaient à fumer. Nous traversions une vaste étendue de terre crevassée. À intervalles, sur la plaine, nous voyions brûler de grands bûchers funéraires dont la fumée noire s'élevait à peine dans le ciel. La pluie battait nos manteaux et formait des flaques dans la boue. Nous avons rencontré et défait quatre ou cinq malandrins que je soupçonnais d'avoir été envoyés par Klosterheim, et je suivais mon compas qui nous montrait le chemin pour sortir de la Mittelmarch. Je commençais à ressentir un désespoir plus profond que jamais, car j'en venais à croire mon voyage sans fin et je craignais d'être le jouet d'une affreuse mystification.

Les bûchers étaient plus rapprochés. Personne dans les environs n'en portait le deuil, mais sur chaque construction funéraire se trouvait un corps entièrement enveloppé. Je me suis demandé si les occupants de ces bûchers avaient été terrassés par une maladie. Puis j'ai vu bouger une silhouette obscurcie par la fumée ; j'ai fait signe à Sedenko, mais le Moscovite n'a rien distingué.

Il s'était écoulé beaucoup de temps depuis notre dernière rencontre avec Klosterheim et nous avons commencé à le croire sorti de notre décor, mais maintenant j'étais presque certain, au vu de cette ombre dans la fumée, qu'il s'agissait du chasseur de sorcières lui-même. J'ai fait halte en levant la main pour avertir Sedenko, qui a suivi mon exemple. Dans cette pluie et cette fumée, il était absolument impossible de discerner quoi que ce fût à distance.

Finalement, nous avons décidé de reprendre notre route quand la pluie s'est arrêtée pour dévoiler, dans le ciel d'orient, un immense soleil rouge sombre.

La fumée céda place à la brume qui montait de la terre détrempée ; nous avons laissé les bûchers derrière nous, mais la plaine s'étendait encore sur des milles dans toutes les directions.

Le premier, Sedenko aperçut le village. Il tendit le bras. Du métal scintillait au loin, dans la lourde clarté du soir. Les maisons paraissaient rondes et surmontées de petites flèches. De plus près, j'ai vu qu'il s'agissait en fait de tentes de cuir montées sur roues et décorées de toutes sortes de symboles. Le scintillement venait des flèches de leur toit, recouvertes d'or, de bronze et d'argent.

Sedenko retint son souffle.

« J'ai vu ces yourtes bien souvent ! »

Sa main se posa sur la poignée de son sabre.

« Comment ? dis-je. Ce sont des Tatars ? »

— Tous les signes le prouvent.

— Alors, nous devrions peut-être éviter ce camp ? proposai-je.

— Et perdre l'opportunité d'en tuer quelques-uns ? répliqua-t-il comme si j'étais fou.

— Il est probable qu'ils sont plus nombreux que nous, mon cher Sedenko. Je ne crois pas que mon maître apprécierait que je perde mon temps pour cause d'extermination... »

Sedenko se renfroga et se mit à grommeler. On aurait dit un chien à qui l'on interdisait de chasser son gibier naturel.

« Par ailleurs, ajoutai-je, ils ont l'air de s'intéresser à nous. »

Une vingtaine de cavaliers chevauchaient dans notre direction. J'ai fait partir mon destrier au trot, mais Sedenko ne m'a pas suivi.

« Je ne peux pas fuir devant un Tatar », gémit-il.

Je suis revenu saisir ses rênes et j'ai tiré son cheval derrière moi. Mais les Tatars se déplaçaient avec une vitesse étonnante et nous nous sommes fait encercler au bout de quelques minutes ; nous avons regardé avec surprise leurs montures : ce n'étaient pas des animaux de chair mais des machines en cuivre. Leurs yeux restaient fixes et ternes, et ils émettaient de légers craquements en bougeant. Les Tatars, en revanche, étaient clairement de chair et d'os.

« Des chevaux mécaniques ! m'écriai-je. Quelle merveille ! »

Un des Asiatiques tira sur sa longue moustache et me dévisagea durant un long moment avant de prendre la parole.

« Vous parlez la langue de Philander Groot.

— C'est de l'allemand, précisai-je. Que savez-vous de Groot ?

— Notre ami. »

Le chef tatar observa d'un air méfiant Sedenko, qui avait la mine furieuse.

« Pourquoi votre compagnon est-il si fâché ? »

— Parce que vous nous avez poursuivis, je pense, lui répondis-je. C'est aussi un ami de Philander Groot. Nous l'avons vu il y a moins d'un an, dans la vallée du Nuage-d'Or.

— C'est pour là-bas qu'on le disait en chemin. »

Le Tatar fit un signe à ses hommes. Ils nous encadrèrent et nous conduisirent vers leur village.

« C'est Groot qui a fait les chevaux pour nous, dit le chef tatar, quand est venue la peste qui a tué toutes nos juments et détruit nos troupeaux.

— C'est pour ça que vous les brûlez ? » lui demandai-je en montrant les bûchers au loin.

Il secoua la tête. « Ce n'est pas à nous. »

Il ne m'en dirait pas davantage sur le sujet.

L'estime que j'avais pour Groot s'accrut encore maintenant que j'avais vu un exemple de son talent. Il m'était difficile de comprendre pourquoi le mignon avait choisi de vivre en ermite alors qu'il était capable de tant de choses.

Tandis que nous chevauchions, les coursiers mécaniques nous accompagnaient en cliquetant. Sedenko me déclara :

« Ce ne sont pas de vrais Tatars, bien sûr, mais des créatures de la Mittelmarch ; j'imagine que ce ne sont pas nécessairement mes ennemis mortels.

— Quoi qu'il en soit, Sedenko, je crois qu'il serait bien avisé de vous en tenir à ce raisonnement. Au moins pour un temps. »

Il me regarda d'un air méfiant, mais il hocha la tête, comme pour confirmer qu'il allait se tenir coi dans mon intérêt.

Le village était plein de chiens, de chèvres, de femmes et d'enfants ; l'odeur était écœurante. Les Tatars arrêtaient leurs montures et les êtres mécaniques demeurèrent sur place, immobiles comme des statues. Foyers, marmites, peaux à demi tannées, vieillards ratatinés : tout cela ne s'accordait guère avec les inventions raffinées de Groot.

On nous conduisit dans une des plus grandes yourtes ; il y régnait une odeur encore plus forte que dehors, à peine supportable pour moi, mais que Sedenko considérait comme normale. J'en déduisis que son peuple avait emprunté de nombreuses coutumes aux Tatars et que, pour un étranger, les Kazaks ne devaient pas être faciles à distinguer de leurs ennemis ancestraux.

« Nous sommes les gardiens du Génie, dit le chef des Tatars en nous invitant à nous asseoir sur des tas de coussins exotiques mais crasseux. Mangez avec nous, si vous êtes les amis de Groot. Nous allons tuer un chien et une chèvre.

— Je vous en prie, répondis-je, c'est trop d'hospitalité. Nous nous contenterons d'un bol de riz.

— Il faut manger de la viande, déclara le chef d'un ton ferme. Nous avons peu d'invités, et nous écouterons vos nouvelles. »

Cela m'amusa, car je me demandais ce qu'il penserait de notre véritable histoire. J'avais appris à rester assez vague en de telles circonstances, car bien souvent nous n'avions pas traversé de royaume voisin pour venir et nous étions donc peu familiers avec la géographie, les coutumes et la politique qui constituaient peut-être les seules références de nos hôtes. Nous avions pris l'habitude de nous dire en pèlerinage, en quête d'un objet saint ; nous prétendions avoir fait vœu de ne pas en révéler la nature ni de nommer la divinité que nous adorions. De cette manière, j'étais capable, au moins pour ma part, d'assimiler cette divinité imaginaire à celles des gens que nous rencontrions. Sedenko, un peu plus dévot que moi, préférait se taire.

J'ai raconté de mon mieux quelques-unes de mes aventures dans la Mittelmarch et quelques épisodes de notre voyage à travers l'Europe. C'était bien suffisant pour satisfaire le chef tatar, et quand vint le moment d'entamer le chien et la chèvre – cuits dans la même

marmite, avec quelques légumes – j’ai pensé que nous avions largement payé notre repas et qu’il était temps de demander :

« Et quel est ce génie que vous gardez ? »

— Une créature puissante qui vit dans une fiole, répondit-il simplement. Elle est emprisonnée à l’intérieur depuis une éternité. Philander Groot nous l’a donnée. En échange des chevaux, nous gardons le génie.

— Et que faisiez-vous avant de devenir les gardiens du génie ?

— Nous faisons la guerre aux autres tribus. Nous les battions et nous prenions leurs chevaux, leur bétail et leurs femmes.

— Vous ne leur faites plus la guerre ? »

Le Tatar secoua la tête.

« Impossible. Même du temps de Philander Groot, nous avons déjà détruit tout le monde.

— Vous avez anéanti toutes les autres tribus ?

— La peste les avait affaiblies. Nous envisagions d’attaquer Bakinax, mais nous sommes trop peu nombreux. Philander Groot a dit qu’avec le pouvoir du génie nous n’aurions pas à craindre la peste. Il semble qu’il avait raison.

— Et qu’est-ce que c’est, Bakinax ? interrogea Sedenko.

— La cité de la Peste, répondit le chef tatar. C’est là que la peste a commencé. Produite par un démon qui possède les habitants. J’ai entendu dire qu’ils essayent de tuer le démon, mais lui se nourrit des âmes des gens et des bêtes, et c’est pour cela qu’il leur envoie la peste. Il se tapit dans une sphère, au centre de Bakinax, et il se rassasie.

— Et vos âmes ne sont pas atteintes ?

— Non. Nous avons le génie.

— Bien sûr. »

Après le repas, le chef des Tatars fit allumer une torche et nous conduisit à la sortie du camp où se dressait une petite construction de bois. Une fiole décorée, en verre teinté de jaune, y était accrochée, maintenue par des crins de cheval tressés. Le Tatar approcha la torche et je crus voir quelque chose bouger à l’intérieur de la fiole, mais peut-être n’était-ce qu’un reflet de lumière. Le chef déclara :

« Si le flacon se brise et que le génie se libère, il grandira, énorme, et provoquera d’affreux ravages dans la Mittelmarch. Le démon le sait, ainsi que les gens de Bakinax, et c’est pour ça qu’on nous laisse tranquilles. »

Il prit une couverture tissée et enveloppa respectueusement le petit échafaudage en bois, dissimulant la fiole à nos yeux.

« Nous le couvrons pour la nuit, dit-il. Maintenant, je vais vous montrer la yourte des invités. Désirez-vous des femmes ? »

J’ai fait non de la tête. Je n’avais pas connu de femme depuis que j’avais pris l’anneau de dame Sabrina. Sedenko réfléchit un peu plus longuement à la proposition. Mais il décida également de ne pas accepter. Et il me murmura : « Dormir avec une femme tatare, ce serait une hérésie chez les Kazaks. »

La yourte où nous allions dormir était relativement propre, et de la bonne paille couvrait le sol. Nous nous sommes étendus sur les nattes et n’avons pas tardé à nous endormir, bien que Sedenko eût commencé par grommeler qu’il avait considérablement dérogé à son honneur en ratant l’occasion de tuer un ou deux Tatars. « J’aurais au moins dû leur voler quelque chose. »

Quand je me suis éveillé, mon compagnon était déjà sorti ; pour se soulager, m’a-t-il

expliqué.

« Il a fini de pleuvoir, capitaine. Un enfant m'a dit que Bakinax se trouve à peine à une journée de cheval, droit vers l'ouest. C'est sur notre route. Qu'en dites-vous ? Nous commençons à manquer de provisions.

— Tu es si pressé de visiter une ville que l'on nomme la cité de la Peste ?

— Je suis pressé de manger autre chose que du chien ou de la chèvre, répliqua-t-il vivement.

— Très bien, fis-je en riant. Prenons-en le risque. »

Je me suis levé, puis lavé dans un bol d'eau qu'on nous avait fourni ; pour tout petit déjeuner, j'ai mangé le riz qu'avait apporté une timide jeune fille tatare, et je suis sorti de la yourte. Le campement commençait seulement à s'éveiller. Je me suis dirigé vers la tente du chef. Il m'accueillit courtoisement.

« Si vous retrouvez notre ami Philander Groot, déclara-t-il, dites-lui que nous souhaitons beaucoup le revoir et lui faire honneur pour l'honneur qu'il nous a fait.

— C'est peu probable, répondis-je, mais je me souviendrai de votre message. »

Nous nous sommes quittés en excellents termes. Sedenko paraissait extrêmement pressé d'atteindre Bakinax et, au bout d'une demi-heure, je lui ai demandé de ralentir le pas.

« La bonne chère vous attire tant, mon ami ?

— Je me sentirai plus à l'aise avec les murs d'une ville entre les Tatars et moi, admit-il.

— Mais ils ne nous veulent aucun mal.

— Ils nous en voudront peut-être, à présent. »

Il se tourna en direction du camp, qui n'était plus visible. Puis il fouilla dans une de ses sacoches et en tira quelque chose qu'il me présenta dans sa main gantée.

C'était la fiole contenant le génie des Tatars.

« Vous êtes un idiot, Sedenko, dis-je d'un ton sévère. C'est un acte parfaitement déloyal envers ceux qui nous ont si bien reçus. Il faut la leur rendre.

— La leur rendre ? s'écria-t-il d'un air stupéfait. C'est une question d'honneur, capitaine ! Aucun Kazak ne peut quitter un village tatar sans emporter quelque chose de valeur !

— Notre ami Philander Groot la leur a donnée, et ils nous ont offert l'hospitalité à cause de Groot. Il faut la leur rendre ! »

J'ai arrêté mon cheval et j'ai tendu la main pour saisir le flacon. Sedenko m'a lancé une injure et il a tiré sur sa bride pour écarter sa monture.

« C'est à moi ! » a-t-il crié.

D'un bond, j'ai sauté à terre et j'ai couru vers lui.

« Rendez-le ou laissez-moi le faire.

— Non ! »

J'ai bondi vers le flacon. Le cheval a reculé. Sedenko a tenté de le maîtriser et la fiole lui a échappé des doigts. J'ai plongé en avant pour sauver l'objet, mais il avait déjà touché la terre dure. Sedenko me criait quelque chose dans sa langue barbare. Je me suis arrêté pour ramasser la petite bouteille, remarquant que le bouchon s'était desserré, quand Sedenko m'a frappé par derrière du plat de son sabre ; je suis resté étourdi un instant, et lorsque j'ai repris mes esprits je l'ai vu serrer la fiole contre sa poitrine en courant vers son cheval.

« Sedenko ! Vous êtes devenu fou ! »

Il se retourna en me regardant d'un air furibond.

« C'étaient des Tatars ! cria-t-il comme s'il tentait de raisonner un imbécile. C'étaient des

Tatars, capitaine !

— Rendez-leur cette fiole ! »

Je me suis péniblement remis debout. Sedenko restait planté là, l'air méfiant. Puis il a hurlé sauvagement pendant que je me redressais :

« Qu'ils récupèrent leur maudite fiole, ils n'auront pas leur génie ! »

Il a tiré énergiquement sur le bouchon.

Je suis resté pétrifié d'horreur, m'attendant à voir surgir la créature.

Sedenko s'est esclaffé. Il m'a lancé le flacon.

« Il est vide ! Ce n'était qu'une farce ! Groot les a roulés ! »

Ce qui semblait le ravir.

« Qu'ils le reprennent donc, capitaine si ça vous fait plaisir. » Il rit encore plus fort.

« Quelle blague magnifique ! Je savais que Philander Groot était un homme selon mon cœur. »

Maintenant que je tenais la fiole, je voyais deux minuscules mains blanches s'agripper au goulot. J'ai regardé à l'intérieur. Il y avait une petite créature faible et misérable. Elle était visiblement en train de mourir au contact de l'air. Elle avait une forme humaine, mais elle était nue et mince. Une sorte de petit miaulement s'échappa de ses lèvres fripées, et je crus reconnaître un mot ou deux. Puis les mains miniatures relâchèrent le goulot et la chose retomba au fond de la bouteille, où elle se mit à grelotter.

Il n'y avait rien à faire, sinon replacer le bouchon. J'ai regardé Sedenko d'un air dégoûté.

« Vide ! lança-t-il en pouffant. Vide, capitaine ! Oh, laissez-moi la rapporter. J'ai failli gâcher la farce de Groot. »

J'ai enfoncé le bouchon dans le flacon, que je lui ai tendu.

« Vide, ai-je répété. Rapportez-le. »

Il a fourré l'objet dans sa sacoche, sauté en selle, et il est parti à cette allure folle que lui et les siens affectionnent.

J'attendis une quarantaine de minutes, puis je me suis remis en route vers l'ouest, en direction de Bakinax, sans me soucier, à ce moment, de savoir si Sedenko avait ou non survécu. J'avais consulté mes cartes. Bakinax se trouvait à peine à une semaine de cheval de la forêt à la Lisière-du-Paradis.

Cependant, mon appréhension croissait à mesure que je me rapprochais de la ville.

Sedenko me rattrapa bientôt, le visage radieux.

« Ils n'avaient pas remarqué son absence, dit-il. Philander Groot est vraiment un malin, n'est-ce pas, capitaine ?

— Oh, certainement », répondis-je.

À mon sens, Groot avait ses raisons pour tromper les Tatars. Grâce au génie, vivant ou mort, ils survivaient et les gens de Bakinax n'osaient pas les attaquer. Groot avait offert aux Tatars à la fois la vie et, d'une certaine façon, une raison de vivre. Mon admiration pour le mignon ne faisait que grandir, de même que ma curiosité à son sujet.

Nous laissâmes enfin la grande plaine derrière nous pour pénétrer dans une région d'herbe sèche et de petites collines, parcourue de milliers de ruisseaux. Il avait recommencé à pleuvoir.

Je songeais que la désolation s'emparait toujours davantage de la Mittelmarch, depuis une année que nous voyagions. Comme si la stérilité la gagnait, comme si l'âme de ce royaume se dissolvait lentement. J'avais beau me dire que je rencontrais simplement des différences géographiques, la réponse était loin de me satisfaire.

Dans la soirée, une ville apparut devant nous, et nous sûmes qu'il s'agissait forcément de

Bakinax.

Nous avons traversé les rues sous la clarté de la lune. La cité paraissait très calme. Nous avons arrêté un homme éméché qui rentrait chez lui en titubant, une torche dans chaque main. Nous ne pouvions pas comprendre sa langue, mais nous avons obtenu des renseignements par gestes et nous avons trouvé à nous loger pour la nuit : une petite auberge à l'odeur désagréable.

Dans la matinée, nous prenions un petit déjeuner de fromages inconnus et de viandes mystérieuses lorsque nous fûmes interrompus par l'irruption de cinq ou six hommes en surcots identiques, munis de haliebardes, coiffés de morions ornés de plumes, et portant gants et chausses en mailles de fer. Ils nous ont fait clairement comprendre que nous devions les suivre.

Sedenko voulait se battre, mais je n'en voyais pas l'utilité. On avait mis nos chevaux à l'écurie pendant notre sommeil et nous ne savions pas exactement où. De plus, toute la région nous était étrangère. Comme j'en avais fait mon habitude, je portais sur moi tous les présents de Lucifer et j'avais l'épée au côté, aussi ne me suis-je pas senti trop vulnérable en me levant et en m'essuyant les lèvres avant de m'incliner devant les soldats pour leur indiquer que nous étions prêts à les accompagner.

Vues en plein jour, les rues de Bakinax étaient étroites et pas très propres. Des gamins en haillons, au visage creusé, affamé, s'arrêtaient pour nous regarder passer tandis que des vieillards, vêtus de guenilles pour la plupart, nous dévisageaient d'un air ébahi. La ville n'exprimait aucun accablement excessif, comparée à bon nombre de cités d'Europe, mais elle n'avait pas l'air bien joyeuse non plus. Il y régnait une ambiance lugubre et je me dis qu'elle portait bien son nom de cité de la Peste.

On nous escorta jusqu'à la place centrale où se trouvait, surmontant une grande estrade en bois, un énorme globe fabriqué dans un métal terne et déplaisant, gardé par des soldats dans la même livrée que ceux qui maintenant nous entouraient. Aucun autre citoyen sur les lieux.

« Ce doit être la résidence du démon dont les Tatars ont parlé, me chuchota Sedenko. Vous croyez vraiment qu'il se nourrit des âmes des gens, capitaine ?

— Je l'ignore, répondis-je, mais je lui offrirais volontiers la vôtre, Sedenko. »

Je n'étais pas encore décidé à lui pardonner la sottise qu'il avait commise en dérobant la fiole. Pour sa part, il n'éprouvait pas le moindre remords. Comme souvent, il prit ma remarque pour une plaisanterie et il tendit le cou pour observer à nouveau la sphère tandis que nous montions les marches de pierre et passions le portail de ce qui était manifestement un important édifice public.

On nous fit entrer dans une salle bordée de chaque côté par des bancs. Pas un seul siège cependant n'était occupé. Tout au bout de la salle se trouvait un lutrin, et derrière ce lutrin, à la place d'un prêtre il y avait un grand homme mince portant perruque rouge vif et vêtu d'une robe noir et or.

Il s'exprima en latin :

« Vous parlez latin, vous autres ?

— Un peu, déclarai-je dans cette langue. Pourquoi nous avoir amenés ici aussi brutalement, Votre Honneur ? Nous sommes d'honnêtes voyageurs.

— Pas si honnêtes. Vous cherchez à vous dérober aux taxes. Vous avez chevauché à travers nos Terres des Cendres, terres sacrées, et vous les avez profanées. Vous êtes entrés dans Bakinax par la porte de l'Orient sans laisser d'or dans le plateau. Et il ne s'agit là que de vos

crimes majeurs. N'ajoutez pas l'hypocrisie à vos outrages, monsieur ! Je suis le Grand Magistrat de Bakinax, et c'est moi qui ai ordonné votre arrestation. Qu'avez-vous à répondre ?

— Nous ne pouvions pas connaître vos lois, lui dis-je, car nous sommes étrangers. Si nous avions su que vos Terres des Cendres étaient sacrées, nous les aurions contournées, je vous l'assure. Quant à l'or qui doit être déposé dans le plateau, je suis prêt à le payer sur-le-champ. Personne ne nous en a sommés quand nous sommes entrés.

— Trop tard pour payer en or, rétorqua le Grand Magistrat. » Il se moucha et nous toisa d'un air furieux. « Ne prétendez pas que nul ne vous a parlé de Bakinax durant votre voyage, car elle est célèbre, la cité de la Peste. On ne vous a rien dit de notre démon ?

— On nous a parlé d'un démon, c'est vrai. » J'ai haussé les épaules. « Mais pas des taxes, Votre Honneur.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour nous ravitailler.

— Dans la cité de la Peste ? s'écria-t-il en ricanant. Dans la terrible cité du démon ? Non ! vous êtes venus nous faire souffrir !

— Mais, monsieur, comment pourrions-nous, tous les deux, faire souffrir une ville entière ? »

Cet homme était fou. Je commençais à croire, hélas, que la ville entière était prise de folie. J'ai regretté ma décision de venir et je me suis trouvé d'accord avec le Grand Magistrat quand il sous-entendait que seul un imbécile chercherait à se rendre à Bakinax.

« En étant ce que vous êtes. En voyant ce que vous voyez ! répondit le Magistrat. Nous ne permettrons pas qu'on se moque de nous, étrangers ! Certes non !

— Nous ne voulons pas nous moquer, lui dis-je. Nous promettons de ne jamais citer le nom de Bakinax. Seulement, cher monsieur, laissez-nous poursuivre notre route, car nous avons une sainte mission à remplir.

— Oui, c'est bien vrai, déclara le vieil homme avec une sorte de soulagement. Vous devez payer de vos âmes votre stupidité ainsi que votre mépris pour nous. Vous serez donnés en pâture à notre démon. De la sorte, deux des nôtres seront épargnés quelque temps, et vous recevrez un châtiment à la mesure de vos crimes. Vos âmes iront en enfer. »

Je me suis esclaffé en entendant cette sentence. Sedenko n'avait aucune idée de ce que nous venions de dire. Je lui ai grossièrement résumé nos paroles.

Cela ne l'amusa pas autant que moi. Peut-être ne croyait-il pas réellement que son âme était déjà vouée au royaume de Lucifer.

« VOUS, MESSIRE, déclara le Grand Magistrat en s'adressant à moi, vous serez le premier à affronter notre démon. Nul ne l'a jamais vaincu. Néanmoins, si vous parvenez à le tuer, la porte de la sphère s'ouvrira et vous serez libre. Si vous n'êtes pas sorti dans une heure, votre ami vous rejoindra.

— Je suis autorisé à prendre mon épée ? Demandai-je.

— Vous pouvez garder tous vos biens avec vous.

— Dans ce cas, je suis prêt. »

Le Grand Magistrat s'adressa aux soldats dans leur langue. L'un d'eux resta garder Sedenko tandis que les autres m'escortèrent de la cour jusqu'à la grand-place, où la pluie s'était remise à tomber.

Nous avons monté quelques marches menant à la plate-forme. Il y avait à la surface de la sphère une petite porte ronde dont s'approcha un garde. Il était nerveux. Il posa la paume de la main sur la clenche puis hésita.

Je vis alors une silhouette s'avancer sur la grand-place.

Klosterheim avait l'air encore plus sinistre que lors de notre dernière rencontre. Il me regardait en souriant. Il se régala à l'avance et tremblait presque de plaisir. Ses habits noirs étaient sales et peu soignés ; les plumes violettes de son chapeau, tout emmêlées, s'effilochaient ; son dos, enfin, me parut légèrement voûté, d'une manière étrange, à peine perceptible. Ses yeux révélaient la même démente aveugle. Il ôta son chapeau pour m'adresser un salut ironique ; la porte s'ouvrit en grinçant et les soldats me poussèrent en avant.

« Serait-ce votre œuvre, Klosterheim ? » demandai-je.

Le chasseur de sorcières haussa les épaules.

« Je suis un ami de Bakinax, dit-il.

— Vous avez offert ce démon à la ville ? »

Il ignora ma question et se contenta de faire un signe aux gardes. En lui adressant un geste d'adieu, je me suis penché pour pénétrer dans l'obscurité humide, puante et salée de la sphère. À croupetons, j'ai cligné des yeux, scruté les ténèbres, sans rien distinguer. La porte circulaire s'est fermée derrière moi dans un claquement.

Peu à peu, j'ai commencé à voir autour de moi. La clarté provenait d'une substance curieuse qui inondait le fond de la sphère. Blanche et visqueuse, elle provoquait certainement aussi l'odeur nauséabonde. Quelque chose en émergea, de l'autre côté de la sphère. Le liquide qui couvrait le sol fit entendre un bruit de suction. Aucune couleur ne se manifestait. Tout était gris, noir et blanc.

La chose qui se déplaçait dans ce liquide me dépassait par la taille. Elle était couverte d'écailles. Elle avait une grosse tête mélancolique qui retombait sur le côté, presque appuyée sur son épaule gauche. Ses longues dents étaient cassées, ses lèvres en charpie, comme entièrement mâchonnées. Un filet de vapeur s'échappait d'une narine béante. Le monstre me fixa en poussant un petit glapisement, presque une question.

« Es-tu le démon de la sphère ? » lui demandai-je.

La tête se redressa légèrement. Puis, au bout d'un moment, une voix s'éleva du fond de sa gorge.

« C'est moi.

— Tu dois savoir que mon âme ne t'est pas destinée, lui dis-je. Elle appartient déjà à notre maître, Lucifer.

— Lucifer. » Elle avait déformé le nom. « Lucifer ?

— C'est lui qui possède mon âme. Je ne puis donc t'offrir ta pâture, sire démon. Je ne puis t'offrir que la mort.

— La mort ? » Il passa sur ses lèvres déchirées une langue en piteux état. Un sourire parut se dessiner sur son visage. « Lucifer ? Je veux être libre. Je ne veux plus rien manger. Pourquoi me donnent-ils tant à manger ? Ils n'ont qu'à me libérer du pacte et je m'en irai directement aux enfers.

— Tu ne désires pas rester ici ?

— Je n'ai jamais voulu venir. On m'a trompé. Pris au piège de ma propre gourmandise. Je sais que ton âme n'est pas pour moi, mortel. Je la sentirais si elle m'était destinée. Et je ne puis la sentir.

— Mais tu veux me tuer quand même, non ? »

Le démon s'assit dans le fluide. Ses doigts griffus firent jaillir des éclaboussures.

« Des enfants et des adolescents. Voilà tout ce qu'il en reste. Il n'y a pas une âme à Bakinax – je veux dire : pas une âme adulte – qui ne me soit déjà promise. Je ne te tuerai pas, mortel, à moins que, par ennui, tu ne désires combattre. Tu es l'un des rares qui m'aient parlé. La plupart se contentent de crier. Les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles, je les mange. Ça les fait taire. Mais j'en ai plus qu'assez. Plus qu'assez.

— Pourtant, tu ne me laisseras point quitter ta tanière ?

— Comment ferais-je ? Je suis moi-même enfermé. Un pacte. Ça m'avait paru avantageux, il y a si longtemps.

— Quel est le mage qui t'a enchaîné ?

— Il s'appelait Philander Groot. Un homme charmant. Avant, je parcourais librement tout le royaume. Aujourd'hui, me voici cloîtré à Bakinax dans cette cage. Oh ! je suis si las des âmes insipides de ces jeunes... »

Il prit un peu de fluide sur son doigt et le suçota. Puis il poussa un soupir.

« Mais ils te craignent, lui dis-je. C'est pour cela qu'ils te gardent ici. Ils croient que tu t'échapperas si tu n'es pas rassasié.

— Les hommes n'agissent-ils pas toujours ainsi ? demanda le démon. Que dois-je représenter pour eux ? je me le demande... »

Je me suis allongé du mieux que j'ai pu contre la paroi de la sphère. Je commençais à me faire à l'odeur.

— Bon, ils ne te relâcheront pas, et ils ne me libéreront pas non plus, à moins que je ne te tue. Tu as de quoi manger. Moi non. On dirait qu'il ne me reste qu'à mourir de faim ou t'occire. »

Le démon leva les yeux vers moi.

« Je n'ai aucune envie de te tuer, mortel. Cela offenserait notre maître, n'est-ce pas ? Ton heure n'est pas encore venue.

— Je le crois aussi, lui dis-je. Car j'accomplis une mission que m'a personnellement confiée Lucifer.

— Dans ce cas, nous sommes confrontés à un dilemme. »

J'ai réfléchi pendant un instant.

« Je pourrais tenter de t'exorciser, lui proposai-je. Cela te permettrait au moins de sortir de

la sphère. Où irais-tu ?

— Tout droit en enfer.

— Là où tu souhaites demeurer.

— Je ne veux plus quitter l'enfer, fit le démon d'une voix émue.

— Je ne suis pas un expert en exorcisme.

— Ils ont essayé de m'exorciser, mais ceux qui sont déjà promis à l'enfer, qu'ils le sachent ou non, ne peuvent pas m'obliger à partir.

— Donc, je ne peux pas t'exorciser non plus.

— J'en ai l'impression.

— Nous sommes à nouveau dans l'impasse », dis-je.

Le démon baissa la tête et poussa un soupir encore plus profond. « Oui.

— Et si je te tuais ? suggérai-je. Où s'en irait ton âme ?

— Dans l'oubli. J'aimerais mieux ne pas trépasser, sire chevalier.

— Pourtant, on m'a dit que la porte ne s'ouvrirait qu'après ta mort.

— Comment le sauraient-ils, puisque personne ne m'a jamais occis ?

— C'est peut-être Philander Groot qui le leur a dit. »

J'ai pesé le problème un moment.

« La porte finira bien par s'ouvrir pour laisser entrer mon compagnon, qui doit être ta prochaine victime. Pourquoi ne pas t'échapper quand viendra son tour ?

— Toi, tu pourrais peut-être t'échapper, expliqua le démon. Mais ce n'est pas uniquement le métal qui me retient ici. Il y a ce pacte avec le mage, comprends-tu ? Si je le brisais, je serais anéanti sur-le-champ.

— Philander Groot est donc le seul à pouvoir te délivrer.

— Exactement.

— Mais Philander Groot s'est fait ermite, et il demeure dans un lointain royaume.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— La logique m'amène inévitablement à conclure que je ne pourrai m'échapper qu'en te tuant. Et je sais que mes chances d'y parvenir sont pratiquement nulles.

— Je suis très fort, très féroce aussi, fit le démon comme pour confirmer mes propos.

— Je crois que mon seul espoir est d'attendre que l'heure soit écoulée, puis d'essayer de sortir par la porte quand viendra le tour de mon ami.

— Ça me paraît la seule solution, acquiesça le démon. Mais ils te tueront quand même, n'est-ce pas ?

— Il y a de fortes chances. »

À son tour, il réfléchit un moment.

« J'essaie de trouver une autre issue, qui nous profiterait à tous les deux, fit-il.

— Sans parler des enfants et des vierges de Bakinax.

— Évidemment. » Il eut une expression nostalgique. « Sais-tu s'il reste encore des Tatars ?

— Quelques-uns. Protégés de toi par un génie.

— Celui de la fiole ?

— Celui-là même.

— Ah-ah... » Il prit un air songeur. « J'aimais bien les Tatars. »

Je commençais à trouver plutôt anémiques les êtres surnaturels de ce pays. Je me demandais si non seulement la Mittelmarch mais l'enfer tout entier n'étaient pas en train de décliner. À moins que les pouvoirs n'aient été mobilisés pour faire face à la guerre civile qui

battait son plein, selon Klosterheim, entre Lucifer et ses ducs.

J'ai cru remarquer un mouvement au-dessus de moi. J'ai tendu la main au démon. Il a placé ses doigts écaillés dans les miens. Je lui ai demandé :

« Aurais-tu l'obligeance de me permettre de me tenir sur tes épaules pour tenter de m'échapper quand la porte s'ouvrira ? »

— Bien volontiers, répondit le démon, à une condition : si tu parviens à t'enfuir et à retrouver Philander Groot, dis-lui que je promets, s'il rompt notre pacte, de retourner aussitôt en enfer et de ne plus jamais m'aventurer sur Terre.

— Mes chances de revoir Groot sont minces, lui confiai-je honnêtement. Néanmoins, je te donne ma parole que, si je le rencontre à nouveau ou si j'ai la possibilité de lui faire parvenir un message, je lui ferai savoir ce que tu m'as dit.

— Alors, je te souhaite une chance du diable, déclara le démon en se penchant pour que je puisse lui grimper sur le dos. Et j'espère que tu vas tuer ce Grand Magistrat qui m'a causé tant d'ennuis. »

La porte s'ouvrit. J'entendis rire des gardes. J'entendis pester Sedenko.

Son visage apparut au-dessus de moi. J'ai posé un doigt sur mes lèvres. Il a écarquillé des yeux stupéfaits et j'ai murmuré :

« Tirez votre lame tout de suite. Nous allons tenter de nous échapper en combattant... »

— Mais... commença Sedenko.

— Ne posez pas de question. »

Le Kazak haussa les épaules et se retourna en déclarant :

« Attendez que je tire mon sabre, les amis ! »

Il avait son arme à la main. J'ai dégainé mon épée tandis que le démon me soulevait vers la porte. Je me suis agrippé au rebord et j'ai bondi par l'ouverture, dépassant Sedenko, pour me fendre vers le garde le plus proche que j'ai touché en plein cœur. Deux autres se sont écroulés devant moi avant d'avoir compris ce qui se passait. Les trois qui restaient se sont jetés sur nous ; nous aurions pu nous en débarrasser aisément si je n'avais pas été distrait par les gestes insistants de Sedenko. Je me suis tourné pour jeter un coup d'œil dans la direction qu'il indiquait.

Klosterheim était là, monté sur un lourd destrier noir. Derrière lui se trouvaient une vingtaine d'armures à cheval, animées d'une sinistre lueur noire. C'étaient les démons d'armes du seigneur Arioch, duc de l'enfer. Pendant un instant je fus tenté de replonger dans la sphère. Klosterheim se moquait de moi et attendait la fin du combat.

J'ai tué encore un garde et Sedenko a coupé les deux autres en rondelles.

Derrière nous, par la porte ouverte de la sphère, se dégageait l'odeur fétide des âmes pourrissantes. Devant nous le visage d'un Klosterheim triomphant et ses impassibles laquais.

« Nous sommes perdus, sans nul doute », murmura Sedenko.

J'avais maintenant fixé dans ma mémoire la formule magique permettant de repousser ces cavaliers. Rejetant les craintes de Sedenko, j'ai levé la main :

« *Rehoim Farach Nyadah !* »

Klosterheim continua de rire. Puis il s'arrêta et leva aussi la main :

« *Niever Oahr Arnjoija !* » Il arborait une expression de défi. « J'ai neutralisé votre incantation, von Bek. Croyez-vous que j'aie perdu toute une année à me demander comment vous aviez arrêté mes hommes la dernière fois ? »

— Alors, nous sommes perdus, dis-je.

— Vous êtes perdus. Je connaissais votre destination. Je savais que vous deviez passer par cette région car vous allez chercher le Graal dans la forêt à la Lisière-du-Paradis. Mais vous ne verrez jamais cette forêt, von Bek.

— Comment la guerre évolue-t-elle en enfer ? » demandai-je.

Klosterheim se rassit en selle.

« Assez bien, répondit-il. Lucifer faiblit. Il se replie. Il ne combattrait pas. Le nombre de nos alliés augmente. Vous avez agi comme un idiot en refusant la chance de vous joindre à moi.

— J'ai accepté une tâche, dis-je. Je savais qu'il y avait peu d'espoir de la mener à bien. Mais un pacte est un pacte. Et c'est Lucifer qui tient mon âme, Klosterheim ; pas vous. »

Une ombre s'abattit brusquement sur la ville entière. Levant la tête, j'ai vu plus étrange spectacle que tout ce que m'avait montré l'enfer et la Mittelmarch. Un énorme chat noir baissait les yeux vers nous. Un seul mouvement d'une patte ou de la queue aurait détruit la cité tout entière. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un nouvel allié de Klosterheim, mais je me suis rendu compte que le chasseur de sorcières était aussi surpris que nous.

« Qu'avez-vous donc invoqué maintenant, von Bek ? » a-t-il demandé.

Il était déconcerté. Puis il a juré en apercevant autre chose derrière nous.

Sedenko s'est retourné le premier ; il a poussé un cri d'étonnement. On entendait un fort gazouillis, comme le chant des étourneaux quand le soir tombe. J'ai tourné la tête : un char de bronze et d'argent, tiré par des milliers de petits oiseaux dorés, traversait le ciel et descendait vers nous.

« Sus ! » hurla Klosterheim.

Il lança son cheval vers la plate-forme, aussitôt suivi par la masse de métal flamboyant que formaient les cavaliers noirs.

Quand le char se posa sur la plate-forme, Klosterheim fit sauter son cheval sur l'estrade et se rua directement sur moi. J'ai paré son premier coup. Les serviteurs cuirassés du duc Arioch mirent pied à terre et montèrent pesamment l'escalier. Nous fûmes aussitôt refoulés.

J'entendis une voix s'élever du char. Une voix douce, légèrement ironique, réprobatrice, qui déclara :

« Démon de la sphère, je vous libère de votre servitude, à la condition que vous avez émise, et à la condition supplémentaire que vous combattiez ces ennemis de votre maître, car ils conspirent contre Lucifer. »

J'ai tourné la tête malgré le danger. Le petit homme debout dans le char se frotta la barbe et s'inclina pour me saluer. Je sentis l'odeur de l'eau Hongroise. Je vis de la dentelle et du velours. C'était Philander Groot en personne.

« Voulez-vous me rejoindre, messieurs ? demanda-t-il courtoisement. Je crois que Bakinax va devenir un champ de bataille, et ce ne sera pas un spectacle pour des gens sensibles. »

Sedenko n'avait pas besoin d'une seconde invitation. Il courut à toute allure vers le char. Je l'ai suivi.

Le démon sortit de la sphère en grondant et en clignant des yeux. Il poussa un hurlement d'exultation. Ses écailles s'entrechoquèrent et se mirent à briller. Et lui de rire d'une joie ignoble. Je vis un Klosterheim grondant de rage chevaucher vers nous, toujours déterminé à nous occire, tandis que nous grimpons dans le char de Groot.

Le démon de la sphère et les chevaliers du duc Arioch avaient engagé le combat. La partie me semblait inégale, mais le démon s'en tirait très bien.

Le cheval de Klosterheim se mit à ruer sous nos yeux quand nous nous élevâmes dans les

airs, tirés par les petits oiseaux. Le prêtre-soldat montrait les dents. Il hurlait de dépit, un peu comme un enfant auquel on aurait retiré sa friandise préférée.

Avant de disparaître à ma vue, Klosterheim venait de sauter à bas de l'estrade et s'éloignait à cheval du carnage qui se déroulait sur la plate-forme. Je vis deux chevaliers en armure projetés si loin qu'ils s'écrasèrent contre le tribunal. Des pierres et des briques s'écroulèrent. Un feu horrible se déclenchait partout où retombait un chevalier du duc Arioeh.

Alors, sous le regard tranquille de l'immense chat noir, nous nous sommes éloignés de Bakinax pour survoler la plaine rouge.

« Je n'avais rien prévu de tout cela, déclara Philander Groot comme pour s'excuser auprès de nous. Mais je savais que l'équilibre auquel j'étais parvenu ne pouvait pas durer. Je suis content de vous trouver en bonne condition, messieurs. »

Je suis resté sans voix. L'élégant leva un sourcil.

« Vous vous demandez sans doute le pourquoi de ma présence. Eh bien, j'ai passé quelque temps à méditer votre histoire, capitaine von Bek, et à peser mon ancienne décision de me tenir à l'écart des affaires des hommes, des dieux et des démons. Puis j'ai considéré la nature de votre quête et, pardonnez-moi, j'ai décidé d'y prendre part. Elle m'a paru capitale.

— J'étais loin de me douter que vous étiez un si grand mage.

— Vous êtes très aimable. Depuis peu, j'ai le sentiment que des événements importants se déroulent un peu partout. Je suis un personnage bien vaniteux, et je dois admettre que je commençais à me lasser de la vallée du Nuage-d'Or, de sa décence et de sa modération ; aussi me suis-je décidé à vérifier si j'étais encore capable d'utiliser mes pouvoirs d'autrefois, bien que je les tiens – tout comme vous, j'en suis sûr – pour puérils et vulgaires.

— Je les tiens pour des dons du ciel », dis-je.

Cela l'amusa.

« Eh bien, ce n'est pas le cas, capitaine von Bek. Non, non... »

L'élégant ermite garda un moment le silence, tandis que nous poursuivions notre voyage dans les airs. Puis il s'exprima plus gravement qu'à l'accoutumée :

« Pour l'instant, aucun soldat des ducs de l'enfer ne peut se transférer dans le royaume terrestre. Mais si Lucifer est défait, un terrible désordre s'abattra sur la création et ce sera vraiment la fin du monde. Il n'y aura pas un seul antéchrist, bien qu'on puisse dire que Klosterheim les représente tous. Ce sera la guerre ouverte, dans chaque territoire, entre le ciel et l'enfer. Ce sera l'Armageddon, messieurs, comme il a été annoncé. L'humanité périra. Et, quoi qu'en dise la Bible chrétienne, je tiens l'issue pour très incertaine.

— Mais Lucifer ne souhaite pas entrer en guerre avec Dieu, objectai-je.

— La décision pourrait bien ne plus appartenir à Lucifer. Ni à Dieu. Peut-être ont-ils tous deux perdu leur autorité.

— Et le Graal ? demandai-je. Quel rôle joue le Graal dans tout cela ?

— Peut-être aucun, répondit Groot. Peut-être n'est-ce tout bonnement qu'une diversion. »

LE CHAR de Philander Groot finit par se poser sur le flanc peu escarpé d'une colline dominant une vallée qui me rappelait beaucoup celle de Bek.

Un village brûlait au fond de cette vallée ; je voyais la fumée noire s'élever des fermes et des moulins. Des silhouettes sombres, munies de torches, parcouraient le pays et mettaient le feu à tout ce qui pouvait s'embraser. Le spectacle m'était familier. J'avais moi-même souvent ordonné de telles destructions.

« Sommes-nous encore dans la Mittelmarch ? ai-je demandé à l'élégant. Ou sommes-nous revenus dans notre royaume ? »

— C'est la Mittelmarch, dit-il, mais ce pourrait aussi bien n'être que la Terre, vous savez. Il reste aujourd'hui peu de régions qui ne sont pas dévastés ou menacés de l'être.

— Et tout cela parce que Lucifer m'a mis en quête du Graal !

— Pas exactement. »

Groot fit un geste de la main et le char s'éleva de nouveau dans les airs. Il déclara, comme en aparté :

« Je crains que nous ne voyions plus rien de tel. On doit la plupart de ces commodités aux puissances des Ténèbres, même si l'on n'en fait pas usage à leur service. Le saviez-vous, capitaine von Bek ? »

— Je l'ignorais.

— Maintenant que je n'appartiens plus aux seigneurs gris, comme on nomme en enfer ceux d'entre nous qui restent neutres, mes incantations vont perdre de leur efficacité. » Il s'interrompt pour lisser sa petite moustache. « Vous êtes un homme peu ordinaire, capitaine, mais ce n'est pas votre quête qui a provoqué tout cela. La décision prise par Lucifer de chercher à conclure la paix avec son créateur, voilà ce qui exacerbe une crise qui couvait au moins depuis la naissance du Christ. La situation s'est embrouillée, voyez-vous. Les fois païennes sont loin d'être détruites. C'est pourtant ce que voulaient Bouddha, le Christ et Mahomet. Pour beaucoup, la mort du paganisme annonçait le déclin prochain du monde (et je n'entrerai pas dans les détails, car c'est une question complexe bien qu'elle n'en ait pas l'air). Nous avons abandonné nos responsabilités, soit à Dieu, soit au diable. Je ne suis pas certain que Dieu l'exige de nous, et je ne suis pas certain non plus qu'il le souhaite. Rien n'est sûr dans l'univers, capitaine.

— Si je découvre le remède à la souffrance du monde, aucun avantage n'en découlera ?

— Je ne sais pas. Peut-être le Graal n'est-il qu'un objet de troc dans un jeu si mystérieux que même ses deux principaux acteurs n'en comprennent pas les règles. Encore une fois, il se peut que je sois complètement dans l'erreur. Cependant, vous devez savoir une chose : Klosterheim est maintenant plus puissant que vous ne commencez à vous en rendre compte. Son orgueil l'a poussé à ne faire intervenir que les mêmes vingt chevaliers auxquels vous aviez déjà échappé, mais ne croyez pas que son pouvoir s'arrête là. Il est à présent l'un des grands généraux de l'enfer en rébellion. Et rappelez-vous que votre quête est le prétexte de ce soulèvement. Ils vous arrêteront s'ils le peuvent, capitaine von Bek. Ou ils vous prendront le Graal si vous parvenez à le trouver.

— Mais avec votre aide, mon cher mage, nous avons de meilleures chances, affirma Sedenko. »

Groot lui sourit.

« Ne sous-estimez pas Klosterheim, messieurs. Et ne me surestimez pas. Le peu que je sache, j'ai dû le conquérir. Le pouvoir lui-même, il a fallu l'arracher à d'autres. D'autres qui peuvent le réclamer à tout moment. Quant à mes tours pour faire apparaître des génies ou des démons, ce n'est que peu de chose. Une plaisanterie aux yeux de l'enfer. Il ne me reste plus grand pouvoir désormais. Je voyagerai néanmoins avec vous, car ma curiosité est immense, et je saurai ainsi ce qu'il advient de vous. Nous ne sommes plus qu'à un ou deux jours de la forêt à la Lisière-du-Paradis, et je pense que nous ne verrons plus guère Klosterheim pendant un moment. Il a dû perdre quelques chevaliers de valeur dans la bagarre de Bakinax. Mais, quand il se représentera devant nous, ce sera plus puissant que jamais.

— Tout ce qui est surnaturel se ligue contre moi, déclarai-je, répétant l'avertissement de Klosterheim.

— Oui. Tout ce qui est surnaturel est menacé. Il en est pour croire que toutes les merveilles auxquelles vous avez assisté reposent sur la douleur du monde. Et de prétendre que, sans la douleur, ces merveilles ne seraient pas nécessaires. Elles cesseraient d'exister.

— Vous voulez dire qu'elles dépendent des besoins inassouvis de l'humanité ?

— L'homme est un animal qui raisonne, même s'il n'est pas rationnel, déclara Philander Groot. Venez, des chevaux nous attendent dans ce bosquet. »

Nous l'avons suivi jusqu'au pied de la colline et, bien entendu, les chevaux s'y trouvaient. Quand nous fûmes en selle, Groot se mit à bavarder civilement, à nous raconter des anecdotes sur les gens qu'il avait connus et les sites qu'il avait visités, comme si nous partions tout bonnement pour une promenade de plaisir. Nous avons suivi la ligne des crêtes afin d'éviter les soldats qui parcouraient la vallée, et nous avons continué de chevaucher durant la nuit jusqu'à ce que le danger fût loin derrière nous. Alors seulement, nous avons envisagé de nous reposer. À la clarté de la lune, nous sommes arrivés à une croisée de routes. Philander Groot examina les panneaux.

« Par-là », dit-il enfin.

Il désignait le poteau portant l'indication : WOLFSHABEN, 3 MILLES.

« Vous connaissez Wolfshaben, capitaine ? Herr Sedenko ? »

Nous avons répondu que non.

« Une ville excellente. Si vous prenez plaisir à la compagnie des femmes, il faudra visiter la maison du bordeau. Pour ma part j'irai m'y divertir ; les lits y sont les plus confortables, de toute façon.

— Je vous accompagnerai volontiers, annonça vivement Sedenko.

— Si je puis y trouver un bon lit, sans catin, je me joindrai à vous volontiers », leur dis-je.

Mes amis se divertirent royalement à la merveilleuse maison du bordeau de Wolfshaben (très célèbre, je crois, parmi les voyageurs de la Mittelmarch), et j'ai dormi comme un mort jusqu'au matin.

Nous nous sommes éloignés de Wolfshaben par une fraîche matinée de printemps ; la rosée perlait sur l'herbe vert tendre, quelques gouttes de pluie sur les feuillages des arbres, et la nature exhalait une odeur suave.

Chevauchant devant nous, Philander Groot humait l'air ; on aurait dit tout à fait un courtisan français en baguenaude.

« Quelle belle journée, messieurs ! déclara-t-il. N'est-il pas merveilleux d'être en vie ? »

La route descendait dans une autre vallée, aussi verte que la précédente ; il ne s'y trouvait

aucun soldat, et elle avait l'air entièrement épargnée par la guerre. Mais, au sortir d'un virage, nous sommes tombés sur une longue procession d'hommes, de femmes et d'enfants, à cheval ou en chariot, portant des balluchons sur le dos et les yeux remplis de terreur. Il y avait là des gens de toutes conditions. Philander Groot les interpella gaiement, comme s'il ne comprenait pas leur situation.

« Qu'est-ce donc ? Un pèlerinage à Rome ? »

Un homme vêtu d'une demi-cuirasse hâtivement bouclée s'approcha aussitôt.

« Nous fuyons devant une armée, messire. Vous feriez bien de ne pas poursuivre dans cette direction.

— Je vous remercie du conseil, monsieur. De quelle armée s'agit-il ?

— Nous n'en savons rien, dit une pauvre femme au front balaféré. Ils sont arrivés brusquement. Ils ont tué tout ceux qu'ils trouvaient. Ils ont pillé. Sans dire un seul mot.

— Aucune justification, commenta l'homme en demi-cuirasse. Aucun avertissement. Pas la moindre chevalerie.

— Je crois, monsieur, que nous allons voyager avec vous provisoirement, déclara Groot. »

Il se tourna vers nous pour obtenir notre approbation, et nous la lui avons donnée aussitôt.

« C'est agir sagement, messire. »

Ainsi, en compagnie de plus d'un millier de personnes, nous avons pris une autre route que celle que nous espérions suivre, mais sans pour autant revenir sur nos pas. Nous sommes restés avec eux pendant près de deux jours. C'étaient pour la plupart des hommes et des femmes d'une certaine éducation : prêtres et nonnes, astronomes, mathématiciens, chirurgiens, seigneurs et dames, étudiants, comédiens. Aucun ne savait l'identité ni les mobiles de leurs agresseurs, bien qu'il courût parmi eux de nombreuses théories, dont certaines particulièrement extravagantes. Nous en avons seulement déduit qu'il s'agissait de soldats mortels au service des ducs de l'enfer, mais même cette interprétation restait sujette à caution, d'autant que certains clercs étaient parvenus à la conclusion rituelle que leur communauté avait commis quelque horrible péché envers Dieu et que le Tout-Puissant avait dépêché les soldats pour les punir.

Nous avons finalement quitté cette foule et nous avons découvert sur nos cartes une autre route qui menait vers l'ouest. Mais des troupes galopaient un peu partout. Nous nous sommes cachés plus d'une fois, trop inquiets pour livrer bataille à quiconque était peut-être serviteur d'un duc de l'enfer.

Et voici que le monde semblait à feu et à sang. Des forêts entières en flammes ; des villes entières transformées en brasiers aussi ardents que celui de Magdebourg.

« Ah, mes amis ! dit Philander Groot, ce pourrait être la fin, après tout.

— Et bon débarras ! lançai-je. C'est un monde misérable, un monde mauvais, un monde en décadence. Qui veut l'amour sans le sacrifice ; qui veut l'assouvissement immédiat de ses désirs, comme un enfant, comme une bête. Et s'il n'est pas assouvi, il s'irrite et pique une colère destructrice. À quoi bon chercher un remède à sa douleur, Philander Groot ? À quoi bon tenter par tous les moyens de lui épargner le destin qu'il mérite ?

— Parce que nous sommes vivants, j'imagine, capitaine von Bek. Parce que nous n'avons d'autre choix qu'espérer le rendre meilleur selon nos propres conceptions. »

Philander Groot paraissait amusé de mes paroles.

« Le monde est le monde, déclara Sedenko. Nous ne pouvons pas le changer. C'est à Dieu de le faire.

— Peut-être estime-t-il que c'est justement à nous de le faire », répondit tranquillement Groot. Mais il n'insista pas sur ce point. « Oh, regardez ! Devant nous ! N'est-ce pas magnifique, messieurs ? »

C'était un édifice altier, qui montait jusqu'au ciel, tout en courbes et arêtes de cristal. Un immense bâtiment de verre et de quartz, comme je n'en avais jamais vu.

« C'est gigantesque, dit Sedenko. Regardez à l'intérieur. Il y pousse des arbres. Comme une jungle. »

Philander Groot posa les doigts sur ses lèvres et fronça les sourcils d'un air songeur. Puis son visage s'éclaira.

« Eh bien, voici la fameuse volière du comte Otto de Gerantz-Holffein. Allons-nous la traverser, messieurs ? Vous verrez que la route passe directement dans la volière et ressort de l'autre côté. Je ne la croyais pas si proche. J'en avais entendu parler mais ne l'avais encore jamais vue. Aujourd'hui, le comte Otto est mort. Il avait la marotte des oiseaux exotiques. Il s'est fait construire cette volière par un de mes amis cela fait des années. C'est la raison pour laquelle elle est peuplée d'arbres, voyez-vous. Des arbres pour les oiseaux. Et elle est toujours debout ! Un miracle d'architecture ! Mais peut-être vous sentez-vous inquiets ? Voulez-vous que nous contournions l'édifice ?

— Traversons-le, répondit Sedenko.

— J'aimerais assez le visiter », approuvai-je.

J'aspirais à goûter un moment de détente, aussi bref fût-il.

« Le comte Otto était si fier de sa volière et de sa collection d'oiseaux qu'il insistait pour que tous les voyageurs la visitent, expliqua Philander Groot, et c'est pourquoi la route la traverse. »

Il avait l'air sincèrement ravi.

En nous approchant, nous nous aperçûmes que l'entrée de l'immense volière, envahie par les herbes, n'était plus entretenue ; elle semblait abandonnée depuis des années. J'ai tendu l'oreille au chant des oiseaux. Je n'ai perçu qu'un bruit, une sorte de murmure, de papotage, comme les réflexions songeuses d'un inconsolable géant.

« Le comte Otto possédait au moins un spécimen de chaque espèce connue », annonça Philander Groot en nous entraînant dans la jungle miniature. Des branches s'emmêlaient au-dessus de nos têtes, mais la voie était assez dégagée. « Quand il est mort, son neveu a cessé de s'occuper de la volière. C'est pourquoi vous la trouvez dans cet état. »

Il y régnait une forte odeur de moisissure et de vieil humus ; loin devant nous, sous la faible clarté du soleil diffuse et verdâtre, je crus distinguer un chatoiement de plumes aux couleurs vives.

« Un oiseau de belle taille », fit remarquer Sedenko. Il regarda autour de lui. « Et un endroit idéal pour Klosterheim, s'il veut nous tendre une embuscade...

— Il est derrière nous, rappelai-je au Moscovite.

— Il bénéficie d'une assistance infernale, déclara Philander Groot. C'est maintenant l'un des principaux généraux d'Arioch. Les soucis des mortels ont cessé de l'entraver. Mais, pour nous, il n'est aucun lieu plus dangereux qu'un autre, étant donné les puissances auxquelles commande Klosterheim.

— C'est pour cela qu'on vous voit si insouciant, Philander Groot ? » demandai-je à l'élégant mage.

Il se tourna vers moi en souriant et s'apprêtait à répondre lorsque la chose surgit avec

fracas des feuillages.

C'était au moins quatre fois plus grand qu'un cheval et ça boitillait sur trois pattes. Ça tenait la quatrième haut levée, l'antérieure droite, car elle avait manifestement été blessée longtemps auparavant. C'étaient ses écailles que j'avais prises pour des plumes un peu plus tôt : rouges et jaunes surtout, scintillantes. Ses mâchoires ouvertes étaient garnies de dents argentées, et sa lourde queue battait derrière lui comme celle d'un chat en colère.

Il venait vers nous à une allure incroyable. Groot partit d'un côté, Sedenko de l'autre, et je me retrouvai seul, l'épée à la main face au dragon boiteux.

Je n'avais pas l'habitude de combattre les dragons. Jusqu'à cet instant, je ne croyais pas à l'existence de pareils monstres. Celui-ci ne crachait pas de feu, mais son souffle était vraiment fétide. Et il nous cherchait noise. Cela ne faisait aucun doute.

Mon cheval hennit de terreur et tenta de s'échapper, mais je savais qu'il était impossible de fuir. J'ai frappé d'estoc le museau de la bête, et le sang a jailli. Le monstre a rugi et ses mâchoires se sont refermées en claquant, mais il a ralenti son assaut. J'ai frappé de nouveau. Il s'est cabré à demi sur ses pattes arrière, incapable de donner des coups avec son unique patte antérieure sans basculer en avant. J'ai foncé derrière lui, fait sauter mon cheval par-dessus la queue qui battait fiévreusement, obligeant ainsi le dragon à se retourner, gêné dans ses mouvements par les troncs d'arbres massifs. Des dents d'argent se sont refermées sur ma manche en emportant un peu de chair. J'ai crié mais je n'étais pas sérieusement blessé. J'aperçus alors Philander Groot et Sedenko qui arrivaient derrière l'animal pour le frapper de leurs épées.

Repoussé de plus en plus loin dans les broussailles, je me suis bientôt retrouvé coincé contre un grand mur de verre. La gueule du dragon a plongé de nouveau ; ses crocs m'ont raté de peu et se sont refermés sur le cou de mon cheval qui a hurlé. J'ai vidé les étriers en tombant à la renverse tandis que ma monture était soulevée du sol. Je me suis affalé lourdement parmi les branchages mais me suis aussitôt relevé.

Le cheval était mort et continuait de se convulser entre les mâchoires du dragon. Le monstre a flairé un instant autour de lui, avant de lâcher la pauvre bête qui s'est écrasée au sol à quelques pieds de moi. Manifestement, j'étais sa proie désignée, et rien d'autre ne saurait le satisfaire. Je n'avais que mon épée pour me défendre. J'ai tenté de ramper à l'abri d'un épais tronc d'arbre, mais je savais que rien ne m'offrirait de véritable refuge dans cette volière délabrée.

La queue du dragon frappa le verre et le fêla. Un curieux tintement descendit de la toiture et brusquement, comme s'il venait de se réveiller, un essaim d'oiseaux multicolores prit son envol avec force cris et gazouillis. Ils redescendirent bientôt se poser sur le cadavre du cheval. Ils se désintéressaient du combat, et le dragon les ignora. Ils attaquèrent leur festin.

Le long museau reprit sa recherche et flaira mon odeur. Le dragon continua de me poursuivre en sautillant tandis que Philander Groot et Gregory Petrovitch Sedenko, derrière lui, poussaient des cris et le frappaient, mais sans résultat. Mes forces me quittaient rapidement. Des éclats de cristal se mirent à tomber autour de moi et l'un d'eux faillit m'empaler.

Les crocs me retrouvèrent et me raclèrent le bras gauche. J'eus l'impression que le dragon avait déchiqueté tout le membre d'un seul mouvement. Je m'affaiblissais toujours plus, mais je continuais à fuir.

Philander Groot m'appelait, mais impossible de saisir ses paroles. J'ai encore frappé la

gueule du dragon en lui plongeant mon épée dans le palais. Il a grondé, redressé la tête, m'arrachant mon arme, qu'il a aussitôt recrachée. Désormais, je restais sans défense.

Je suis tombé. J'ai entrepris de me traîner par terre, dans l'espoir de découvrir quelque refuge temporaire. Une griffe m'a atteint à la jambe droite ; la douleur a bondi dans mon échine et s'est répandue dans tout mon corps. Mais j'ai quand même continué à fuir, m'agrippant aux branches basses pour me tirer hors de portée du monstre.

Ma main s'est alors posée sur quelque chose de lisse et de froid. Le regard voilé, j'ai vu qu'il s'agissait d'un morceau du toit brisé. Ça ressemblait à une longue chandelle de glace. Je me suis aperçu qu'elle était très pointue. Je me suis efforcé de la lever d'une main, en m'arc-boutant sur ma jambe valide, jusqu'à ce qu'elle fût solidement appuyée par terre, entre deux racines, sa pointe irrégulière dressée vers le dragon.

La bête s'est encore cabrée et s'est avancée en titubant sur ses pattes postérieures. La bave lui coulait des mâchoires. Les dents d'argent ont claqué. J'ai roulé derrière le long éclat de cristal à l'instant où le dragon se laissait tomber sur moi.

La pointe lui frappa la poitrine, juste sous la gorge, et s'enfonça complètement. Le monstre poussa un rugissement de douleur et baissa vers moi des yeux furieux, comme s'il reconnaissait en moi la source de sa douleur.

Un sang noir jaillit de sa poitrine quand il se mit à frapper la pointe de cristal de sa patte valide, et chaque coup avait pour effet d'agrandir la plaie et de faire couler davantage de sang. L'horrible liqueur me couvrait de la tête aux pieds, mais je crois que je souriais quand même.

Philander Groot et Sedenko avaient mis pied à terre. Ils plongèrent sous les branches et se précipitèrent vers moi. Groot portait une autre lance de cristal entre les bras. De toute la force de son frêle organisme, il l'enfonça dans le flanc du dragon.

La bête grogna et se tourna vers cette nouvelle source de douleur. Une toux affreuse s'échappa de sa gorge.

Puis elle tituba contre un mur déjà fêlé et s'écroula en passant au travers. Pendant un instant, affalée parmi les feuilles, les branches brisées, les tessons de verre et de cristal, elle donna l'impression de vouloir se redresser. Elle poussait des grondements et ses naseaux crachaient du sang à plusieurs pieds de distance. Les oiseaux quittèrent le cadavre de mon cheval dont ils avaient entièrement nettoyé les os. Le dragon agonisant se remit à tousser affreusement, d'une manière presque pitoyable.

Un dernier long soupir, et il avait expiré. Les oiseaux multicolores commencèrent à se poser sur ses écailles, et le dragon fut bientôt complètement enseveli sous un amas de plumes frémissantes et de becs ensanglantés.

Philander Groot et Gregory Sedenko vinrent à mon secours, et leur visage exprimait une grande inquiétude. J'ai tourné la tête pour regarder mon bras. Il était ouvert jusqu'à l'os. Ma jambe n'était pas en meilleur état.

J'ai montré le squelette de mon destrier. Mes sacoches étaient intactes. « Le petit flacon. » J'ai poussé un gémissement car la douleur commençait à se manifester.

Sedenko savait de quel flacon je voulais parler. Il courut jusqu'à la sacoche et le trouva. Le bidon était un peu tordu et bosselé mais toujours d'une seule pièce. Il lui fallut un certain temps pour arracher le bouchon et porter le goulot à mes lèvres. J'ai bu à petites gorgées. La souffrance a fait place à quelque chose qui ressemblait à une froide extase, puis à l'oubli. J'ai rêvé que j'avais retrouvé ma jeunesse, dans ma ville de Bek, et que toute cette aventure n'avait été qu'un cauchemar.

Quand je me suis réveillé, mes amis m'avaient lavé le corps et changé les vêtements. Pendant un moment je me suis demandé si, comme Siegfried, le sang du dragon allait me rendre invulnérable. Mon bras gauche était couvert de cicatrices, mais je pouvais le bouger sans rien éprouver qu'un léger endolorissement et une certaine raideur. Ma jambe était également guérie.

Philander Groot me souriait en tirant sur sa barbiche. Il avait l'air toujours aussi calme. Sa mise et son port étaient parfaits.

« Maintenant, vous voici vraiment un preux chevalier, capitaine von Bek, dit-il. Vous avez occis un dragon durant votre quête du Saint-Graal ! »

Il tira son épée du fourreau et m'en offrit la garde magnifiquement ouvragée.

« Tenez, déclara-t-il, il n'est pas de chevalier sans une lame. »

J'ai accepté son cadeau sans hésiter. Je ne sais toujours pas très bien pourquoi il me fit ce présent, ni pourquoi je le pris aussi promptement.

« Je vous en suis reconnaissant », dis-je.

J'étais assis, bien droit, dans un coin de l'immense volière. Je voyais à travers le feuillage la paroi brisée ainsi que les ossements du dragon un peu plus loin. Il n'y avait plus le moindre signe des oiseaux. On aurait dit qu'ils ne s'étaient réveillés qu'en flairant la mort.

Je me suis remis sur pied.

« Vous êtes resté sans connaissance durant toute une journée », m'apprit Philander Groot pendant que je bouclais son épée à ma ceinture.

« Des heures précieuses abandonnées à Klosterheim, déclarai-je.

— Peut-être », répondit le mage.

Sedenko approcha en tirant les deux destriers survivants.

« J'ai chevauché un peu plus loin, annonça-t-il. Il y a une grande plaine devant nous. Au-delà se trouve une forêt bleu-vert qui monte jusqu'au ciel. Je crois que nous avons atteint l'extrémité du monde, capitaine. »

« **T**OUT À FAIT comme chez moi, déclara Gregory Petrovitch Sedenko d'une voix particulièrement joyeuse, tout à fait comme les steppes de l'Ukraine. »

Au bout de cette prairie onduleuse, le monde semblait s'incurver vers le ciel et l'on pouvait apercevoir le bleu-vert brumeux d'une vaste et paisible forêt.

Nous traversons un petit pont de pierre, apparemment construit pour une ville qui n'existait plus.

« On prétend que le comte Otto aimait beaucoup y vivre, annonça Philander Groot. La rumeur veut que son château ait été bâti en vue du paradis ; à son trépas, non seulement son âme y serait montée, mais le château aurait été emporté avec elle. En tout cas, nous n'en voyons pas trace par ici.

— Fort bien, dis-je, je ne devrais plus tarder à parvenir au terme de ma quête.

— Le Graal se trouve réellement là-bas ? demanda Sedenko.

— Je le saurai bientôt. » J'ai hésité. « Je saurai si toutes ces aventures, toutes ces épreuves ont été vaines ou non. L'homme lutte en croyant qu'il peut modifier sa destinée à force de persévérance. Moi, je crois que tous ces efforts ne mènent qu'à la ruine.

— Vous restez donc un fataliste, commenta simplement Philander Groot.

— Je sais que l'homme est mortel, déclarai-je. Qu'il ne peut juguler ni la famine ni la maladie. L'expérience m'a conduit à vouloir me faire homme d'action. Et je n'ai réussi à procurer au monde qu'encore plus de souffrance.

— Mais vous pourriez être près d'obtenir son remède. » Philander Groot parlait d'une voix très douce. « Peut-être est-il possible de libérer l'homme de sa captivité, de sa dépendance envers Dieu ou Lucifer. Nous verrions alors l'aube d'un nouvel âge. Un âge de raison.

— Et si la raison de l'homme est aussi imparfaite que le reste ? objectai-je. Pourquoi faire l'éloge de sa misérable logique, de son penchant à créer des lois qui ne font que compliquer davantage sa condition ?

— Eh bien, répondit Philander Groot, peut-être parce que nous n'avons que cela. Et notre apprentissage doit passer par les épreuves et les erreurs, n'est-ce pas ?

— Au prix de notre humanité naturelle ?

— Parfois, peut-être. » Philander Groot haussa les épaules. « Maintenant, prenez mon cheval, sire chevalier. Je ferai de mon mieux pour vous suivre à pied.

— Il ne vous reste plus aucun recours possible à la magie durant votre voyage ? demandai-je.

— Comme je vous l'ai dit, elle est entièrement épuisée. Les ducs de l'enfer reprennent la moindre parcelle du pouvoir qu'ils m'ont confié. Laissons-leur le surnaturel et le sensationnel. J'ai déjà renié tout cela autrefois, et je le renie à nouveau. Bien que je ne croie pas avoir aujourd'hui le choix, comme c'était le cas. Néanmoins, puisque j'avais pris la même décision lorsque le choix m'appartenait, je n'ai pas le sentiment d'une grande perte. Et mon désir de posséder ces pouvoirs s'est éteint depuis bien des années. »

Sedenko s'écria soudain :

« Regardez ! Regardez derrière nous ! »

Nous nous sommes retournés.

Derrière le pont, derrière les collines, s'était formé un grand nuage noir qui se déplaçait.

« C'est Klosterheim avec les forces de l'enfer, annonça simplement Philander Groot. Hâtez-vous désormais, capitaine von Bek. Ils ne poursuivent que vous.

— Ils sont si nombreux ? demandai-je.

— Vous ne vous en sentez pas flatté ? dit-il dans un sourire tranquille.

— Ils vous tueront, Philander Groot, déclara Sedenko. J'insiste pour que vous montiez en croupe avec moi.

— J'aime la vie, cher Moscovite, répondit le mage, et j'accepte votre offre. »

Ainsi avons-nous poursuivi notre route, Philander Groot cramponné au dos de Sedenko. Nous avançons bien plus lentement que nos cœurs le réclamaient instamment, avec ce nuage noir qui grandissait à chaque instant. Nous avons bientôt senti le sol frémir sous nos pas, comme pour annoncer un tremblement de terre, mais nous l'avons ignoré car l'horizon, loin devant nous, était couvert d'un brouillard bleu-vert.

Il nous apparut bientôt que la moitié du monde était ténèbres, l'autre moitié lumière. Derrière nous s'avançaient les forces infernales menées par Klosterheim, devant nous s'étendait le paradis, où nous ne pouvions pénétrer. En quelque sorte nous nous trouvions dans des limbes intemporelles, les trois derniers mortels pris en tenaille entre les adversaires d'une guerre mystérieuse et insensée qui menaçait de détruire le royaume terrestre.

Nous étions encore à quelques milles de la forêt quand nous entendîmes des hurlements sur nos talons et vîmes une douzaine de cavaliers foncer sur nous. L'avant-garde de l'armée de Klosterheim.

Il s'agissait de guerriers à l'aspect terriblement hideux, aux visages déformés, rongés par les maladies ; certains n'avaient plus que la moitié de la chair sur les os. Et ils affichaient tous la grimace familière des morts en décomposition.

Ayant tiré nos épées, nous fûmes aussitôt dans la bataille, mais notre efficacité souffrait de ce que Groot, simple passager, se trouvait maintenant désarmé. En outre, les horribles ricanements qui s'échappaient des lèvres de nos assaillants lorsque nos armes les frappaient ne nous remontaient guère le moral.

Ils galopaient en cercle autour de nous et nous empêchaient de progresser. Je fouillais ma mémoire dans l'espoir de trouver une incantation capable de les arrêter. Ce fut Groot qui découvrit la parade en s'écriant :

« Frères ! Pourquoi ne poursuivez-vous pas von Bek ? Il vous détruira s'il s'échappe. Regardez... le voilà déjà là-bas, presque à l'orée de la forêt ! »

Et, tandis qu'ils tournaient leurs yeux vitreux dans la direction qu'il leur indiquait, Groot me murmura :

« Je me suis rendu compte que les morts sont en général assez sots. »

Les cavaliers cessèrent de ricaner pour conférer entre eux, et nous étions déjà en train d'éperonner nos chevaux et de foncer vers la brume bleu-vert. Nous apercevions derrière nous une armée qui s'étendait d'un bout à l'autre de l'horizon, et les ténèbres qui la surmontaient menaçaient maintenant le soleil. Bientôt il nous serait caché.

Un froid soudain nous vint alors de l'est, comme un vent pétrifié. À mon sens, cela ressemblait davantage à un vide monstrueux qui risquait de nous aspirer. Nous frissonnions en poursuivant notre course, les créatures infernales lancées à nos trousses.

« Le duc Arioeh étend ses ailes, fit Groot en observant le nuage noir. Il a mis son armée entière à la disposition de Klosterheim. »

L'odeur putride de la chair morte nous pénétrait les narines ; des mains cadavériques

cherchaient à nous saisir. Et d'autres encore approchaient derrière les premiers cavaliers : des choses qui couraient, mi-singes, mi-hommes, vêtues de bandelettes de cuir nouées, armées d'épieux et de massues en bois, les dents comme des défenses. Derrière elles venaient des guerriers au visage étroit, au corps élancé, la chevelure grise flottant au vent, qui portaient une livrée verte et blanche, sans cuirasse. Ceux-ci tenaient de longues épées à deux mains et guidaient leurs chevaux de leurs cuisses. À côté d'eux chevauchaient des démons, tout en cornes et pustules, sur des montures monstrueuses ; et il y avait des femmes aux dents limées en pointe, des femmes aux groins de porc, des apparitions dont la chair, liquide, leur coulait sur le corps, des lézards géants montés par des singes, des autruches par des lépreux en armes, des choses encapuchonnées qui croassaient – et nous galopions toujours, juste devant eux, tandis que Sedenko lançait un appel plaintif à Dieu, au tsar et à sainte Sophie ; quant à Groot, pâle, exténué, il ne parvenait plus à conserver sa prestance.

Le vacarme des jacasseries, des cris et des ricanements nous remplissait les oreilles, capable à lui seul déjà de nous plonger dans la folie, tout comme la puanteur nous poussait au bord de l'évanouissement. Nos chevaux se fatiguaient. Je vis la monture de Sedenko trébucher, manquant désarçonner le mage. Philander Groot m'avait l'air aussi terrifié que moi, comme s'il avait épuisé toutes ses ressources. Il n'avait plus maintenant d'autre choix que de fuir avec nous dans l'infime espoir que la forêt nous offrirait au moins un refuge provisoire.

Nous n'étions pas très loin devant nos poursuivants. Petit à petit, ceux-ci gagnaient sur nous et commençaient à nous envelopper.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Je me repens ! Je me repens ! hurla Sedenko en décochant un coup de taille qui arracha la tête d'un démon. Je le confesse, je suis un pécheur et un coquin ! »

Une autre tête se détacha d'un corps. Le sang éclaboussa le visage du Kazak. Il pleurait, blanc de peur, à peine conscient qu'il priait tout en continuant de tuer.

« Mère de Dieu, accueillez-moi dans votre sein ! »

L'écœurante multitude se faisait de plus en plus pressante. Mais aucune épée ne nous avait touchés. Aucun coup ne s'était abattu sur nous. Je compris que Klosterheim avait ordonné de nous prendre vivants. Telle était sa nature qu'il ne serait satisfait qu'en contemplant notre trépas.

« Les grimoires ! me cria Sedenko. Il faut trouver quelque chose dans les grimoires ! »

J'en ai sorti un, puis l'autre. J'ai lancé des incantations. J'ai clamé les paroles qui avaient déjà repoussé les forces du duc Arioch. Mais plus rien n'affectait ces créatures infernales, ce qui en disait long sur la puissance grandissante d'Arioch et sur l'autorité déclinante de Lucifer. J'ai jeté les grimoires vers des visages hideux et ricanants. J'ai lancé mes cartes vers Klosterheim tandis que son cheval s'ouvrait un passage dans les rangs de son armée ; le prêtre-soldat progressait lentement vers nous, le dos raide, un léger sourire sur ses lèvres minces, les épaules crânement redressées. Il tendit une main, attrapa le coffret et répandit les cartes par terre. Puis il haussa les épaules.

« Maintenant, vous êtes à moi, von Bek », déclara-t-il.

C'est alors que Philander Groot descendit calmement de cheval et vint s'interposer entre mon vieil ennemi et moi.

« Klosterheim, fit-il d'une petite voix tranquille qui exprimait pourtant une force immense, vous êtes la personnification de la misère intellectuelle. »

Klosterheim ricana :

« Me voici pourtant, Philander Groot, en pleine ascension, alors que vous n'avez d'autre espoir qu'une mort clément. Vous prétendrez peut-être qu'il n'y a pas de justice. Je vous répondrai que ce sont les forts qui rendent leur propre justice, par leurs actes et grâce aux pouvoirs qu'ils amassent.

— Vous avez acquis quelque puissance, Johannes Klosterheim, parce que le duc Arioch a jugé bon de vous l'accorder. Mais quand vous aurez cessé de lui être utile, Johannes Klosterheim, vous serez mis au rebut.

— Je commande à tout cela ! » Klosterheim fit un ample geste de la main pour désigner les rangs innombrables des damnés. « Lucifer lui-même tremble aujourd'hui. Voyez donc ! Nous avons atteint les frontières mêmes du paradis. Quand nous en aurons fini avec vous, nous marcherons sur la cité sainte, si telle est notre décision. Nous assiégerons le vieillard faible et décati qui demeure là-haut. Nous assiégerons son idiot de fils. Le duc Arioch m'emploie, c'est vrai, mais il m'emploie comme Lucifer emploie von Bek. Pour mon courage. Pour mon courage mortel !

— Chez von Bek, il s'agit de courage, déclara Philander Groot. Chez vous, Johannes Klosterheim, c'est de la démence.

— De la démence ? La quête et l'exercice du pouvoir ? Non !

— Le désespoir mène à bien des formes de raisonnement, dit le mage, à bien des formes d'action aussi. Le désespoir conduit certains vers un équilibre mental supérieur, par l'analyse du monde tel qu'il est et tel qu'il pourrait être. Il en pousse d'autres vers une profonde et dangereuse folie, quand ils brûlent d'imposer leurs désirs à la réalité. Je plains votre désespoir, Johannes Klosterheim, car en fin de compte il ne recevra jamais aucun soulagement. C'est le pire désespoir que l'on puisse connaître. Et pourtant, les hommes regardent souvent vos semblables avec envie, comme vous enviez certainement le duc Arioch, qui jalouse sans doute son maître Lucifer au point de le trahir, et peut-être Lucifer est-il jaloux de Dieu. Et que désire Dieu ? je me le demande. Peut-être envie-t-il le simple mortel satisfait de son sort et qui n'envie personne.

— Foin de vos sornettes ! Vous devenez ennuyeux, Philander Groot. Vous-ne faites qu'appeler plus vite le trépas en m'ennuyant ! »

Philander Groot s'était redressé. Il paraissait maintenant beaucoup plus calme. Il prit une de ses poses et se tirailla un instant la moustache.

« Fi ! Quelle vulgarité, même de votre part, Johannes Klosterheim ! Si vous exigez des autres qu'ils vous divertissent, proposez-leur vous-même quelque chose ! »

Autour de nous, les forces de l'enfer piaillaient, grognaient, grondaient et bavaient, impatientes de nous voir mourir.

« Est-ce là... » D'une main fatiguée, Groot désigna les démons et les morts vivants aux corps difformes. « ... est-ce là tout ce que vous avez à offrir ? De la sensation élémentaire ? La terreur est l'émotion humaine la plus facile à provoquer. Vous l'ignoriez ? »

Klosterheim ne se laissa pas démonter par le mage. Il haussa les épaules.

« Mais vous admettez que la terreur est des plus efficaces pour parvenir à ses fins. C'est de loin la plus économique des émotions, pas vrai, philosophe ?

— Je vois que tout nous oppose, par la nature de nos personnalités, déclara Philander Groot comme un hôte bavardant avec son invité durant le dîner, et que nous ne saisirons jamais les mobiles ni les ambitions de l'autre. »

Il leva les bras au ciel et fit comme s'il tirait sur quelque chose, sur une corde invisible.

Une boule d'or étincelante apparut dans sa main. L'or se mit à briller de plus en plus vivement jusqu'à ce que son corps tout entier parût s'enflammer. Son visage calme, un peu las, nous regardait toujours, tandis que les hordes infernales, consternées, reculaient en murmurant. Groot fit un geste de la main, et une gerbe de feu frappa le groupe de démons le plus proche. Ils s'embrasèrent aussitôt et se mirent à hurler, à trépigner, à se frapper le corps. Un autre geste de Groot et quelques autres dizaines de monstres subirent le même sort.

Klosterheim recula en titubant, protégeant son visage de la chaleur.

« Quoi ? Vous m'avez roulé ! Abattez-le ! »

Philander Groot s'adressa à moi sur le ton de la conversation.

« Je crois que je ne vais pas tarder à mourir. Je vous conseille à tous deux de fuir pendant que vous le pouvez.

— Venez avec nous ! dis-je.

— Non. Je n'ai plus rien à désirer. »

J'ai tourné la tête vers l'ouest, vers la brume bleu-vert, ma destination.

« Attrapez ! »

Je lui ai lancé la fiole contenant les dernières gouttes de l'élixir de Lucifer. Il la prit avec un geste de reconnaissance et porta le goulot à ses lèvres.

« Sedenko ! » ai-je crié à mon compagnon.

J'ai fouetté mon cheval et je suis parti. J'ai entendu Klosterheim crier :

« Oh ! il faut les tuer tout de suite à présent ! »

Nous galopions de nouveau sur l'herbe. J'ai regardé derrière moi. Tout était sombre, à part les flammes d'or qui dévastaient les rangs des damnés. Sedenko était blanc. Il se tenait le dos tout en chevauchant. Il avait l'air de pleurer.

J'ai vu bouger Philander Groot. Le feu a jailli entre nous et la horde de l'enfer. La puanteur de l'armée a cédé la place à un air plus pur ; la brume était juste devant nous.

Nous avons atteint la forêt et nous venions de pénétrer parmi les premiers bouquets d'arbres lorsque Sedenko s'est affalé en avant sur le cou de son cheval. Sa respiration était hachée. De petits gémissements s'échappaient de ses lèvres.

J'ai vu qu'il portait une large entaille dans le dos, de l'épaule à la hanche. Il continuait de pleurer.

« Ils m'ont tué... Oh, par tout ce qui est saint, ils m'ont tué, capitaine ! »

Le brasier d'or était maintenant éteint. L'armée des Ténèbres se remettait en marche. Puis elle fit halte.

Je savais qu'elle ne pénétrerait pas dans la forêt à la Lisière-du-Paradis, mais qu'elle attendrait mon retour, si j'en revenais un jour.

J'ai sauté de mon cheval fourbu et j'ai couru porter assistance à Sedenko. J'ai soutenu son corps qui glissait de la selle. Le sang coula sur mes bras et sur ma poitrine. Sedenko leva les yeux vers moi ; son visage implorant respirait l'innocence.

« Je suis vraiment damné, capitaine ? Voué aux enfers ? »

Je n'ai pu lui répondre.

Quand il fut mort, je me suis relevé pour regarder autour de moi. Tout était paisible. La solitude s'était emparée de mon âme.

L'obscurité régnait partout hormis dans la forêt. Des langues de grisaille y rampaient, comme si le mal s'insinuait même ici.

J'ai levé la tête vers le ciel en agitant le poing.

« Oui, je vous renie ! Je renie votre paradis, je renie votre enfer ! Faites de moi ce que vous voudrez, mais sachez que vos désirs sont méprisables et vos ambitions insensées ! »
Je ne m'adressais à personne. Je m'adressais à l'univers. Je m'adressais au néant.

LE SILENCE s'était abattu sur le monde.

La plaine paraissait couverte d'un bout à l'autre par l'armée de Klosterheim, multitude en attente, pétrifiée. Même la forêt ressemblait à celle où j'avais découvert le château de Lucifer. Aucun animal, aucun oiseau, rien ne bougeait ; il n'y avait que l'odeur tendre de l'herbe et des fleurs.

Je recouvris le corps de Sedenko de feuilles et de tulipes sauvages. Je n'avais pas la force de l'enterrer. J'ai laissé son cheval le garder, puis j'ai enfourché le mien et me suis dirigé droit vers l'ouest en m'enfonçant dans cette forêt bleu-vert. J'avais le corps et l'esprit atteints d'une étrange torpeur, peut-être par impuissance à accepter davantage de terreur et de chagrin.

Je savais aussi que j'avais changé depuis mon départ du château de Lucifer ; autant qu'entre Bek et le sac de Magdebourg. Et c'était une mutation subtile, sans aucun sentiment intense de révélation. Mon amertume était d'un ordre différent. Je n'accusais personne, pas même Dieu, d'être responsable des malheurs du monde. Et je ne me condamnais pas trop durement non plus pour mes crimes passés. Cependant, j'étais décidé à suivre un chemin qui n'appartiendrait qu'à moi. Si jamais je revenais dans le monde que j'avais quitté, je ne me mettrais plus au service des protestants ni des catholiques. J'emploierais mes talents de soldat à me défendre et à protéger les miens, mais je ne me porterais pas volontaire pour aller combattre. Je pleurais le trépas de Sedenko et de Philander Groot, et je me disais que, si la chance de les venger se présentait à moi, je la saisirais sans doute ; néanmoins, je n'éprouvais plus de colère, désormais, envers le misérable Johannes Klosterheim, dont la terreur augmentait sans cesse à mesure que son pouvoir s'étendait.

Le terrain commençait à monter, suivant presque la courbe que j'avais cru remarquer de loin. Et maintenant, éloigné de l'influence des forces de Klosterheim, j'entendis le chant d'un roitelet, puis le sifflement d'un merle et le jacassement d'une pie. De petits animaux couraient dans les sous-bois. La nature avait repris ses droits.

J'ai chevauché durant plusieurs heures avant de me rendre compte que la nuit ne tombait pas sur cette forêt. Le ciel restait immaculé, serein, baigné par un soleil clément. Finalement, j'entendis des rires d'enfants au moment je parvenais en haut d'une colline ; j'aperçus en bas, de l'autre côté, une petite clairière avec une maison au toit de chaume et quelques dépendances, ainsi qu'une vache et un cheval de labour. Trois jeunes garçons jouaient dans la cour et devant la porte se tenait une femme aux cheveux gris mais au port droit et à la peau claire d'une jeune fille. Même à cette distance, je vis ses yeux. Ils étaient francs, du même bleu-vert que la forêt. Elle sourit et me fit un signe.

J'ai descendu lentement, savourant cette image de paix.

« Je dois vous avertir, lui dis-je, qu'une puissante armée venue de l'enfer assiège la forêt.

— Je le sais, déclara la femme. Comment vous appelle-t-on, jeune homme ?

— Je suis Ulrich von Bek et j'ai entrepris une quête. Je cherche le Saint-Graal pour mettre un terme à la souffrance du monde et pour que Lucifer retrouve sa place au royaume céleste.

— Ah ! dit-elle, vous voici enfin, Ulrich von Bek. Je le garde ici pour vous. »

J'ai mis pied à terre, stupéfait.

« Vous gardez quoi, madame ?

— Ce que vous appelleriez le Graal. C'est une coupe. Je crois qu'il s'agit de ce que vous

cherchez.

— Madame, comment vous croire ? Jusqu'à présent, il me semble n'avoir jamais réellement cru pouvoir trouver le Graal ; en tout cas, pas aussi facilement, offert par quelqu'un comme vous.

— Oh, le Graal est une chose simple. Et sa fonction est simple, franchement, Ulrich von Bek. »

Mes jambes fléchissaient. Je me sentais faible. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais éreinté.

La femme fit signe à un des garçons de s'occuper de mon cheval. Elle passa le bras autour de ma taille. Elle était très forte.

Elle m'emmena dans la fraîcheur paisible de sa maison et me fit asseoir sur un banc. Elle m'apporta du lait. Elle m'offrit des tartines de miel. Elle ôta mon casque, me caressa la tête et murmura des paroles apaisantes tandis que j'éclatais en sanglots.

J'ai pleuré pendant une heure. Quand j'eus fini, j'ai relevé les yeux vers cette dame et j'ai dit :

« Tout ce que j'aime est menacé ou déjà perdu à jamais.

— C'est ce qu'on dirait, déclara-t-elle.

— Mes amis sont morts. Mon amour est l'esclave de Satan, comme moi-même. Et je ne suis pas certain que mon maître tiendra sa promesse.

— On ne peut pas faire confiance à Lucifer, admit-elle.

— Il m'a proposé de libérer mon âme, expliquai-je.

— Oui. C'est la seule chose qu'il puisse offrir, Ulrich von Bek, la seule qui ait une valeur pour un mortel. Il propose aussi le pouvoir et la connaissance, mais elles sont inutiles s'il faut les payer de son âme. Beaucoup sont venus jusqu'à moi dans la forêt à la Lisière-du-Paradis. Bien des soldats et bien des philosophes.

— Qui cherchaient le Graal ?

— Oui.

— Et vous le leur avez montré ?

— Je l'ai montré à certains, oui.

— Et ils l'ont ramené avec eux dans le monde ?

— Un ou deux l'ont ramené, en effet.

— Alors ce n'est qu'une duperie. Le Graal n'a pas de pouvoir véritable.

— Je ne vous ai pas dit cela, Ulrich von Bek. » Elle était presque fâchée. Elle prit une cruche et me versa encore un peu de lait. Elle étendit du miel sur le bon pain. « Mais la plupart attendaient des signes magiques. La plupart espéraient au moins quelque musique céleste. La plupart étaient tellement purs et innocents qu'ils ne pouvaient pas supporter la vérité.

— Comment ? Le Graal n'est évidemment pas une supercherie de Satan. Si c'était le cas, les conséquences de ce que j'ai fait...

— Vous craignez le pire, dit-elle en riant, car votre expérience vous a conduit à craindre le pire. Oh ! j'ai vu des hommes et des femmes au grand cœur qui se sont agenouillés pour adorer la coupe. Je les ai vus prier durant des jours, dans l'attente d'un message, d'un signe. Je les ai vus partir désappointés, clamant qu'on leur avait offert un faux Graal. On m'a même menacée de mort, ce même Klosterheim qui maintenant commande aux armées de l'enfer.

— Klosterheim est venu ? Quand cela ?

— Il y a bien des années. Je ne l'ai pas traité différemment. Mais il espérait trop. Alors il n'a

rien obtenu. Et il est reparti. Il m'a frappée ici de son épée. »

Elle désignait son sein gauche.

« Mais, de toute évidence, il ne vous a pas tuée, dis-je.

— Bien sûr que non. Il n'était pas assez fort.

— Il a des forces à sa disposition, désormais.

— Pour ça, oui ! Mais il a refusé d'apprendre, dit-elle, et c'est grand dommage. Il avait du caractère, ce Johannes Klosterheim, et il me plaisait malgré sa naïveté. Il refusait les connaissances que Lucifer refusait. Pourtant, je crois que vous les avez acquises, Ulrich von Bek.

— Tout ce que j'ai appris, madame, c'est à accepter les attributs du monde tels qu'ils sont. Je crois avoir appris à m'accepter moi-même, à accepter le talent de l'homme à créer, non pas des prodiges ni des merveilles, mais des villes et des fermes qui organisent le monde, qui nous apportent la justice et la santé.

— Ah-ah ! dit-elle. C'est donc là tout ce que vous avez appris, jeune homme ? Est-ce tout ?

— Je crois que oui, répondis-je. Le merveilleux est par nécessité mensonge, déformation. Au mieux, c'est une métaphore qui nous guide vers la vérité. Je crois savoir ce qui provoque la douleur du monde, madame. Ou du moins, je crois savoir ce qui en accroît la douleur.

— Et de quoi s'agirait-il, Ulrich von Bek ?

— En disant un seul mensonge à tel ou tel, en niant un seul fait de la réalité du monde tel qu'il a été créé, on ajoute à la souffrance du monde. Et la souffrance, madame, engendre la souffrance. Et l'on ne doit pas chercher la sainteté ou le péché, Dieu ou le diable, mais s'efforcer de gagner en humanité et d'aimer l'humanité qui est en nous. »

Je commençais à me sentir confus.

« Voilà tout ce que j'ai appris, madame.

— C'est tout ce que demande le paradis », déclara-t-elle.

J'ai regardé par la fenêtre.

« Y a-t-il réellement un paradis ?

— Je le crois, répondit-elle. Venez, Ulrich von Bek, allons marcher un peu. »

J'avais retrouvé mes forces. Elle me prit par la main et me fit sortir, puis elle m'emmena dans la forêt qui s'étendait derrière la maison, et nous avons marché jusqu'au bord d'un précipice d'où s'élevait le brouillard bleu-vert. J'eus brusquement l'impression que mes sens et mon esprit s'aiguisaient, et je n'avais encore jamais ressenti pareille émotion. J'éprouvais une joie, une sérénité qui m'étaient inconnues. J'aurais voulu sauter, plonger dans cette brume fraîche, pour me donner tout entier à ce que je ressentais. Mais la femme me tira la main et je dus me détourner du paradis.

Même aujourd'hui, je ne puis être certain d'avoir frôlé l'ombre de ce que serait le paradis. On aurait dit une sorte de clarté, une sorte de compréhension. Le ciel et l'enfer ne seraient-ils que la différence entre l'ignorance et le savoir ?

Je me suis détourné du paradis.

Je me suis détourné du paradis et je suis revenu avec la dame vers sa maison. Les enfants avaient disparu, seuls demeuraient la vache et le cheval, placides.

Je me suis assis à table et elle servit du lait.

« Où se trouve cet endroit ? lui demandai-je. Où se trouve le paradis ?

— N'est-ce pas évident pour vous, maintenant ? »

Elle alla jusqu'au buffet de bois derrière elle et ouvrit un tiroir. Elle en sortit une petite

coupe en terre qu'elle posa devant moi sur la table.

« Voici. Rapportez ceci à votre maître. Dites-lui que vous avez trouvé le Graal. Et dites-lui que ce sont les mains d'une femme ordinaire qui l'ont façonné.

— Cela ? » Impossible d'y poser les mains. « C'est cela, le Saint-Graal ?

— C'est là le fruit de ce qui réside selon vous dans le Graal, dit-elle. Et il est saint, je pense. Et c'est moi qui l'ai fait. Et il n'apporte que l'harmonie. Il accorde avec eux-mêmes les gens en sa présence. Et pourtant, ironie, seule peut le prendre une personnalité déjà cohérente.

— C'est moi, madame, dont l'âme appartient à Lucifer, c'est moi que vous prétendriez cohérent ?

— Vous êtes un homme, dit-elle. Un mortel. Et vous n'êtes pas innocent. Vous n'êtes pas anéanti non plus. Oui, von Bek, vous êtes assez cohérent. »

Mes doigts se sont avancés vers la petite coupe en terre.

« Mon maître ne voudra pas y croire. »

Elle haussa les épaules.

« Votre maître est un imbécile, dit-elle. C'est un imbécile.

— Eh bien, je la lui rapporterai. Et lui répéterai ce que vous m'avez dit. Que j'apporte le remède à la souffrance du monde.

— Vous lui apportez l'harmonie, déclara-t-elle. C'est cela, le remède. Et le remède se trouve en chacun de nous.

— Cette coupe n'a pas d'autre pouvoir, madame ?

— Le pouvoir de l'harmonie est bien assez grand, répondit-elle simplement.

— Mais difficile à démontrer », répliquai-je d'un ton amusé.

Elle sourit. Puis elle haussa les épaules, lasse du sujet.

« Fort bien, repris-je. Je vous remercie de votre hospitalité, madame. Et pour m'avoir offert le Saint-Graal. Me faut-il croire en lui ?

— Croyez ce que vous voulez. Cette coupe est ce qu'elle est. Et vous pouvez la prendre. »

Finalement, j'ai saisi la coupe. Elle était chaude entre mes doigts. J'ai éprouvé un peu de cette sensation que j'avais connue lorsque mon hôtesse et moi nous tenions au bord de l'abîme, derrière la maison.

« Je vous remercie de votre présent, dis-je.

— Ce n'est pas un présent, fit-elle. Il est amplement mérité, Ulrich von Bek. Soyez-en sûr.

— J'ai là un rouleau de parchemin que je dois ouvrir si je veux retourner à mon maître.

— Vous ne pouvez pas l'ouvrir ici, dit-elle. Et, même si vous le faisiez, vous ne pourriez pas retourner d'ici jusqu'en enfer, ni en aucun domaine qui dépende de l'enfer. C'est la règle.

— Ah, mais, madame, j'ai fait tant de chemin ! Est-ce pour me faire duper à présent ?

— Vous n'êtes pas dupé, dit-elle gentiment, mais c'est la règle. Vous utiliserez votre parchemin une fois sorti de la forêt. Alors, il pourra vous servir.

— Klosterheim et la horde du duc Arioeh m'y attendent.

— C'est vrai, dit-elle. Je le sais.

— Suis-je donc condamné au moment où tout me dit que j'ai atteint mon but ?

— Si c'est ce que vous pensez.

— Il faut me le dire ! » J'étais au bord des larmes. « Oh, madame, il faut me le dire !

— Prenez le Graal, déclara-t-elle. Et prenez votre parchemin. Tous deux vous seront bien utiles. Montrez le Graal à Klosterheim et rappelez-lui qu'il l'a déjà eu sous les yeux.

— Il se moquera de moi.

— Bien sûr, Klosterheim se moquera de vous à la moindre occasion. Bien sûr, Ulrich von Bek. Ce n'est qu'une cuirasse, ce Klosterheim.

— Ensuite, il me tuera.

— Dans ce cas, il vous faut montrer du courage. »

Elle se leva de table et je compris qu'elle me donnait congé.

Quand je suis sorti dans la cour, un des petits garçons tenait mon cheval à ma disposition. Un autre était assis sur la pompe et me regardait. Le troisième ne s'intéressait pas à moi. Il observait les poulets.

Je me suis mis en selle et j'ai calé mes pieds dans les étriers. J'ai senti la coupe de terre dans ma bourse, avec le parchemin de Lucifer.

« On ne forgera pas de légende sur vous, dit la femme aux cheveux gris, mais vous êtes pourtant mon préféré, parmi tous ceux qui sont venus à moi.

— Mère, demandai-je, voulez-vous me dire votre nom ?

— Oh, répondit-elle, je ne suis qu'une femme ordinaire qui a fait une coupe en terre et qui habite une chaumière dans la forêt à la Lisière-du-Paradis.

— Mais rien qu'un nom ?

— Appelez-moi comme vous voudrez », dit-elle.

Elle sourit ; et son sourire était chaleureux. Elle posa sa main sur la mienne.

« Appelez-moi Lilith comme font certains. »

Puis elle frappa le flanc de mon cheval et je suis reparti vers l'est. Retournant vers Klosterheim et l'ignoble armée qui m'attendait.

Ç'ÉTAIT un espoir insensé, je le savais, mais je suis résolument retourné là où j'avais laissé le corps de Sedenko. Je me souvenais d'une légende concernant une des propriétés du Graal ; elle le disait capable de ramener les trépassés à la vie.

J'ai tendu la coupe en terre sur le cadavre de mon malheureux ami condamné à l'enfer, mais ses yeux n'ont pas cillé, ses plaies n'ont pas guéri par magie, bien que son visage me parût alors plus paisible qu'à l'heure où je l'avais recouvert de fleurs et de feuilles.

Je me suis dit que ce rêve n'avait pas de sens. Cette coupe de terre n'était rien de plus qu'une coupe de terre. Je n'avais rien appris, je n'avais rien gagné. Malgré tout, j'ai continué de chevaucher jusqu'à l'orée de la forêt à la Lisière-du-Paradis, et je me suis retrouvé seul face aux rangs innombrables de l'enfer en rébellion ; j'ai cherché mon parchemin tandis que Klosterheim sortait à cheval de l'immense nuage noir et s'avavançait lentement vers moi.

« Je vous offre l'occasion de participer à l'aventure », déclara-t-il. Il fronçait les sourcils et pinçait les lèvres. « Vous et moi sommes gens de grand courage, von Bek ; ensemble, nous marcherions sur le paradis pour nous en emparer. Pensez au butin qui serait nôtre !

— Vous êtes fou, Johannes Klosterheim, répondis-je. Philander Groot vous l'a déjà dit. Et il avait raison. Comment songer à prendre de force les dons du ciel ?

— De la manière dont je m'empare de l'enfer, imbécile !

— J'ai trouvé le Graal, dis-je, et je vous demande de me laisser passer, car je vais retrouver mon maître. Je suis parvenu au terme de ma quête.

— On vous a leurré. Vous n'êtes pas le premier ainsi mystifié.

— Je sais que vous avez posé le regard sur le Graal et que vous l'avez repoussé ; moi, je ne l'ai pas repoussé, Klosterheim. Ne me demandez pas pourquoi, je ne saurais vous le dire, bien que, j'en suis certain, vous ayez eu de nombreuses raisons pour ne pas le reconnaître.

— Je ne l'ai pas reconnu parce que c'est un leurre, répliqua-t-il. Il n'y a pas eu de miracle. Ou bien Dieu nous a trompés, ou bien il ne possède plus aucun pouvoir. C'est alors que j'ai décidé de servir Lucifer. Et maintenant, je suis à mon propre service, contre Lucifer lui-même.

— Vous ne servez rien ni personne, lui dis-je, que la cause de la discorde.

— Une cause bien plus importante ! von Bek, je vous offre tout ce que vous désirez.

— Vous m'offrez plus que ne m'a offert Lucifer lui-même. Croyez-vous que son pouvoir vous appartienne déjà ?

— Il m'appartiendra ! »

Il fit un signe et la force pesante et noire de l'enfer s'avança vers moi. J'ai senti la puanteur. J'ai entendu les gloussements, tous les bruits innommables. J'ai distingué les visages hideux et déformés. Ils étaient sans nombre.

« Voici l'instrument du pouvoir désormais, dit Klosterheim. La mort et la terreur sont les moyens par lesquels tout gouvernement se maintient. J'élabore ma justice moi-même. Un monde juste est un monde où Johannes Klosterheim possède tout ce qu'il désire ! »

J'ai sorti la petite coupe de ma bourse.

« C'est cela que vous avez rejeté ? »

Le sol se remit à trembler. On eût dit que la Terre entière oscillait. Un monstrueux hurlement s'éleva des troupes infernales.

Klosterheim regarda fixement la coupe.

« Oui. C'est la même. Et on vous a joué le même tour, von Bek, comme je vous l'ai dit.

— Alors, regardez-la, dis-je. Regardez-la de toutes vos forces. Regardez-la ! »

Je savais à peine pourquoi je parlais de la sorte. Je tenais le Graal très haut. Aucune lumière n'en jaillit. Aucune musique ne s'en échappa. Il ne se produisit rien de spectaculaire. Il demeurait ce qu'il était : une petite coupe d'argile.

Pourtant, ça et là dans les rangs infernaux, des paires d'yeux se figeaient. Ils regardaient. Et une sorte d'apaisement apparaissait sur les visages de ceux qui l'observaient.

« C'est un remède ! ai-je crié, obéissant à mon instinct, un remède à votre souffrance ! C'est un remède à votre désespoir. C'est un remède. »

Les malheureux damnés, qui n'avaient connu que la peur durant toute leur existence, qui n'envisageaient rien d'autre qu'un avenir de terreur ou d'oubli, commencèrent à se dresser pour voir la coupe de terre. Les armes s'abaissèrent. Les grognements et les gloussements cessèrent.

Klosterheim était stupéfait. Il n'émit pas la moindre protestation quand je me suis avancé vers son armée.

« C'est un remède, ai-je répété. Regardez-le ! Regardez-le ! »

Ils tombaient à genoux. Ils descendaient de leurs montures. Même les plus grotesques étaient subjugués par cette coupe. Et pourtant elle ne répandait aucun rayonnement. Aucun miracle ne se produisait, sinon le miracle de leur salut.

Et c'est ainsi, Klosterheim à mon côté, que j'ai traversé les rangs de l'enfer sans subir le moindre mal. Klosterheim restait le seul à ne pas être affecté par le Graal. Son visage était déformé par un terrible tourment. Il était fasciné par ce qui arrivait, mais il ne voulait pas le croire. Il toussa. Il se mit à gémir.

« Non », fit-il.

Ensemble, nous avons traversé l'armée entière. Et cette armée s'était allongée sur le sol. Elle était allongée sur le sol, on aurait dit qu'elle dormait, mais elle aurait pu tout aussi bien être morte ; je n'en savais rien.

Klosterheim et moi étions maintenant les deux seuls à demeurer encore conscients.

Klosterheim tremblait. Il tourna la tête de tous côtés, se mordit les lèvres, me regarda puis regarda la petite coupe en terre. Il ne pouvait plus parler. Et il y avait des larmes dans ses yeux tourmentés.

« Non, gémit Klosterheim.

— C'est la vérité, lui dis-je. Vous auriez pu avoir le Graal. Mais vous l'avez repoussé. Vous avez repoussé votre propre salut comme celui de vos semblables. Vous auriez pu obtenir ce Graal, Johannes Klosterheim. »

Il porta les doigts à ses lèvres tordues. Des larmes coulaient maintenant sur ses joues pâles et creusées. Il répéta :

« Non. »

Il dit encore :

« Non.

— C'est la vérité, Klosterheim. Oui, c'est la vérité.

— Ce n'est pas possible. »

Ces dernières paroles furent un hurlement de terreur. Il tendit ses mains gantées vers le Graal, comme s'il croyait pouvoir encore être sauvé.

Puis il s'affala en avant et tomba de son cheval. Son âme lui avait été ravie. Le duc Ariocho

l'avait réclamée.

J'ai mis pied à terre. Klosterheim était bien mort.

Les troupes du duc Arioeh dormaient encore ou commençaient à se relever pour se disperser. Ceux qui s'étaient réveillés s'éloignaient lentement, parfaitement en paix avec eux-mêmes. Non seulement la forêt à la Lisière-du-Paradis n'était plus menacée, mais Lucifer aussi devait triompher en enfer.

J'ai réfléchi au sens de ma quête et de la coupe elle-même. D'une certaine manière, nous avons servi Dieu et le diable à la fois. Puis je me suis rappelé ce qu'avait dit la femme. Elle avait parlé d'harmonie.

J'ai sorti le rouleau de ma bourse et je l'ai ouvert. J'ai lu les mots écrits sur le parchemin, et tout en les lisant je me suis retrouvé dans la bibliothèque du château où j'avais pour la dernière fois vu mon maître, Lucifer.

La bibliothèque était vide, mis à part livres et mobilier. La clarté de l'aube entrait par les grandes fenêtres. Dehors, les arbres frémissaient dans la brise. Des oiseaux s'étaient perchés sur les branches. Des oiseaux chantaient dans les feuillages.

J'ai compris que le domaine n'appartenait plus au royaume de l'enfer.

JE me suis alors demandé si Lucifer n'avait pas été vaincu et si, dans sa défaite, il n'avait pas emmené l'âme de Sabrina avant de réclamer encore la mienne.

Je suis resté à la fenêtre admirer un moment la beauté simple et réconfortante du paysage. J'ai posé la petite coupe en terre sur la table à laquelle s'était tenu Lucifer. Puis j'ai quitté la bibliothèque et j'ai traversé la grand-salle fraîche pour monter l'escalier conduisant à la chambre de Sabrina. Je ne m'attendais pas à l'y trouver. J'ai ouvert la porte.

Elle était couchée dans son lit, l'expression si sereine que durant un instant je l'ai crue morte. Son visage était toujours aussi charmant et sa chevelure superbe coulait sur les oreillers. Elle respirait doucement quand je me suis courbé pour lui embrasser le front. Ses paupières se sont ouvertes. Elle m'a regardé sans manifester de surprise. Elle m'a souri et m'a ouvert les bras. Je me suis penché pour l'enlacer.

« Tu as rapporté le Graal, m'a-t-elle dit.

— Tu le sais ? »

Je me suis assis à côté d'elle. Je lui ai caressé l'épaule.

« Bien sûr, je le sais. » Elle m'a embrassé. « Nous sommes libres.

— Je croyais avoir tout perdu, fis-je. Tout ce que j'aime.

— Non. Tu as beaucoup gagné, qui t'est définitivement acquis. Lucifer t'en est reconnaissant. Tu as rempli ta mission et par-là même tu as défait son pire ennemi.

— Et lui n'est plus notre maître.

— Il ne l'est plus. » Ses yeux intelligents me dévisagèrent. « Il est retourné en enfer. Il ne revendique plus aucun domaine de la Terre pour son royaume.

— Nous ne le reverrons plus jamais ?

— Mais si. Dans la bibliothèque. À midi. »

Elle repoussa les couvertures, se leva et chercha sa robe. Je la lui tendis. Elle était blanche, comme une robe de mariage.

« Et Dieu ? demandai-je. A-t-il pu négocier avec Dieu ?

— Je l'ignore. » Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. « Il est presque midi. Lucifer m'a demandé de t'accompagner. »

Nous nous sommes enlacés de nouveau, cette fois plus passionnément. Puis nous avons quitté la chambre et descendu l'escalier menant à la bibliothèque.

Une fois encore, comme une année plus tôt, Sabrina ouvrit les lourds battants de la porte. Et, cette fois encore, Lucifer était assis à la table. Mais il ne lisait pas. Il tenait la coupe d'argile entre ses mains. Il tourna vers nous ses yeux magnifiques. Il y avait dans son regard, me suis-je dit, un peu moins de terreur, un peu moins d'arrogance.

« Je vous souhaite le bonjour, capitaine von Bek, dit-il.

— Le bonjour, prince Lucifer, répondis-je en m'inclinant.

— Vous serez heureux d'apprendre que vos amis ne se trouvent pas en enfer. J'ai libéré leurs âmes comme j'ai libéré la vôtre.

— Alors, l'enfer existe toujours », dis-je.

Il rit, de ce rire mélodieux que je connaissais.

« En vérité, oui. L'antidote à la souffrance du monde ne peut abolir l'enfer, pas plus qu'il ne peut mettre un terme subit aux misères de l'homme. »

Il reposa doucement la coupe sur la table et se leva. Sa peau nue brillait comme une flamme d'argent ; ses yeux de cuivre ardent reflétaient toujours cette nuance de mélancolie que j'y avais trouvée.

« J'ai souhaité ne plus avoir affaire avec votre Terre », nous dit-il.

Il s'avança d'une démarche pleine de grâce et baissa les yeux sur nous. On lisait aussi comme de l'amour dans son regard, ou du moins une sorte d'affection. Il tendit ses merveilleuses mains et nous toucha. J'ai frissonné en ressentant cette étrange extase qui, pour beaucoup, devenait une drogue irrésistible. J'ai suffoqué. Il a retiré les mains.

« J'ai parlé à Dieu, dit Lucifer.

— Et Il vous a repoussé, Votre Majesté ? » demanda faiblement Sabrina.

Sa voix douce et vibrante répondit, presque aussi légère :

« Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un refus. Mais j'espérais davantage. »

Le prince des Ténèbres poussa un soupir, puis il sourit. C'était un sourire amer et qui révélait une profonde tristesse.

« Je ne suis pas admis au paradis, reprit Lucifer. Au lieu de quoi, le Ciel a placé le monde sous ma seule responsabilité. Je suis chargé de le rédimer quand les temps seront venus. Si j'aide les hommes à accepter leur propre humanité, alors moi, Lucifer, je redeviendrai ce que j'étais avant d'avoir été chassé du paradis.

— Vous voici donc le seigneur de la Terre, Votre Majesté ? fis-je. Le pouvoir de Dieu ne s'étend plus ici ?

— Je ne gouverne pas, à proprement parler. Je suis chargé d'apporter la raison et l'humanité dans ce monde, de découvrir ainsi un remède à sa souffrance. Je suis chargé de comprendre la nature de cette coupe. Quand j'aurai compris sa nature et quand tous les hommes auront fait de même, nous serons tous rachetés. »

Lucifer releva la tête et s'esclaffa. C'était un son musical, plein d'ironie autant que d'humour.

« Comme les choses évoluent, von Bek ! Comme les choses évoluent !

— Alors, vous êtes toujours notre maître », déclara Sabrina.

Elle fronçait les sourcils, à nouveau inquiète.

« Mais non ! répliqua Lucifer en se retournant, d'un ton presque furieux. Vous êtes vos propres maîtres. Votre destinée vous appartient. Vos existences vous appartiennent. Ne voyez-vous pas que s'achève là le temps des miracles ? Vous êtes à l'aube d'un nouvel âge de l'Homme, une ère de recherche et d'analyse.

— L'Âge de Lucifer », déclarai-je en faisant écho à sa propre ironie.

Il saisit l'humour et sourit.

« L'Homme, chrétien comme païen, doit apprendre à se gouverner tout seul, à se comprendre lui-même, à prendre ses responsabilités. L'Armageddon n'aura pas lieu, désormais. Si l'Homme est détruit, c'est qu'il se sera détruit lui-même.

— Nous vivrons donc sans recours », dit Sabrina.

Son visage s'éclairait.

« Et sans entraves, ajouta Lucifer. Ce seront vos semblables, vos enfants et leurs enfants qui trouveront le remède à la douleur du monde.

— Ou qui périront dans cette entreprise, dis-je.

— C'est un risque à courir, répondit Lucifer. Et rappelez-vous, von Bek, qu'il est dans mon intérêt que vous réussissiez. Je mets ma sagesse et ma connaissance à votre disposition. J'ai

toujours gardé ce présent pour l'Homme. Mais à présent qu'il m'est permis de le lui offrir pour rien, j'ai décidé de n'en rien faire. Chaque fragment de sagesse, il vous faudra le conquérir. Et la conquête en sera rude, capitaine. »

Cette fois, ce fut Lucifer qui s'inclina devant nous. Son corps parut briller d'un éclat plus intense, et soudain la bibliothèque fut vide.

Il avait emporté la coupe en terre.

J'ai saisi la main de Sabrina.

« As-tu encore peur ? lui ai-je demandé.

— Non, répondit-elle. Je me sens soulagée. Trop longtemps le monde a vécu sous la menace de l'extraordinaire, du surnaturel et du monstrueux. Je serais plutôt contente de sentir l'odeur des pins et d'entendre le chant de la grive. Et d'être avec toi, capitaine von Bek.

— Le monde vit encore sous la menace, lui dis-je, mais peut-être pas de Lucifer. »

J'ai pris sa main pour l'étreindre. Et j'ai déclaré :

« Maintenant, rentrons à Bek. »

Nous nous sommes mariés dans la vieille chapelle de Bek. Mon père mourut peu après notre retour, heureux que je fusse là pour tenir nos domaines comme il l'aurait souhaité. Il disait que j'avais « grandi », et je crois qu'il aimait Sabrina autant que moi-même. Elle nous donna deux filles et un garçon, qui ont tous survécu et se portent bien aujourd'hui. Nous avons continué d'étudier et nous avons reçu bien des grands hommes, qui se sont montrés impressionnés surtout par les dons de Sabrina pour la philosophie naturelle ; en revanche, je crois qu'ils trouvaient parfois mes spéculations quelque peu obscures.

Je ne devais plus rencontrer Lucifer, et peut-être ne le reverrai-je jamais.

Il m'arrive encore de douter que mon âme n'appartienne plus qu'à moi. Il est encore possible que Lucifer nous ait menti, que Dieu ne l'ait pas écouté, que Dieu ne lui ait pas parlé. Lucifer a-t-il réclamé la charge de la Terre entière pour défier Dieu ? Et Dieu a-t-il jamais existé ?

Ce ne sont pas des considérations que je livre au tout-venant, bien entendu, sauf aujourd'hui car je crois venue l'heure de mon trépas. Il est périlleux de proférer pareilles réflexions hérétiques. Je vois peu de signes prouvant que la Raison triomphe, ou même qu'elle triomphera un jour. Mais si je conserve une foi, c'est dans l'espoir infime que l'humanité obtiendra sa rédemption et que Lucifer, en fin de compte, n'a pas menti.

J'ai visité les enfers, je sais que je n'aimerais pas y passer l'éternité. Et je crois que l'on m'a permis de goûter au paradis.

Nous avons vécu heureux à Bek. Nous cherchions l'Harmonie, mais pas au prix d'un raisonnement musclé ni de disputes passionnées ; et je crois que nous l'avons trouvée, dans une certaine mesure. De toute évidence, l'Harmonie se conquiert de haute lutte.

La guerre a fini par s'éteindre sans nous avoir beaucoup touchés. Quant à celle qui menaçait les royaumes surnaturels, nous n'en avons plus entendu parler. La peste n'a jamais frappé Bek. Sans résolument nous vouer au commerce, nous devînmes fort bien nantis. Musiciens et poètes cherchaient notre patronage et nous offraient en contrepartie les fruits de leur talent, aussi jouissions-nous de distractions fréquentes et merveilleuses.

En l'an 1648, sans effort notoire de bonne volonté mais en raison surtout de leurs pertes croissantes, à la fois en argent et en hommes, les principaux acteurs de cette guerre s'entendirent pour faire la paix. Pendant plusieurs années encore, nous avons reçu dans nos

propriétés des hommes et des femmes qui n'avaient connu que la guerre, qui étaient nés dans la guerre et qui avaient vécu de la guerre durant toute leur existence. Nous ne les avons pas chassés de Bek. Beaucoup d'entre eux continuent de vivre parmi nous, et comme ils ont tant connu la guerre, ils s'efforcent de préserver une paix solide.

En 1678, ma femme Sabrina mourut de mort naturelle ; pleurée par tous, elle fut ensevelie dans notre crypte familiale. Quant à moi, je suis à présent tout seul. Nos enfants sont au loin ; notre fils enseigne la médecine et la philosophie naturelle à l'université de Prague, où il est tenu en grande estime ; ma fille aînée est ambassadrice à Londres (à ce que je sais, elle tient un salon fort célèbre et jouit de l'amitié de la reine) ; et ma cadette est l'épouse d'un médecin prospère de Lubeck.

À mon regard subjectif, la souffrance du monde est un peu moins terrible qu'il y a trente ans, quand notre bonne Allemagne fut laissée en ruine. Si Lucifer ne m'a pas menti, je le prie de tout mon cœur et de toute mon âme afin qu'il mène les hommes vers l'Humanité, vers la Raison et vers cette Harmonie qui, au prix de grands efforts, pourrait un jour être nôtre.

En bref, je prie que Dieu existe, que Lucifer obtienne sa rédemption et que les hommes se libèrent ainsi d'eux à tout jamais : car, tant que l'Homme n'établira pas sa propre justice en fonction de sa propre expérience, il ne connaîtra pas la véritable paix.

Avec cela, qui est mon testament, je remets mon âme à l'éternité ; je ne l'offre ni à Dieu ni à Lucifer, mais à l'Humanité pour en faire à sa guise. Et j'implore avec empressement tout homme ou toute femme qui lira ces pages et leur accordera sa foi de poursuivre ce que ma femme et moi-même avons commencé :

Faites œuvre du diable.

Et je pense que vous verrez le paradis plus tôt que ne le verra jamais votre maître.

Signé de ma main en cet an de grâce mil six cent quatre-vingts

Achevé d'imprimer
en mars 1996
par l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de
la Librairie l'Atalante
N° d'imprimeur : 211

Dépôt légal : septembre 1993

J'avais acquis une certaine renommée et gagné un surnom dont on usait parfois : Krieghund. On disait que j'étais né pour la guerre...

1631 ; l'Allemagne est à feu et à sang. Au lendemain du sac de Magdebourg, le Graf Ulrich von Bek, capitaine de mercenaires, abandonne ses hommes pour se réfugier dans les profondeurs de la forêt de Thuringe. Une étrange et redoutable révélation l'y attend.

C'est un pacte qui va sceller le destin du « Chien de guerre », un pacte diabolique puisque Lucifer en est l'artisan. Dès lors, pour son salut, pour le salut de celle qu'il aime, pour le salut d'un monde que déchire la folie sanguinaire, von Bek se met en quête.

Une quête où beaucoup ont échoué. Une quête qui l'entraîne dans l'ailleurs entre les mondes et peut-être jusqu'aux portes du Paradis. Une descente aux enfers aussi, car le royaume des Ténébres est souvent plus proche qu'on ne croit.

Flamboyante épopée fantastique et baroque, voici le premier livre de VON BEK.

